F.L.N. : UN PROJET EXPLOSIF

(Câble de J. Daniel, p. 10)

(Câble de J. Daniel, p. 10)

L'EXPRESS

1.25 NF

8 SEPTEMBRE 1960. — N° 482

DE GAULLE IMMOBILE
par P. MENDÈS FRANCE

DE GAULLE ET PETAIN
par FRANÇOIS MAURIAC

(Europress.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE DEVANT LA PRESSE

« *Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur.* »

(Jean Cocteau, « Les mariés de la tour Eiffel ».)

B 6 ★ ★ ★ ★ ★

PHOTO - CINÉMA
Prolongez vos vacances
Pour examiner et projeter toutes vos vues en couleurs
KODAK SENIOR 1
Projecteur 24×36. Corps en alliage moulé. Verre anticalorique. Condensateur double. Passe-vues à éjection et occultation. Avec obj. 3,5 de 100 mm. et lampe 100 w.
Prix Studios Wagram NF 113,26
ROB A4
Projecteur 24 × 36, lampe basse tension à refroidissement par turbine de 12 v. 100 w. tous secteurs. Obj. 100 mm. et passe-vues à occultation.
Prix Studios Wagram NF 283,52
MALMAISON
Projecteur bi-format 6×6 et 24×36. Refroidissement par filtre anticalorique et soufflerie. Obj. 3,2 de 140 mm. Lampe 300 w. et 2 passe-vues.
Prix Studios Wagram NF 305,64
MALIK 300
Projecteur 24 × 36 en matière plastique. Lampe 300 w. refroidie par dispositif Blow-Air Cooling. Obj. 3,5 de 100 mm. Livré avec 1 passe-vues Selectron-Seminatic et 3 magasins Selectray.
Prix Studios Wagram NF 241,50
MALIK 302
Projecteur 24 × 36 sur socle métal avec coffret de transport. Avec passe-vue Sélectron - Semimatic, lampe de 300 w. et un écran perlé de projection.
Prix Studios Wagram NF 298,50
Pour exécuter vous-même vos tirages et agrandissements
TIREUSE STANDARD 13 × 18
Pour tous clichés amateurs jusqu'au 13 × 18 avec cache réglable. Livrée avec prise de courant et 1,50 m. de fil, une lampe rouge clair et une lampe opale 40 w.
Prix Studios Wagram NF 97,79
GLACEUSE PLATE 20 × 27
Bâti tôle emboutie. Toile coton à serrage puissant. Résistance de haute qualité. Livrée avec une plaque laiton chromé polie miroir.
Prix Studios Wagram NF 34,34
AGRANDISSEUR NB 1 24 × 36
Colonne de 50 cm. permettant l'agrandissement des clichés 24 × 36 et 3 × 4 en 18 × 24 cm. Mise au point par rampe hélicoïdale. Plateau 30 × 35 cm. Lampe opale 40 w. Sans optique.
Prix Studios Wagram NF 167,84
AGRANDISSEUR 6 × 6 - 6 × 9
Mise au point prévue pour obj. de 50 à 105 mm. et négatifs 24 × 36 au 6×9. Colonne de 75 cm. Plateau 44 × 44 cm. Condensateur double. Lampe opale 75 w. Sans optique.
Prix Studios Wagram NF 295,86
LUMIÈRE
Agfa
Kodak
PAPIERS PHOTOGRAPHIQUES
Le plus important choix de papiers photo des grandes marques: Kodak, Gevaert, Lumière, Agfa, dans toutes les sortes, gradations et surfaces que vous pouvez désirer. Tous formats en pochettes ou en boîtes de 50 et 100 feuilles.
Prix Studios Wagram 20 % moins cher
Pour "personnaliser" vos films par des titres et de savants montages
TITREUSE MURAY
Pour toutes caméras 8 mm. Permet de réaliser tous effet de titres. Livrée avec lampe, jeu de panneaux et de bandes et un traité sur les titres.
Prix Studios Wagram NF 134,75
VISIONNEUSE MURAY
Visionneuse animée, pour films 8 ou 9,5, facilitant l'examen des images sur écran 50×35 mm. Mise au point réglable. Repérage par poinçon. Lampe 6 v. 1 A.
Prix Studios Wagram NF 140,73
ENROULEUSE MARGUET
Modèle double, tri-film 8, 9,5, 16 à changement de format par entraîneurs interchangeables. Frein incorporé. Bras pliants pour bobines 300 mètres.
Prix Studios Wagram NF 45,81
COLLEUSE MARGUET
Type automatique à grattoir, tri-film. Socle en acier. Couteau et volets chromés. Grattoir en acier traité. Verrou à ressort assurant une très forte pression pour collage du film.
Prix Studios Wagram NF 29,74
COFFRET DE MONTAGE TRI-FILM
Ensemble comprenant 1 enrouleuse double, capacité 300 m., 1 colleuse tri-film, 1 vérificateur grossissant, 1 flacon de colle, 2 casiers, 1 livre sur les montages, le tout dans un superbe coffret.
Prix Studios Wagram NF 165,56
Pour donner chez vous d'agréables séances de cinéma
CINÉ-GEL GS8
Projecteur 8 mm. avec lampe 8 v. 50 w., d'une remarquable simplicité de chargement. Cadrage par déplacement vertical du porte-objectif. Grande luminosité. Avec obj. Berthiot 20 mm.
Prix Studios Wagram NF 486,94
CINÉRIC RÉGENT
8 mm. Lampe basse tension 10 v. 100 w. à miroir incorporé. Rendement lumineux inégalé. Fonctionne sur secteur 110 à 250 v. Avec obj. 20 ou 25 mm. au choix et 2 bobines.
Prix Studios Wagram NF 629,32
PATHÉ EUROP 8
Moteur universel, vitesses 10 à 24 images/sec. Marche AR. Lampe BT Prefocus 8 v. 50 w. Avec obj. Zoom et livré avec 1 écran de projection, 1 enrouleuse, 1 colleuse et 1 flacon de colle.
Prix Studios Wagram NF 908,14
SUPER-MIAMI 8
Projecteur basse tension extra-lumineux. Mécanisme de précision. Livré avec lampe 10 v. 100 w. et obj. Zoom à foyer variable 1,5 de 15 à 25 mm.
Prix Studios Wagram NF 598,10
MALEX CLUB 100/AR8
Equipé avec lampe 100 w. et pourvu d'une puissante ventilation avec dispositif anti-buée. Obj. Zoom 1,5. Livré avec un écran tripod, 1 enrouleuse, 1 colleuse, 1 vérificateur grossissant et 1 flacon de colle.
Prix Studios Wagram NF 977,73
Aux Studios WAGRAM
9 RUE VILLEBOIS-MAREUIL, PARIS (17e)
(à la hauteur du 40 Avenue des Ternes)
Magasins ouverts sans interruption de 8 h. 30 à 17 heures, sauf les dimanches et lundis.
Indépendamment des articles mentionnés sur cette annonce, vous trouverez dans notre CATALOGUE GÉNÉRAL 1960 tout ce qui concerne la photo et le cinéma : appareils, caméras, projecteurs, accessoires, surfaces sensibles, produits chimiques, films ciné 8, 9,5, 16 mm muets et sonores, librairie. Cet ouvrage, de 136 pages format 16 × 24 cm comportant 350 illustrations, représente une documentation exceptionnelle qui vous est offerte gratuitement sur simple demande en remplissant et en nous adressant le bon ci-contre.
PHOTO CINÉMA
WAGRAM
BON EX 607
Prière de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre Catalogue Général illustré 1960
Nom
Adresse

BACCALAURÉAT 1961

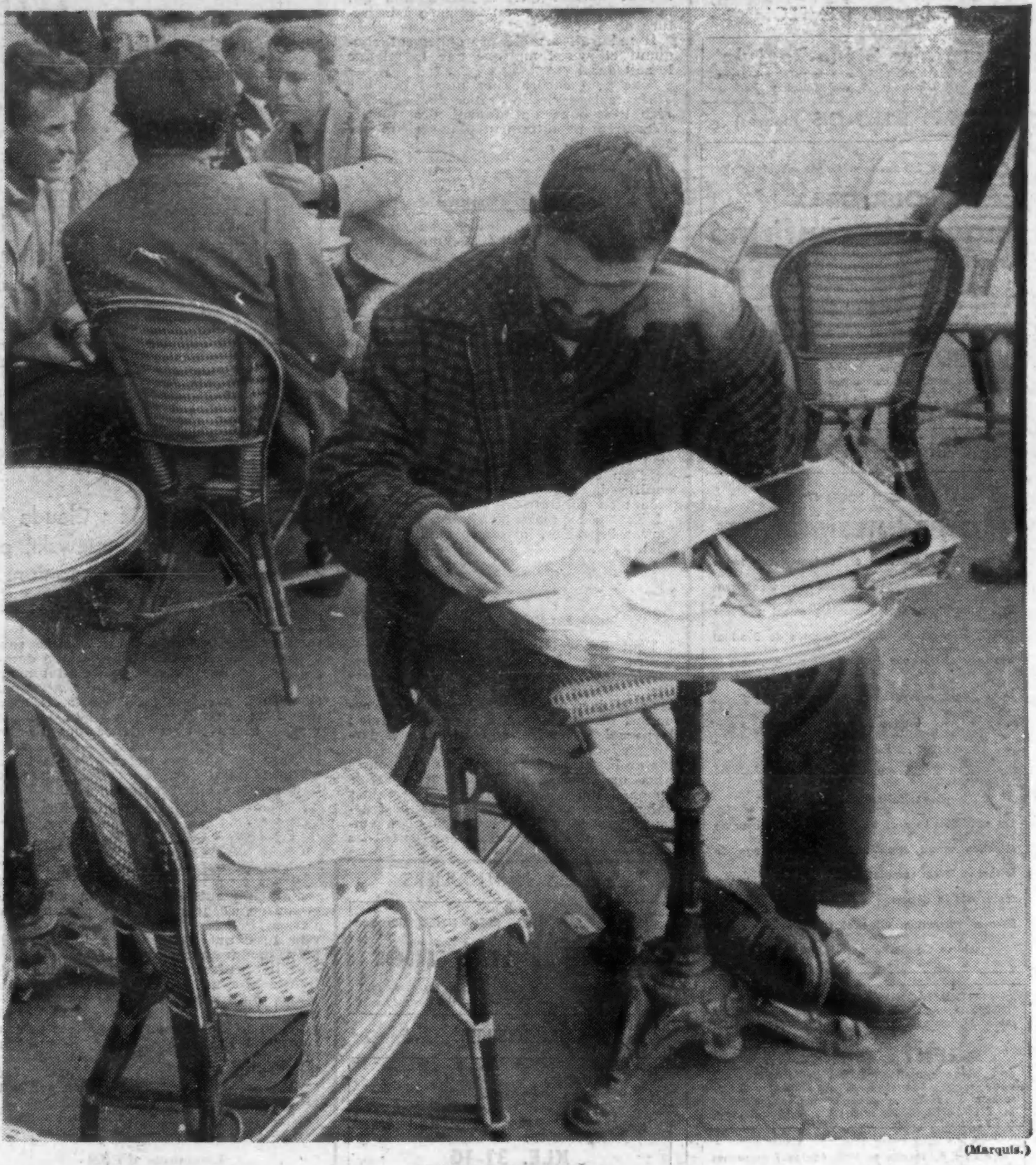
Plus de "condamnés" à l'échec

LA rentrée des classes, événement inévitable et périodique, s'impose chaque année d'une façon aussi irréductible qu'un anniversaire.

Pour beaucoup de candidats et pour les parents, c'est l'année de l'incertitude : *l'année du baccalauréat.*

Après une « seconde » médiocre ou une « première » infructueuse, les familles doivent choisir un établissement assurant à leurs enfants le maximum de chances de réussite.

Les diplômes ont beau être souvent « décriés », sans le premier d'entre eux, l'avenir paraît bien compromis. Mais peut-être faudrait-il, avant de s'avouer vaincu, se préoccuper de savoir d'où vient l'échec... et d'y remédier.



(Marquis.)

TRAVAILLER SEUL !
Les meilleures volontés se découragent vite.

Les formules toutes faites

Un élève est classé chahuteur, paresseux, incapable ou tout simplement mauvais élève. Peu importe ses problèmes personnels : qu'il se débrouille avec sa famille, avec les habitudes de son milieu (pas toujours favorables à la concentration d'esprit que demande la préparation du baccalauréat), avec les problèmes affectifs qui perturbent de nombreux adolescents. Peu importe aussi que les méthodes d'enseignement appliquées ne conviennent pas à sa forme d'esprit : c'est un mauvais élève, voilà tout, il va vers un échec probable. Inutile d'encombrer de ses pareils des classes déjà surchargées.

Or, il s'agit de savoir si ce sont les élèves qui doivent s'adapter aux méthodes standard ou si ce sont les méthodes qui doivent s'adapter aux élèves qui, eux, n'ont pas une intelligence et surtout une forme d'esprit « standard ».

Lorsque le traitement classique ne donne pas de résultats, le médecin recherche des thérapeutiques plus adaptées à son patient. De la même manière, tout établissement scolaire doit pouvoir adapter ses méthodes aux élèves qui lui sont confiés et dans quelque difficulté qu'ils se trouvent.

Beaucoup d'élèves des grandes classes éprouvent justement une difficulté précise : ils ne savent pas, ils ne peuvent pas travailler seuls. Or, dans la plupart des établissements, il faut surtout travailler seul. Pour s'en convaincre, il suffit de repenser à ce que sont les journées d'un élève des grandes classes : un certain nombre d'heures de cours, trop peu pour les programmes dans la plupart des cas — et le reste du temps, la liberté.

Naturellement, elle devrait être employée à travailler, cette liberté. Il y a des leçons, mais les professeurs n'ont guère le temps d'interroger les élèves. Leur enseignement est souvent une course contre la montre. Il y a des devoirs, mais on peut toujours « s'arranger » avec un camarade. Il y a surtout toutes les distractions extérieures qui vous sollicitent : cinéma, télévision, vie familiale... ou extra-familiale.

Dans certains cas, les meilleures volontés se découragent vite et un garçon qui s'installe à la terrasse d'un café de Saint-Germain-des-Prés (ou d'ailleurs) peut ne pas se sentir coupable s'il a un livre ouvert devant lui.

Que faire ?

Une méthode d'enseignement comportant :

— un horaire de cours renforcé ;

— une direction et un contrôle permanent des études ;

— un entraînement systématique au passage d'examens,

remédie dans beaucoup de cas aux difficultés des candidats trop facilement débordés par le travail solitaire.

Répondre à ces trois impératifs est la raison d'être du cours Ampère.

Le Cours Ampère, 34, rue de Liège, à Paris (EUR. 14-34) n'est pas un établissement « ordinaire ».

Ses méthodes souvent préconisées, mais rarement appliquées, donnent l'assurance du maximum d'efficacité et par-là même, les plus grandes chances de réussite. Lorsque vous y pénétrez, il est presque impossible de vous croire dans une école. Pas un bruit, pas d'élèves qui traînent dans les couloirs ou s'attroupent devant la porte.

Vous verrez en plein travail des dizaines de jeunes gens dont hier encore les parents déploraient l'indiscipline ou la paresse.

Il n'y a pas de petites classes au cours Ampère. On y prépare uniquement les baccalauréats scientifiques et le directeur est lui-même un mathématicien qui paye de sa personne et qui a su s'entourer des meilleurs enseignants dans sa discipline comme dans les autres. Partant du principe que si, à l'âge du « baccalauréat », on ne sait pas encore travailler seul, il vaut mieux recourir à une méthode éprouvée, le directeur du cours Ampère applique une méthode élaborée spécialement pour suppléer à cette carence. Tout le travail scolaire se fait donc au cours. Ce qui suppose évidemment des horaires spéciaux.

Ils ne sont pas « moins capables »

Les élèves du cours Ampère n'ont aucun devoir à faire chez eux. Ils travaillent sous le contrôle et avec l'aide de leurs professeurs, de 8 heures du matin à 7 heures du soir. Chaque semaine, ils passent des examens écrits ou oraux qui les mettent peu à peu en condition pour l'épreuve finale : le baccalauréat. (Pour l'oral de la session de septembre 1960, par exemple, les choses se passent exactement comme à l'examen : préparation du sujet, en tête à tête avec l'examinateur).

Certains élèves ont besoin de trois heures là où d'autres se contentent d'une, sans pour cela qu'ils soient moins capables de passer le baccalauréat. Dans ces cas-là, les leçons particulières sont la solution habituelle et la plupart du temps... décevante.

La vraie solution

La vraie solution est celle adoptée par le cours Ampère : le temps habituellement consacré à l'étude des leçons est remplacé par des heures de travaux dirigés. Durant ces heures, de nombreux exercices d'application permettent au candidat une assimilation parfaite des matières enseignées. Ce qui remplace fructueusement les heures laborieuses d'incompréhension passées sur des livres souvent rébarbatifs.

Par exemple, dans une classe de première (C, M, M' ou T), au lycée ou ailleurs, le professeur de mathématiques et ses élèves ne sont en contact que quatre heures par semaine, au cours desquelles doivent être effectuées :

— l'exposé du cours conforme au programme ;

— l'interrogation des élèves et les exercices d'application ;

— l'unique « composition » trimestrielle.

Le cours Ampère consacre, lui, à l'étude des mathématiques, onze heures par semaine, réparties de la façon suivante :

— quatre heures consacrées à l'exposé du cours conforme au programme officiel ;

— quatre heures de travaux dirigés d'assimilation au cours desquelles les candidats, réunis en groupe d'étude restreint avec leur professeur, sont interrogés individuellement, ce qui permet de déceler en temps voulu les points d'incompréhension et d'y remédier immédiatement ;

— enfin, durant trois heures, chaque semaine, les candidats « composent » dans les conditions du baccalauréat, ce qui permet, d'une part, de parfaire le contrôle systématique, d'autre part, de « conditionner » le candidat en vue de l'épreuve finale : le baccalauréat.

Cet horaire méthodique est appliqué, non seulement à l'étude des mathématiques, mais également à l'étude de toutes les matières scientifiques et littéraires inscrites au programme des baccalauréats scientifiques.

Cette organisation des « études » et cette « mise en condition » du candidat nécessitent évidemment une stricte limitation des effectifs et un corps enseignant hautement qualifié.

Certes, les formules magiques garantissant le succès sans effort sont très éloignées du régime d'études du cours Ampère. Leur efficacité aussi. Un programme de travail ne saurait sacrifier aux loisirs, quand il s'agit de forcer au succès un élève trop rapidement « condamné ».

Cette page spéciale d'annonces est présentée par le Cours Ampère, 34, rue de Liège, Paris (VIII^e). EUR. 14.34.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOI

Secrétaire Sténo-Dactylo
possédant machine, télé, rech. emploi mi-temps. Ecr. n° 6601 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Entreprise Bâtiment recherche :
POUR ORAN
Ingénieur confirmé
5 ans de pratique chantier minimum, intéressé par problèmes d'organisation
pour direction important chantier logement
Situation d'avenir - Logement assuré
REFERENCES PREMIER ORDRE EXIGEES
Ecrire en envoyant curriculum vitae à n° 26.447 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

TRES IMPORTANT
GROUPE INTERNATIONAL
de Sociétés, fabriquant et vendant des produits de grande consommation recherche jeunes gens 29 ans maximum, diplômés enseignement supérieur (HEC, Sciences Po, ESSEC, Facultés de Droit et des Lettres) désireux de faire une carrière dans le
MARKETING
Etudes de marché,
Publicité,
Ventes,
Organisation commerciale.
Les candidats retenus à la suite des épreuves de sélection seront appelés à suivre un stage de formation très complet. Rémunérations intéressantes dès le départ.
Envoyer curriculum vitae et photo à Boulanger (service S.). Boîte postale 310-08 Paris.

COMPAGNIES LE PATRIMOINE
INCENDIE, ACCIDENTS, R.D. offre pour région paris. à Messieurs, Dames ayant sens commercial
POSTES
AGENTS GENERAUX
après stage formation professionnelle assurée par siège social, âge max. 45 ans, très bonne situation à prévoir si capable. Ecr. seulement à M. ZIMMANN, 24-30, r. Drouot, Paris, qui conv.

Agence R.P., fondée en 1953, équipe 7 personnes plein temps, recherche journ.
HOMME 27-32 ANS
désireux faire carrière R.P. Sérieuses connaissances professionnelles exigées. Expérience marbre quot. Paris-province ou hebdo Paris. Ecr. BOULANGER (service B), boîte postale 310-08 Paris

DEPANNAGES (Secrétariat)

TRI. 11-57 Sténos-Dactylos Dépannage immédiat

APPARTEMENTS (Achat)

URGENT Dispose de 70-90.000 NF pour achat 3 pièces, étage élevé, soleil, tout confort, Ve, VIe, VIIe arr. ELY. 83-04.

APPARTEMENTS (Vente)

EXCEPTIONNEL
Appart. neuf bois Meudon, 5 minutes pont de Sèvres, calme, salon, 2 chambres, bain marbre, jardin -installation, rideaux, moquettes, murs creux pour tous encastrements et alcôves. Crédit poss. Tél. OBS. 43-99

PARTICULIER VEND 16e V.-HUGO CHARMANT
4 PIECES
4e étage, soleil, calme, ascenseur, tout conf., état impeccable. Prix intéressant. Téléph. POI. 39-38.

MAIRIE 14e 5e étage, 4 pièces, tout confort, salle de bains, chauffage central, ascenseur-descenseur. Prix intéressant. ELY. 83-04.

SAINT-GERMAIN-des-PRES
Studio + cuisine, tout confort
IMMEUBLE CARACTERE - ELY. 93-47

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

Courrier

INDEX

LA RENTRÉE :

- POLITIQUE :
  - De Gaulle immobile, par Mendès France . . 6
  - De Gaulle et Pétain, par F. Mauriac 36
  - Sérénité, par J.-J. Servan-Schreiber 7
  - La réponse du F.L.N., par Jean Daniel. . . 10
- ÉCOLE : La réforme 16
- LETTRES : Votre nouvelle bibliothèque. . . . 28
- THÉATRE : Les prochaines recettes 32
- CINÉMA : Les films qui attendent 34

★

LES JEUX OLYMPIQUES :

- Les limites humaines, par Jean Meunier . . . 25
- Les dieux hors du stade, par Alfred Sauvy. . 26
- La vieillesse de l'athlète, par Jean Prévost . . 30

★

- REPORTAGE : Claude Krief à Bamako. . . . 11
- ÉTUDE : Dostoïewski, par Madeleine Chapsal . 29
- ENTRETIEN : Antonioni parle de « L'Avventura » 32-33

La vieille France

J'ai trente-trois ans et je trouve parfaitement normal que la génération qui nous a précédés se soit indignée à la lecture de Siné.

Il m'aurait semblé profondément choquant et symptomatique que la mienne le soit aussi.

Siné peut encore aller plus loin : nos aînés de la « vieille France du beau Maréchal » nous ont fourni des motifs d'écœurement autrement plus sérieux que ses dessins.

François Postif
Milan.

Pétain et Dominici

Je suis un épuré, ancien condamné à l'indignité nationale, et néanmoins fidèle lecteur de votre journal, auquel je reconnais d'éminentes qualités, une indépendance indiscutable, une documentation parfaite et le respect de sa clientèle. Défenseur passionné du Maréchal, votre qualificatif de « monstre sénile » m'a fait souffrir, car vous savez vous-même qu'il est profondément injuste...

Vous avez l'air de regretter que le Maréchal n'ait pas été dégradé comme le suggérait le sentimental Le Troquer... C'est votre droit de le penser. Comme il m'est bien permis de vous écrire que le régime qui libère un Dominici n'ajoute rien à sa grandeur, pas plus qu'il s'honore en conservant à l'île d'Yeu la dépouille du vainqueur de Verdun.

Je n'en continuerai pas moins à lire « L'Express », mais, de grâce, Monsieur Servan-Schreiber, laissez en paix le Maréchal.

J. H...
Agen
(L.-et-G.)

Jardin intérieur

Tout Français que nous soyons, c'est-à-dire légers, cyniques, irrespectueux, sceptiques, nous avons chacun notre jardin intérieur. Il y en a de plusieurs styles : le jardin à la française, bien ordonné, ne permettant aucune asymétrie ; le parc à l'anglaise, romantique ; le jardin de curé, modeste et intime. Ce domaine-là est réservé. Y sont enfouies plus ou moins profondément, parfois même à l'insu du propriétaire, certaines valeurs, dites « sacrées ». Les destructeurs subtils y font des dégâts, en employant toute leur ruse. L'un jette des cailloux par-dessus le mur, l'autre suscite une invasion de taupes ou de doryphores, un troisième allume nuitamment un incendie... Mais Siné, lui, entre par effraction, avec ses gros sabots. Il n'est pas dangereux, il agit en plein jour, le visage découvert et utilise des ficelles grosses comme des câbles... mais ne vous étonnez pas que vos lecteurs se plaignent qu'on marche sur leurs plates-bandes. Laissez-nous cultiver notre jardin !

Marie-Thérèse Krafft,
artiste peintre,
Paris.

HOTELS PARTICULIERS

BOULOGNE RESIDENTIEL, luxueux
Hôtel Particulier
décoration intér. de style, jardin, terrasse, tout confort - Tél. MOL. 41-94

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons
HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04
Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. **20 %**
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. **20 %**
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. **30 %**
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

ENSEIGNEMENT

ECOLE SECONDAIRE
privée, non confess., dispose encore de quelques places de la 6e à la 3e C. et M. Ecr. La Roseraie DIEULEFIT (Drôme)

CAPITAUX (Demande)

MENAGE FONCTIONNAIRE cherche prêt **3.000 NF**
remboursable un an, gros intérêt. Ecrire n° 6610. L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e).

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

CAMERA PAILLARD 8 mm.
3 object. Etat neuf. Tél. BOI. 13-44 de 15 à 18 h. (sauf le samedi).

Contre Pétain, De Gaulle, Siné...

J'ai cinquante-huit ans. En mon âme et conscience, je sais que du premier jour j'ai eu Pétain en horreur... J'ai su très vite aussi quel panier de crabes était le petit monde fermé de Londres (histoire Muselier entre autres). J'ai accepté de Gaulle comme Symbole utile tout le temps qu'il a fallu, mais pas plus. Je n'ai pas oublié son attitude à l'hôtel de ville, ni la dissolution des milices patriotiques, et j'ai voté « non » au référendum. Mais de là à me faire admettre Siné, mille fois non... D'ailleurs, Siné, tout jeune qu'il est, finira bien-pensant. Moi pas.

S. Alexandre
Paris.

L'exemple d'Effel

Je vous conseille de revoir les dessins de Jean Effel sur de Gaulle, qui n'ont amené aucune protestation, et qui prouvent que nous ne sommes pas tellement intégrés aux valeurs établies, mais seulement soucieux que celles-ci soient critiquées avec talent.

Emile Sala
Ossès
(Basses-Pyrénées).

Les vieux applaudissent

Si je vous ai bien compris, seuls les vieux — enfin, vieux relatifs — se trouvent heurtés, blessés, vexés, et le disent. Non, tous les vieux ne sont pas comme ça. Le groupe d'amis dont je me fais le porte-parole et qui évolue entre 55 et 71 ans, applaudit des deux mains.

E. Heymans
67 ans
Paris.

Cette jeune dynamo

Mes cinquante-quatre ans s'émerveillent de cette jeune dynamo combative qu'est Siné. Ce jeune gars, à la figure poupine d'enfant de chœur, sert la messe d'une façon qui déconcerte les honnêtes gens.

F. Loris
Paris.

Un môme

Je fais partie des mômes dont vous parlez, puisque je vais avoir vingt et un ans. Je considère votre éditorial d'aujourd'hui comme une sorte d'autocritique qui me remplit d'espoir.

P. Candille.

Contre les salauds

Monsieur, j'ignorais que vos lecteurs étaient si injustes pour Siné. Il a tant de talent comme dessinateur qu'on exigeait trop de ses débuts dans le journalisme. Mais de là à insulter un homme dont la hargne ne s'exerce que contre les salauds, la franchise brutale que contre les hypocrites, la violence verbale que contre les hommes qui usent de la violence physique, il y a un abîme.

Paul Hillairet
Saint-Jean-d'Angély.

Sur mesure

Les mécontents trouveront des journaux sur mesure, il n'en manque pas. N'ayez aucun scrupule à nous ouvrir les yeux.

Raymond Marinier
Brive.

Pas de jeu

Mon vieux Jean-Jacques, je suis un de ces moins de trente ans dont tu parles. Tu vois, ce qui est grave, c'est la détresse qu'on sent dans ton éditorial : le chef de l'Etat te fait donc tellement peur que tu sois obligé de prévenir d'avoir à considérer son discours comme mauvais ? Ce n'est pas de jeu.

Jacques L'Escanne
Antony (Seine).

La seule chance

Votre dernier éditorial à propos de Siné était rudement bon, et quelle joie de voir « L'Express » prendre cette position, courageuse entre toutes ! N'en doutons plus en effet : la plus grande et peut-être la seule chance qui reste ici à la Gauche, ce sont ces quelques milliers d'insoumis de toutes sortes qui l'expriment. Beaucoup de Français trouveront sans doute très regrettable qu'on en soit arrivé là, mais voilà, nous y sommes. C'est bien en risquant de déplaire à la majorité de ses lecteurs que « L'Express » se montre, aujourd'hui, digne de sa raison d'être.

Jérome Lindon.
Paris.

Pas de solution

J.-J. S.-S., seriez-vous mauvais joueur ? ...Le phénomène nazi s'est produit en Allemagne, certes, mais les événements actuels prouvent que n'importe quel pays, si les conditions historiques l'avaient permis, aurait pu en être le foyer. C'est là qu'il faut chercher une réponse et non point accabler Pétain.

Croyez-vous que votre bonne foi, votre bonne volonté, votre journal, modifieront en profondeur le comportement de vos lecteurs ? Non, politiquement, vous ne trouverez jamais une solution satisfaisante, concrète et applicable.

Odette Gras
Paris.

L'article de G. Defferre

Je prends la liberté de vous écrire à propos du dernier article de Gaston Defferre. Je comprends qu'il soit difficile à un ancien ministre de Guy Mollet et à un grand électeur du Général-Président d'expliquer à quoi en sont arrivées les choses en septembre 1960, en Algérie et dans la Communauté.

Chère la moquette ?... ...NON !

Les « MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE », premiers grossistes français au service des particuliers, s'engagent à recouvrir toutes pièces jusqu'à

3 m. × 4 m.

d'une moquette « CONFORT-M.C.F. » pure laine garantie, coloris au choix (épaisseur avec le feutre : 12 mm.) pour

89 NF et 12 versements de 38 NF

Sensationnelle réussite qui permet à toute maîtresse de maison d'obtenir le confort tant désiré, l'élégance et l'intimité de sa demeure

Renseignez-vous DIRECTEMENT aux
M.C.F. 16, rue Logelbach-17e WAG. 77-80
Ouvert également lundi, samedi (Monceau)

Courrier

Mais était-il bien nécessaire, après avoir dressé un tableau (qu'on croirait écrit par Pierre Mendès France) d'attaquer perfidement le seul président du Conseil qui, depuis des années, ne cessa de prédire les catastrophes et les enraya provisoirement durant son passage au gouvernement ?

N'est-ce pas parce qu'il avait inauguré une nouvelle forme de rapport entre la France et les protectorats et parce qu'il voulait rompre avec « la mauvaise politique en Algérie » que Pierre Mendès France a été renversé ?

JEAN RICHARD.
Deuil-la-Barre
(S.-et-O.).

P. M. F. mis en cause

Lecteur de « L'Express » depuis toujours, je me permets de vous faire part de mon indignation pour la manière tendancieuse et pour le moins inacceptable dont le président Pierre Mendès France est mis en cause dans l'article de M. Gaston Defferre que vous publiez dans le dernier numéro de votre journal.

Personne n'a jamais contesté à M. Gaston Defferre la paternité de la loi-cadre d'outre-mer, personne ne l'a jamais attribuée au président Mendès France. Alors pourquoi mettre en cause notre ancien président du Conseil ?

D'ailleurs, il est pour le moins curieux de lire sous la plume de M. Gaston Defferre, membre du parti socialiste S.F.I.O., compagnon de Lacoste, ami de Guy Mollet : « Je savais qu'une mauvaise politique en Algérie aurait de dramatiques conséquences en Afrique Noire. »

Qu'a fait M. Gaston Defferre en 1956, alors qu'il était encore temps, encore possible de changer notre politique algérienne, et que le président Pierre Mendès France démissionnait avec éclat du gouvernement Guy Mollet en protestant publiquement contre cette politique qui, on l'a vu depuis, eut de dramatiques conséquences en métropole et pose, à présent, de nouveaux problèmes en Afrique Noire ?

E. BISCHOFF.
Neuf-Brisach
(Haut-Rhin).

La mauvaise politique

L'article de G. Defferre que vous avez publié dans votre numéro me surprend à plus d'un titre.

Nous savons tous que, seul de tous les présidents du Conseil de la IVe et de la Ve, Pierre Mendès France a tenté la reconversion de « la mauvaise politique en Algérie » (ce pour quoi il fut renversé) et réussi la première expérience de décolonisation (avec la Tunisie). Laisser prétendre que Pierre Mendès France n'a rien fait dans ce sens, alors qu'il n'a cessé de prédire (et d'agir lorsqu'il en eut le pouvoir, dans cette direction) ne me paraît pas tolérable.

Defferre est peut-être partisan de la négociation en Algérie, mais il n'a cessé d'approuver par ses votes « la mauvaise politique » que le 13 Mai n'a pas interrompue (au contraire). Alors !...

R. COIRIER.
Champigny-sur-Marne.

Pour la première fois

Lecteur depuis le premier numéro de votre journal, abonné après l'une de vos saisies, c'est la première fois que je vous écris, car, comme beaucoup, le temps me manque. Cependant, cette fois, je ne peux laisser passer sans protester l'entrefilet perfide qu'adresse G. Defferre au seul président du Conseil auquel tout homme informé, lucide, honnête, n'a rien à reprocher, tant dans ses actes que dans ses déclarations passées.

M. Z.,
Courbevoie.

D'autres médailles

Un commentateur de la radio affirmait hier que M. Herzog n'était pas satisfait des résultats de nos athlètes à Rome...

Mais « à qui la faute » ? N'avez-vous pas, monsieur le Ministre, 500.000 athlètes dans les djebels et les plaines d'Algérie ?

Ces braves jeunes gens y font des courses-poursuites, des ascensions, de la lutte libre, du tir, de l'escrime. N'est-ce pas là un entraînement suffisant pour la plus grande gloire de la France ?

Alors de quoi vous plaignez-vous ?

Nos athlètes n'obtiendront peut-être pas de médailles, mais nos petits soldats auront la croix du mérite, du combattant ou celle de bois.

YVES LE BERRE.
Quimper.

Le sport et la guerre

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, et quitte à être traité d'obsédé, je pense que les échecs français aux Jeux Olympiques sont — eux aussi — en grande partie imputables à la guerre d'Algérie.

D'abord, excepté les favorisés du bataillon de Joinville, les jeunes sportifs français de 20 à 25 ans sont en train de se battre et ne peuvent pas aller à Rome. Ceux qui ont fini leur service militaire ont perdu leur forme et n'ont pas eu le temps de reprendre un entraînement efficace.

Ensuite, comment espère-t-on attirer la jeunesse vers le sport avec un équipement aussi lamentable que celui de la France ? Terrains de sport, gymnases, piscines, etc., se comptent sur les doigts d'une main pour un département comme les Bouches-du-Rhône, qui contient pourtant quelques grandes villes.

Le programme scolaire rend l'éducation physique obligatoire, mais la plupart des écoles n'ont aucun emplacement pour faire évoluer les élèves.

Comment pourrait-il y en avoir, en effet, lorsque le budget retire des milliards au Commissariat à la Jeunesse et aux Sports pour les confier au ministère de la Guerre ?

MAURICE VINÇON
Instituteur
Marseille.

Le débraillé à Rome

J'ai assisté devant l'écran de la télé à l'ouverture officielle des Jeux Olympiques à Rome.

En bonne Française, j'attendais avec une certaine fierté les représentants de la délégation française. Sans insister sur le débraillé et la mauvaise tenue, sur cette espèce de désinvolture presque insolente affichée par nos athlètes avec leur casquette immuablement fixée au crâne, même devant la tribune officielle, je pense qu'on aurait pu apprendre et même exiger de l'équipe le rythme solennel adopté par tous. Je pense que M. Herzog n'a pas lieu d'être fier d'une telle exportation de la dignité française.

M. JEANNE.
Villevêque
(Maine-et-Loire).

Les syndicats et la guerre

Dans un de ses articles, P.-M. de La Gorce laisse entendre que les jeunes sont plus résolus à agir que leurs aînés en ce qui concerne la prise de mesures, à l'échelon syndical, tendant à mettre fin aux événements d'Afrique du Nord.

Faisant moi-même partie de cette classe de jeunes ouvriers, ayant côtoyé des jeunes récemment libérés et étudié leurs problèmes, allant bientôt me trouver face aux mêmes problèmes, je puis vous dire qu'il est très difficile à un jeune de tenter quelque chose dans un cadre syndical.

Après 28 mois de service militaire, le jeune ouvrier, la plupart du temps, se marie et a, de ce fait, besoin d'argent. Il acceptera, pour satisfaire tous ses besoins (argent, tranquillité), de manœuvrer au mieux de ses intérêts pour jouir du maximum d'années de quiétude... Ces jeunes soutiendront tout mouvement *important* mais je ne crois pas que l'on puisse voir ces mouvements venir d'eux.

Il faut que la « jeunesse mûre », la vraie jeunesse, mène la danse et arrête au plus vite cette évolution par laquelle tout le joli monde qui constitue normalement une famille française finit par accepter cette servitude en Algérie comme un complément indispensable au service militaire.

MAURICE HENRY.
Lyon.

Sur l'accouchement sans douleur

Je voudrais, après le docteur Hersilié, vous communiquer quelques réflexions sur le compte rendu qu'a fait Christiane Collange de son expérience d'accouchement sans douleur. Le docteur Hersilié insiste justement, à mon avis, sur la confiance que doit montrer la femme préparée pour réussir. Mais il écrit, pour conclure : « La confiance, qui contribue à réaliser l'analgésie ne se fonde pas sur les relations interpersonnelles entre la future mère et le médecin ou la « monitrice ». Elle se fonde sur un fait scientifique... Elle est contenue dans la qualité de l'enseignement... » Quelle curieuse façon de déshumaniser la notion de confiance et d'enlever à l'acte médical le profit que lui apporte le dialogue interpersonnel ?

L'indolorisation par action psychologique interpersonnelle est un fait scientifique parfaitement établi (l'analgésie hypnotique en est la vérification expérimentale), tandis que l'analgésie purement « pédagogique » reste à prouver.

DOCTEUR CHERTOK,
Groupe de recherches sur l'accouchement sans douleur de l'hôpital Rothschild.

Légion d'honneur

M. Pierre Lazareff, 53 ans, vient d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur au titre du ministère de l'Information (chevalier en 1948, officier en 1954).

En tant que directeur des groupes Franpar et F.E.P., il contrôle « France-soir », « Paris-presse », « Le Journal du Dimanche », « France - Dimanche », « Elle ». Il est en outre conseiller technique de « Réalités » et administrateur du « Jardin des Modes », de « Femmes d'Aujourd'hui », de « 7 Jours-Télé 60 ».

Auteur, il a publié trois livres : « Dernière Edition », « De Munich à Vichy » et « L'U.R.S.S. à l'heure Malenkov ».

Conseiller technique et administrateur de la société Paris-Télévision, il est enfin le producteur de l'émission de télévision « Cinq colonnes à la une ».

la réussite
de vos vacances est
AUSSI
une question de
Beau Temps
ceux qui sont déjà
partis, en ont fait
la triste expérience
MAIS VOUS
qui devez partir en
Octobre,
ne prenez pas de risques inutiles
inscrivez-vous
sans tarder au Club
MÉDITERRANÉE
qui en raison du
beau temps qui règne
en Sicile
prolonge la saison
de Cefalù

CLUB MÉDITERRANÉE
8 RUE DE LA BOURSE
PARIS - TÉL. RIC. 78-00

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Quelle impression vous laisse la conférence de presse du général de Gaulle ?

J'AI été surpris par deux choses, toutes deux négatives.

D'abord, l'amertume, la colère tantôt vives, tantôt sourdes, à l'égard de tout et de tous : les sous-développés, les alliés, l'U.R.S.S., les Africains, Mohamed V et Bourguiba, l'O.N.U. et l'OTAN, le F.L.N., tout le monde, pêle-mêle, a été blâmé et morigéné, et parfois très aigrement.

D'autre part, pour la première fois, une conférence de presse de de Gaulle n'a rien apporté de nouveau. Pour la première fois, il n'a eu aucune de ces trouvailles inattendues (bonnes ou mauvaises) qu'on a pris l'habitude d'attendre de lui. Qu'il s'agisse de l'Algérie, de l'Alliance Atlantique, des relations Est-Ouest, il s'est contenté de répéter des déclarations anciennes.

Quand un Chef d'Etat annonce, longtemps à l'avance, qu'il va prendre la parole, on est fondé à attendre un « fait nouveau » qui modifie la situation. Il n'y a eu rien de pareil cette fois, en dehors peut-être de quelques précisions, dont il n'y a d'ailleurs pas lieu de se réjouir.

C'est le cas des propos relatifs à l'administration de l'Algérie, à la mise en place d'autorités locales, éventuellement coiffées par un « gouvernement ». C'est ce qu'on a appelé ici, depuis longtemps, la « baodaïsation » de l'Algérie. Cette politique, elle a fait faillite en Indochine et ailleurs et on ne peut se réjouir de voir de Gaulle confirmer qu'elle va être maintenant tentée en Algérie. Quant aux phrases consacrées au F.L.N. — auquel on se déclare prêt à faire une place s'il accepte certaines règles — elles rappellent, elles aussi, les propos que tenait autrefois Bao Daï à l'adresse du Viet Minh.

De plusieurs discours passés de de Gaulle, on a pu penser que, même non suivis d'effets pratiques, ils avaient du moins le mérite de préparer l'opinion, de la familiariser avec certaines notions ; les faits demeuraient inchangés, mais les idées, disait-on, progressaient. Cette fois, il n'y a rien de tel.

Le général apportera-t-il des éléments nouveaux dans les déclarations qu'il fera au cours de son voyage en Bretagne ? Nous vivons sous un étrange régime dont l'histoire est constituée par une succession de périodes où tantôt on épilogue sur les propos qu'a tenus son chef et tantôt sur ceux qu'il tiendra peut-être.

Pour entrer à mon tour dans ce jeu, j'observe surtout que, jusqu'ici, les discours prononcés à Paris apportaient ces novations politiques — bonnes ou mauvaises, je le répète — dont j'ai déjà parlé ; tandis que les discours de province étaient destinés à obtenir l'adhésion populaire, même en affirmant une politique qu'on ne faisait pas réellement. Par exemple, c'est aussitôt après avoir provoqué l'échec des conversations de Melun, que de Gaulle a fait acclamer, en Normandie, une politique de paix. Ceux qui l'ont entendu ont été, sur le moment, persuadés qu'il faisait tout pour arriver à la paix. Beaucoup depuis ont déchanté...

Rien, en tout cas, de ce qu'il va dire aux ouvriers des arsenaux et des chantiers navals de Brest et de Saint-Nazaire ne débouchera sur une solution, s'il continue dans les faits à refuser une négociation véritable.

— Que pensez-vous de la manière dont il a justifié l'attitude de ses négociateurs à Melun ?

IL a répété ce qu'avait déjà dit la presse officieuse : impossible d'accorder à la délégation F.L.N. le droit d'avoir des contacts extérieurs, de tenir des conférences de presse, etc. ; impossible d'envisager des rencontres et des conversations à l'échelon le plus élevé tant que le sang coule et que les attentats continuent.

Mais pourquoi interdire à des négociateurs F.L.N., à Melun ou ailleurs, de faire connaître publiquement leur point de vue à la presse française alors qu'ils peuvent le faire sans restrictions à Tunis, à New York, ou ailleurs ? Les Français n'ont-ils pas le droit d'être informés, aussi complètement que les étrangers, sur l'affaire algérienne ?

D'autre part, il est de la nature même d'une négociation sur un cessez-le-feu qu'elle s'engage et se déroule alors que les combats se poursuivent. Faire dépendre les prises de contact nécessaires à la paix de l'arrêt préalable du combat, c'est s'enfermer dans un cercle vicieux. Le 23 octobre 1958, de Gaulle avait invité Ferhat Abbas à venir à Paris, discuter avec lui. A cette époque, il n'y avait pas d'exigences préalables !

Il reste qu'il est choquant et pénible pour un gouvernement de discuter avec une formation politique qui, dans le même temps, organise des attentats. C'est pourquoi, dès le premier jour, nous avons été quelques-uns à demander que le gouvernement français propose clairement comme une condition de la « rencontre au sommet » la fin des attentats, d'un côté, et la fin des exécutions capitales, de l'autre. Un appel de ce genre aurait un immense écho en Algérie comme en France. Pourquoi ne pas le lancer au nom de tous ceux qui souffrent et meurent ?

— Le général de Gaulle semble s'être résigné à un vote défavorable, sur l'Algérie, à l'O.N.U.

OUI, c'est l'impression qu'il a donnée. Cela paraît signifier que les Etats de la Communauté voteront contre la France (ils disposent, en effet, d'une douzaine de voix).

De Gaulle immobile

De Gaulle a ajouté que le vote de l'O.N.U. ne changerait rien à notre politique. Ses propos aigres ou ironiques à l'égard des « Nations dites Unies » choqueront nos meilleurs amis d'Amérique latine et d'Afrique. Mais ils seront applaudis par les éléments nationalistes et ultras d'Alger et de Paris. Lorsque M. Pinay a quitté l'Assemblée de l'O.N.U. en claquant la porte, en 1955, beaucoup de Français l'ont approuvé très vivement. Mais ensuite, il a bien fallu revenir car un pays comme le nôtre ne peut pas s'abstraire de la vie internationale où il a des intérêts à défendre. Le geste spectaculaire, d'abord approuvé, se termina par un retour sans gloire !

— Comment peut s'expliquer l'absence de propositions chez de Gaulle qui, jusqu'à présent, avait montré beaucoup d'imagination ?

DE GAULLE a sans doute le sentiment de pouvoir prendre son temps ; il l'a dit au moment de la tournée des popotes : « Nous ne sommes pas pressés. » Hier encore, sur les points les plus importants, il a dit qu'il fallait laisser faire le temps.

Il se trompe, car le temps ne joue ni pour lui ni pour la France. Ne rien faire, attendre, c'est aggraver comme on l'a vu vingt fois déjà.

Il semble qu'il ne se rende pas compte de ce qu'est, de plus en plus, le sentiment profond du pays — et de sa jeunesse — sur le drame algérien. De Gaulle se méprend parce que le pays est silencieux, parce que les gens découragés s'en remettent à lui pour le moment pour trouver une solution.

Là, d'ailleurs, c'est la masse qui a tort. Sa passivité, son inertie, outre qu'elles sont contraires au principe même d'une démocratie (où le pays prend lui-même les décisions essentielles, par exemple, la guerre ou la paix), ne peuvent qu'encourager et faciliter les pires aventures. Il est certain qu'on caresserait, dans l'armée, moins de projets... disons romantiques, si on y avait plus exactement conscience de ce que le pays veut et de ce qu'il n'acceptera pas.

Et ceci m'amène à ce qui est peut-être l'une des raisons qui ont conduit de Gaulle à réinstaller la France dans une guerre dont on avait cru entrevoir la fin. Cette raison, c'est la volonté qu'il a de ne pas entrer en opposition avec la fraction activiste de l'armée. Entre la poursuite de la guerre et le risque d'un conflit avec une partie de l'armée, de Gaulle est résigné à laisser durer la guerre.

On a cru pendant un temps — et il a cru — qu'il reprendrait peu à peu le contrôle de l'armée par une diplomatie lente et habile. En fait, l'armée lui échappe aujourd'hui plus qu'il y a un an ou deux — et il le sait.

Le 24 janvier 1960, on a pu craindre que les paras ne passent de l'autre côté des barricades. On sait toutefois que, dans ce cas, la majorité de l'armée n'aurait pas suivi.

Aujourd'hui, on peut se demander si la minorité ne s'est pas organisée dangereusement.

De nombreux indices prouvent que les activistes, un instant décontenancés, se sont regroupés et durcis, surtout depuis les événements du Congo et du Mali.

Ainsi le temps a joué contre de Gaulle qui a de moins en moins de liberté de mouvement. De là, son discours négatif et décevant. Sans doute il pourrait chercher un appui dans ce pays qui désavoue de plus en plus la guerre et qui redoute un régime militaire. Mais justement de Gaulle ne veut pas s'appuyer sur le pays ; du coup, il est isolé et ne peut rien tenter pour la paix.

— Quelles sont les conséquences sur le régime ?

LES Français acceptent de Gaulle, faute pensent-ils, d'alternative, en se disant qu'après tout, il est celui « qui peut le mieux faire la paix ». Mais ils n'y croient plus beaucoup et cela explique le malaise, la déception, la tristesse.

Pendant un temps, on les a « distraits » en leur promettant la prospérité et la grandeur. Or, ils voient bien que rien n'a changé. Au point de vue économique, le ministre des Finances dit que ça ne va pas trop mal ; c'est vrai ; mais chacun sait que ça va beaucoup mieux en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, etc. Au point de vue international, les interlocuteurs défilent à Paris ; mais on voit qu'ils ne sont pas du tout d'accord pour nous accepter comme chef de file.

Non, décidément, il n'y a pas de motifs d'enthousiasme ou de fierté. La Nation, dans son ensemble, se rend compte qu'elle piétine et qu'elle s'enlise.

Cela est vrai dans les domaines les plus divers. La France ne gagne pas plus de prix Nobel scientifiques que de médailles d'or aux Jeux Olympiques.

Certes, lorsque le succès ne dépend que d'un individu, les Français ne valent pas moins que les autres. Un écrivain, un mathématicien, un athlète isolé... peuvent nous faire honneur. Mais dès qu'un travail d'équipe dirigé et organisé est nécessaire, dès que l'Etat doit prendre les choses en main, susciter un effort groupé, alors, rien ne va, pas plus sous la Cinquième République que sous la Quatrième. S'il faut des équipements collectifs, des laboratoires, un esprit d'équipe, en vue d'un but commun voulu par tous, c'est l'Etat qui doit susciter et soutenir les volontés; mais accaparé et hypothéqué par la poursuite d'une guerre déprimante et sans issue, il ne fait rien de ce que le pays et sa jeunesse attendent de lui.

Et ce n'est pas la dernière conférence de presse du Chef de l'Etat qui leur apportera un espoir.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Sérénité

FACE à un très grand, et dangereux, désordre dans les affaires du monde, et au milieu de la triste lassitude de l'opinion française, de Gaulle vient donc de faire sa rentrée politique. On attendait beaucoup de choses de lui. Sauf une : qu'il parlât pour ne rien dire. Cette soudaine résignation du pouvoir, en quelque sorte cette abdication, constitue un sérieux événement. Le 5 septembre fera date. A partir de là, que va-t-il se passer ?

Mettons un instant sur notre électrophone un disque déjà vieux, celui de l'enregistrement de la première conférence de presse de l'actuel chef de l'Etat aussitôt après le coup du 13 Mai à Alger. Nous sommes le 19 mai 1958, dans le grand salon du Palais d'Orsay. De Gaulle dresse le bilan : « *C'est un fait que le régime des partis n'a pas résolu, ne résout pas et ne résoudra pas les énormes problèmes avec lesquels nous sommes confrontés.* »

Plus de deux ans ont passé, les problèmes, les mêmes, sont toujours là. En plus grave.

Il suffit de lire rapidement la presse quotidienne ces jours-ci, mais il suffit aussi d'avoir écouté la conférence du général de Gaulle pour s'en rendre compte : devant une situation (Est-Ouest, Europe, Communauté, Algérie) plus enchevêtrée, plus dangereuse, plus urgente qu'en 1958, le pouvoir se résigne à être spectateur. Il constate qu'il n'a pas prise sur l'événement.

EN cela la conférence de lundi est un fait révélateur. Le général de Gaulle porté au pouvoir par une profonde réaction contre l'immobilisme de la IVe République est devenu immobile à son tour (1). Son talent de conférencier n'a pu cette fois le dissimuler. Le parallèle cependant s'arrête là.

La France en crise, en 1958, sentait bien qu'une mutation du pouvoir allait se produire d'une manière ou d'une autre. Le pouvoir, aujourd'hui, paraît bien accroché. De Gaulle a fait de la politique française — c'est-à-dire de lui-même — un tableau rigide et statique : « *Nous sommes aujourd'hui solides, équilibrés, sûrs de nous-mêmes. Nous ne nous laisserons pas émouvoir par tous les tumultes... La France, dans sa lucidité et sa sérénité, ne se laisse pas émouvoir par tout ce fracas.* »

Ce qui signifie, en termes plus simples : Bon, sans doute tous les problèmes demeurent mais il en est un qui ne se pose pas, celui du pouvoir en France. De Gaulle y est solidement installé, et personne ne peut songer à l'en déloger. Alors on peut crier très fort à New York, à Moscou, à Tunis, à Alger, ou même à Romorantin ; de Gaulle est là, et il y restera.

Il l'a très précisément expliqué lui-même en décrivant les « illusions » qu'on pouvait se faire. Nous ne sommes plus « *au temps du déséquilibre, où le pouvoir était assailli par toutes les oppositions* ». Non, la vie politique française n'est pas susceptible d'ouvrir une crise. Se figure-t-on, d'autre part, qu'une coalition extérieure (parmi les Nations dites unies) « *pourrait amener la France à passer la main ? Cela aussi est une illusion totale* ».

Pas davantage que la déception ou le mécontentement à l'intérieur, l'impatience à l'étranger n'est en mesure de faire bouger de Gaulle de là où il est. « *C'est pourquoi, quoi qu'il arrive ou n'arrive pas, la France* (c'est-à-dire de Gaulle) *poursuivra sa route.* »

Il y a deux ans la IVe République, soumise à des fluctuations politiques, était fragile, elle devait donc se plier aux événements. Aujourd'hui de Gaulle est inamovible, ce sont les événements qui devront tenir compte de lui. Serein, il attendra.

(Europress.)

DANS LE GRAND SALON DE L'ELYSÉE.
« Nous sommes solides, équilibrés, sûrs de nous-mêmes. »

EN apparence un tel calcul est juste. Si personne ne peut déloger l'armée française du territoire algérien, ni de Gaulle de son bureau à l'Elysée, il faudra bien — qu'on le veuille ou non — finir par traiter avec elle ou lui aux conditions qu'elle et lui auront fixées. Même si le nouveau régime ne propose rien de plus il a sur l'ancien un avantage, déterminant : il restera là. D'où sa sérénité, dont il nous a entretenus longuement et à peu près exclusivement.

Ce calme est illusoire. Il prend pour acquis que les forces auxquelles le régime doit résister sont de même nature que celles qui ont eu raison de ses prédécesseurs : désaffection de l'opinion publique, subversion à Alger, hostilité dans l'armée. Il est exact que rien de tout cela ne serait suffisant aujourd'hui. Et si rien d'autre n'était en vue, comme de Gaulle et son gouvernement paraissent le croire, la sérénité serait de rigueur. Mais l'horizon est, en septembre 1960, bien différent de ce qu'il était en mai 1958 : la guerre d'Algérie a cessé d'être un problème français. Dans les prochaines semaines, elle sera internationalisée officiellement (à l'Assemblée des Nations Unies, dont on peut certes se moquer mais qui traduira l'intention des deux plus grandes puissances mondiales, les U.S.A. et l'U.R.S.S., d'intervenir dans le règlement de l'affaire). Et elle sera internationalisée dans les faits si, comme on peut le prévoir dès aujourd'hui, après le refus de de Gaulle de changer sa politique, la Tunisie de Bourguiba, par un coup très audacieux, lie à tous égards son sort d'Etat à celui de l'insurrection algérienne (2).

DEPUIS deux ans de Gaulle vivait sur une situation confortable : qu'on l'aimât ou non, chacun convenait, surtout à l'étranger, et particulièrement à Washington et à Moscou, qu'il fallait en passer par lui pour terminer la guerre. C'était vrai encore au début de l'été. Jusqu'à Melun. Lundi, il a enterré cette chance-là. En refusant de bouger, en renonçant à la négociation, il a créé lui-même une autre situation : on ne compte plus demander la paix à de Gaulle mais la lui imposer.

A quel moment, par quelles voies, les forces puissantes qui vont se déclencher, en Afrique du Nord et dans le monde, auront-elles raison du régime ? Nul ne peut encore le dire. Et certes François Mauriac est justifié à prédire que lorsque la pression deviendra irrésistible, ce sera d'abord vers l'extrémisme de droite, et probablement militaire, que le régime basculera (3). Nous n'avons guère d'illusions sur ce point. Mais nous savons aussi que la France n'est pas l'Algérie : un coup d'Etat militaire n'y aura aucune chance de durée.

La perspective que la rentrée de de Gaulle vient de dévoiler est finalement assez neuve. En renonçant désormais à agir, en subissant l'événement et en faisant le gros dos, le régime va se trouver face à une affaire considérable, l'internationalisation de la guerre d'Algérie. Il n'y résistera pas davantage que la IVe. Nous ne savons pas exactement comment, mais nous savons maintenant sur quoi le régime gaulliste tombera.

J.-J. S.-S.

(1) Lire l'entretien avec P. Mendès France, ci-contre.

(2) Lire, en page 10, les informations câblées par Jean Daniel.

(3) Voir, en page 36, le « Bloc-Notes ».

CORRESPONDANCES EXPRESS

BRETAGNE : LES PRÉFETS SONT INQUIETS

● Inquiétude chez les préfets de l'Ouest : on craint que la crise agricole et le marasme industriel ne provoquent des manifestations au cours du voyage du général de Gaulle en Bretagne.

— Les responsables agricoles des treize départements de l'Ouest sont réunis à Nantes. Objet de leur réunion : 1) éviter les manifestations spontanées d'hostilité envers le général de Gaulle ; 2) éviter en même temps que celui-ci puisse ignorer tout au long de son voyage la gravité du malaise agricole. Une raison supplémentaire à ce malaise : le rapport Rueff-Armand vient de préconiser la réforme du statut du fermage et du métayage ; cette réforme toucherait particulièrement les départements bretons et alarme déjà les syndicats d'exploitants agricoles.

— Dans la Loire-Atlantique, toutes les grandes fédérations syndicales : C.G.T., Force Ouvrière, C.F.T.C., Syndicat d'exploitants, ont publié un tract commun. Rappelant que le président de la République est venu dans le département le 11 mai dernier et qu'alors les syndicats avaient déjà exprimé leur hostilité à la politique économique du gouvernement, elles déclarent :

« Le niveau de vie des ouvriers et paysans continue de se dégrader.

« Aucune solution n'est apportée au problème du chômage, au plein emploi des 30.000 jeunes qui viendront sur le marché du travail d'ici cinq ans...

« Aucune usine nouvelle n'est en instance d'implantation... rien de fait dans la réforme des circuits de distribution...

« Le président de la République revient dans le département... Les actes nous intéressent davantage que les discours. »

« L'ECHO D'ALGER » DEVIENDRA PEUT-ETRE « L'ALGERIE NOUVELLE »

● Après les événements du 24 Janvier, l'arrestation et l'inculpation du directeur de « L'Echo d'Alger », M. Alain de Sérigny, avaient fait penser que le gouvernement pourrait aller jusqu'à confisquer le journal ou à obliger son propriétaire, M. Duroux, à en changer l'orientation. En définitive, M. Duroux s'est borné à supprimer le nom d'Alain de Sérigny sur la manchette du journal et à nommer comme gérant une personnalité de second plan. La ligne politique de « L'Echo d'Alger », organe principal de la minorité européenne d'Algérie et soutien permanent de l'Algérie française, n'a pas varié.

Mais son influence est si grande sur l'opinion européenne que les représentants du général de Gaulle n'ont pas renoncé à l'idée de le transformer pour en faire le porte-parole de la politique officielle. Actuellement, les propriétaires de « L'Echo d'Alger » estiment que si le gouvernement fait un pas décisif vers « l'Algérie algérienne », la cause de l'Algérie française étant perdue, le journal ne pourra conserver la même ligne politique. Dans ces conditions, ils seraient disposés à le céder à un groupe financier résolu à en faire un nouveau journal. Des pourparlers ont donc lieu qui aboutiraient, en cas d'accord, à la transformation de « L'Echo d'Alger » en un quotidien nouveau, « L'Algérie Nouvelle ».

Mais avant d'être une affaire politique, « L'Echo d'Alger » est une excellente affaire commerciale. Les conditions d'une cession feraient l'objet de discussions serrées dont il n'est pas sûr encore qu'elles aboutissent.

ÉCONOMIE : LA LIMITE DES AUGMENTATIONS DE SALAIRES

● Une augmentation de 3 à 4 % du salaire minimum garanti, le 1er octobre, n'inquiéterait pas trop le ministère des Finances ni les spécialistes de la conjoncture économique.

Cette augmentation viendrait de la hausse de l'indice des prix des 179 articles, en fonction duquel est fixé le salaire minimum garanti. En fait, cette hausse pourrait être limitée à 2,5 %. Mais le gouvernement est prêt à laisser accorder une hausse de 3 à 4 %. Trois raisons justifient cette tactique :

1) Les prix alimentaires ne doivent pas monter du fait des bonnes récoltes.

2) L'augmentation de la production industrielle doit se poursuivre, d'autant plus que la capacité de production des entreprises n'est généralement pas employée complètement.

3) L'augmentation des salaires supérieurs aux salaires minimums est déjà de 3,3 % depuis le début de l'année : on peut donc aller au-delà de 2,5 % pour les salaires les plus modestes.

Actuellement, le salaire horaire minimum est de 160 fr 10 pour 200 heures de travail par mois. Le salaire mensuel passerait de 32.010 fr à 32.840 fr au moins (2,5 %) ou à 33.310 fr au plus (4 %).

« L'HUMANITÉ » SE TRANSFORME

● La décision a été prise par la direction du Parti Communiste : à la rentrée, « L'Humanité » sera transformée.

Un gros effort financier va être consenti pour accroître la diffusion de l'organe central du P. C. (tirage actuel entre 210 et 225.000 exemplaires). Le journal aura tous les matins dix pages (au lieu de huit en général jusqu'à maintenant), plusieurs pages seront consacrées à des sujets « magazine ».

Le modèle que chercheront à imiter les responsables de « L'Humanité » demeure « L'Humanité-Dimanche » qui, avec 550.000 exemplaires, se place parmi les gros tirages de la presse française.

LE PROCÈS « JEANSON » ET L'INSOUMISSION

● Les incidents qui ont marqué le début du procès du « réseau Jeanson » tiennent à « l'amalgame » de plusieurs catégories d'accusés : Algériens membres de la fédération de France du F.L.N., se présentant comme tels et récusant la compétence du tribunal ; membres du réseau d'ajde au F.L.N. affirmant que leur action a été conforme à leurs convictions anticolonialistes ; accusés ayant été épisodiquement en contact avec le réseau d'aide et qui n'ont voulu qu'apporter un soutien matériel aux Algériens réduits à la misère par les conséquences de la guerre.

C'est autour des membres du réseau d'aide au F.L.N. que doit se concentrer l'intérêt du procès. La plupart des témoins cités par la défense se retrouvent parmi les 121 signataires d'une « déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ».

Cette déclaration affirme :

« Nous respectons et jugeons justifié le refus de prendre les armes contre le peuple algérien.

« Nous respectons et jugeons justifié la conduite des Français qui estiment de leur devoir d'apporter aide et protection aux Algériens opprimés au nom du peuple français.

« La cause du peuple algérien, qui contribue de façon décisive à ruiner le système colonial, est la cause de tous les hommes libres. »

LA GUERRE DU PETROLE GAGNE LA GRANDE-BRETAGNE

● Nouveau signe de la concurrence à laquelle la suproduction conduit les grandes sociétés pétrolières : la Compagnie française des Pétroles, après plusieurs mois de négociations secrètes, décide d'installer un réseau de distribution en Grande-Bretagne. Ses premières pompes fonctionneront à Londres et dans les Midlands et y distribueront l'essence de marque « Total ».

On s'est tout de suite inquiété de savoir si la société française engagerait une « guerre des prix » avec les autres réseaux de distribution. Réponse de la C.F.P. : il n'est pas question de déclencher une concurrence à outrance, mais la compagnie n'hésitera pas à consentir des sacrifices nécessaires au succès de son réseau.

Raison profonde de l'initiative de la Compagnie française des Pétroles : la production saharienne permettra aux sociétés françaises de faire face à une grande partie de la consommation européenne, à davantage en tout cas que la seule consommation française. La solution consistait, selon les dirigeants de la C.F.P., à faire une « percée » sur le marché britannique en ne reculant pas devant une certaine baisse des prix.

Deux autres sociétés non britanniques ont eu la même idée : le trust italien dirigé par M. Enrico Mattei et la société suisse dépendant de M. Paul Getty (« l'homme le plus riche du monde »).

La lutte entre les compagnies pétrolières aura pour enjeu les 35 000 stations d'essence que compte la Grande-Bretagne. Celles-ci travaillent déjà sous contrat, mais leurs baux, dans nombre de cas, viennent à expiration prochainement.

MAROC : MOULAY HASSAN JOUE ET GAGNE

● L'accord par lequel le Maroc contraint la France à évacuer ses troupes dites « opérationnelles » (c'est-à-dire pouvant agir en Algérie), dans un délai de six mois, et à lui transférer ses huit bases dans un délai de quarante mois, a été accueilli beaucoup moins favorablement à Rabat qu'à Paris.

Pourquoi ? D'une part, parce que, face à l'opinion marocaine, l'accord risque d'apparaître comme un compromis avec « l'impérialisme ». D'autre part, parce que le F.L.N. et les nombreux amis qu'il compte au Maroc dénoncent comme une trahison de la cause maghrébine un accord passé avec la France en temps de guerre, même s'il tend à réduire la puissance militaire française dans une zone proche des combats.

Dès le début des négociations, M. Parodi et le prince Moulay Hassan étaient d'accord sur l'essentiel. Mais chacun des deux partenaires dut convaincre, l'un son gouvernement, l'autre ses ministres.

A Paris, M. Parodi trouva dès le début l'appui du général Ely et des aviateurs, l'hostilité des marins. Le général de Gaulle, d'abord réservé (la lettre péremptoire qu'il adressa en juin à Mohamed V en fait foi), se laissa progressivement convaincre. De même, M. Couve de Murville. C'est le ralliement du ministre des Affaires étrangères aux thèses de l'ambassadeur et du général Ely qui a été déterminant.

A Rabat, neuf conseils des ministres, du 1er au 31 août, ne furent pas de trop pour que le roi et, à sa suite, la majorité des ministres se rallient au point de vue du prince. Les discussions furent violentes, le docteur Khatib, ministre des Affaires sociales, fut le chef de file de ceux qui ne voulaient pas se désolidariser du F.L.N., fût-ce en apparence.

BOEING ET CARAVELLE, LES 2 MEILLEURS JETS SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

BRETAGNE, TERRE DE LÉGENDES

— Si elle est naïve ! Elle croit encore au Général...

M. Bekkaï lui-même semble s'être opposé aux thèses de Moulay Hassan.

Le prince héritier jouait là sa carrière politique, le roi ne le soutenant qu'à demi. Il a pu faire passer cet accord grâce au considérable prestige que vient d'acquérir au Congo l'armée marocaine sur laquelle il s'appuie, et que renforcera le transfert progressif entre ses mains des bases françaises.

CONSTRUCTION : VINGT ANS DE PATIENCE POUR LES MAL LOGÉS

● La réponse faite par le ministre de la Construction à une question posée par un député met en rapport l'effort fait dans le département de la Seine pour la construction de logements nouveaux et l'importance des besoins réels.

D'après la réponse du ministre, le nombre total des logements d'H.L.M. construits pendant les cinq dernières années est de 59.194.

Le fichier central des mal logés, qui rassemble tous les dossiers de tous les mal logés de Paris et des communes suburbaines, comprend 210.217 cas.

Pour parer aux besoins les plus pressants une liste vient d'être dressée qui ne compte que les familles vivant hors d'un habitat normal, soit en réquisition, soit en surpeuplement dans une pièce d'hôtel. Le nombre de ces « cas sociaux » est d'environ 30.000. La liste n'en est pas close. Pour y remédier, il faudrait donc, au rythme des dernières années, près de trois ans pour que les cas les plus graves des mauvais logements puissent être résolus. Durant ces trois années, d'ailleurs, de nouveaux cas s'ajouteraient à la liste actuelle au fur et à mesure de l'accroissement de la population de la Seine.

Quant à l'ensemble des mal logés, il faudrait vingt ans pour satisfaire leurs demandes.

ATTEINTE A LA SURETE DE L'ETAT : DE NOUVEAUX SUSPECTS

● La modification de l'article R 24 du code pénal, décidée par décret du 24 août, semble ouvrir des possibilités nouvelles en matière de répression des « crimes et délits contre la sûreté de l'Etat ».

La nouvelle version de cet article porte que les dispositions du code pénal qui les répriment « sont applicables en temps de paix et en temps de guerre aux actes... commis au préjudice : 1° des Etats membres de la Communauté ; 2° des puissances signataires du traité de l'Atlantique Nord ».

Ainsi pourraient être poursuivis, devant les tribunaux français, pour « crime et délit contre la sûreté de l'Etat » :

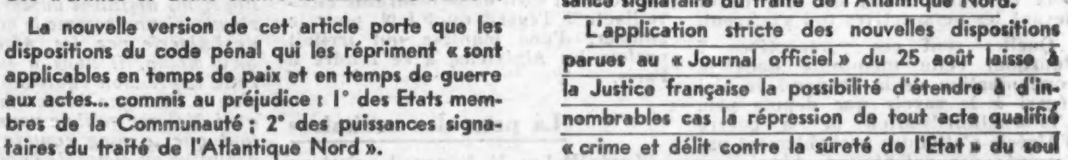
— tous les agents des services français de renseignements travaillant par exemple en Allemagne, en Turquie ou aux Etats-Unis ;

— tous les Portugais hostiles au régime Salazar et préparant sur le territoire français une action quelconque contre ce régime ;

— tous les communistes allemands dont le parti est actuellement interdit en Allemagne de l'Ouest ;

— tous ceux, quelle que soit leur nationalité, qui, menant campagne contre la présence d'anciens nazis dans le gouvernement ou dans l'état-major allemands, peuvent passer pour travailler, de ce fait, contre la sûreté de l'Allemagne de l'Ouest, puissance signataire du traité de l'Atlantique Nord.

L'application stricte des nouvelles dispositions parues au « Journal officiel » du 25 août laisse à la Justice française la possibilité d'étendre à d'innombrables cas la répression de tout acte qualifié « crime et délit contre la sûreté de l'Etat » du seul fait qu'il vise un Etat signataire du pacte Atlantique. De même, ces dispositions s'appliquent à tous les adversaires de tel ou tel régime politique dans l'un des Etats de la Communauté.



GUERRE

La réponse à de Gaulle

● *Jean Daniel, de Tunis, révèle un projet explosif : pour forcer l'internationalisation de l'affaire algérienne, la Tunisie et le F.L.N. s'apprêtent à fusionner en une seule nation.*

(Kahia.)

M. Bourguiba avec les dirigeants algériens (*).
L'affaire est entendue.

LA conclusion unanime et dans tous les milieux de Tunis après l'audition de la conférence de presse du général de Gaulle a été : l'internationalisation du problème algérien est en bonne voie. Je ne parle pas seulement du gouvernement du F.L.N. et du gouvernement tunisien, mais aussi des différentes chancelleries que j'ai pu approcher aussitôt après.

Il n'y a pas eu comme d'habitude d'exégèse minutieuse du texte du général. Un seul élément a été retenu partout : de Gaulle propose une procédure dont chacun sait dans le monde que le F.L.N. ne veut ni ne peut l'accepter. Pour la première fois, le général a parlé sans aucune équivoque, il a définitivement refusé de discuter des conditions du référendum tant que le cessez-le-feu n'est pas intervenu. L'affaire est donc entendue. La rupture est consommée. Je n'ai pas rencontré une seule personne qui ait été intéressée par des phrases auxquelles j'aurais sûrement accordé une certaine importance si j'avais entendu à Paris, comme les autres fois, la conférence de presse du général.

La majesté des phrases, le balancement des périodes, la hauteur de l'inspiration, rien de tout cela n'a un effet quelconque auprès de milieux directement concernés. L'effet politique de cette noble littérature est nul. On n'a même pas retenu que le général critiquait la rupture de l'Algérie avec la France mais non l'indépendance, qu'il proposait de discuter avec toutes les tendances des questions qui devraient être posées au peuple algérien lors du référendum, ce qui est une concession nouvelle et intéressante.

Des provinces « occupées »

On a tenu pour nulle l'allusion faite à l'éventualité du gouvernement algérien. Enfin, le nouveau salut au courage des combattants insurgés et à la place que ces derniers occuperaient dans l'Algérie de demain, a paru dérisoire.

En vérité, lorsque l'indépendance a été accordé à l'empereur Bao Daï, le retentissement en Indochine et dans le monde a été bien plus considérable. A l'époque, par l'octroi de cette indépendance, on obtenait l'engagement de tous les Occidentaux dans une croisade anticommuniste et désormais lavée du péché de colonialisme. Aujourd'hui, deux diplomates occidentaux de Tunis m'ont dit leur effroi devant les perspectives qui s'ouvrent.

Quelles sont ces perspectives ? Pourquoi cette unanimité dans la condamnation de la France ? Je n'ai réussi à le savoir que depuis peu. L'internationalisation de la guerre d'Algérie n'attendra probablement pas l'arrivée des volontaires chinois sur la frontière algéro-tunisienne ou l'éclatement de la Communauté à propos du vote des Etats africains à l'O.N.U.

Depuis juillet dernier, un projet est à l'étude qui connaît soudain de sérieux développements. La Tunisie et l'Algérie s'apprêtent à proclamer la fusion de leurs deux républiques. Dans ce cas, il n'y aura qu'un seul Etat avec plusieurs provinces dont les unes, tunisiennes, seront proclamées libérées et dont les autres, algériennes, seront déclarées occupées. M. Bourguiba sera autorisé à parler au monde de la Tunisie et du G.P.R.A. tout ensemble.

Que peut-il arriver ? Ou bien, espèrent certains Algériens, l'armée française s'attaquera à la Tunisie et le conflit provoquera l'intervention directe des Nations Unies. Ou bien, estiment certains Tunisiens, les Etats-Unis, qui sont déjà au courant, feront une pression particulière sur la France pour imposer une négociation. De toute façon, l'internationalisation sera obtenue et elle parait désormais préférable, à chacun ici, à toutes les autres solutions.

Avant d'en arriver là, M. Bourguiba parlait d'étendre la paix plutôt que de généraliser la guerre. Il le disait encore à la veille du 5 septembre. Sa thèse était qu'on ne pouvait sortir de l'impasse algérienne que par des concessions réciproques et que les Algériens ne pouvaient faire de concessions que dans le cadre de la fédération maghrebine. Cette fédération pouvait très bien faire partie de la Communauté, présidée par la France. Si le Maroc accaparé par l'étendue de ses problèmes et l'immensité de son territoire hésitait à entrer immédiatement dans une fédération maghrebine, il pourrait y avoir, en attendant, une fédération algéro-tunisienne. Les preuves de maturité données au monde et aux Français par la Tunisie constitueraient des garanties pour la France et l'avenir algérien.

Il ne s'agissait, selon moi, que d'idées en l'air, de projets lointains et de rêves nourris par M. Bourguiba qui, étouffé dans son trop petit pays, tentait d'étendre son action dans un territoire qu'il estime être à sa mesure.

Lorsque le problème des volontaires étrangers a été agité par le F.L.N., M. Bourguiba a commencé par renoncer à ses rêves et à souhaiter de toutes ses forces une rencontre de Gaulle-Abbas, un tête-à-tête France-F.L.N. Il est sorti de sa neutralité bienveillante à l'égard du F.L.N. pour le pousser, d'une manière qui irritait parfois les Algériens, à se rendre à Paris.

La peur des militaires

Après Melun, M. Bourguiba s'est vu contraint d'accepter l'appel aux volontaires étrangers. Il a vu en même temps la menace communiste sur l'Afrique du Nord et le danger que courrait ainsi le régime tunisien actuel.

Aux Etats-Unis, ses représentants, qui jouissent d'une autorité considérable, tant auprès des Démocrates que des Républicains, se sont ingéniés à lier le sort de M. Bourguiba au sort de l'Occident dans l'Afrique tout entière. Aux Nations Unies, à la session du Conseil de Sécurité, la Tunisie a joué un rôle décisif en vue d'une solidarité afro-asiatique avec M. « H » et a réussi, à propos du Congo, à faire retirer la proposition soviétique.

Le ministère français des Affaires étrangères n'ignorait rien de tout ce qui se tramait à Tunis, à New York et ailleurs. Le 5 septembre, le général de Gaulle pouvait faire avorter ce projet, couper l'herbe sous le pied aux partisans de l'unité algéro-tunisienne, et les Anglais comme les Américains avaient multiplié les démarches dans ce sens auprès du Quai d'Orsay.

Quand le général de Gaulle a parlé, lundi soir, on attendait, dans un certain nombre de milieux diplomatiques informés, ou bien que de Gaulle rendît possibles de nouveaux pourparlers avec le F.L.N. ou bien qu'il fît une allusion bienveillante au projet de la Tunisie d'entrer dans la Communauté, pour aider à la solution du problème algérien. On dit ici qu'avant la tournée en Algérie de M. Messmer, ministre des Armées, le général de Gaulle avait donné l'assurance à un diplomate africain que les conversations de Melun reprendraient avant la session des Nations Unies. Ce serait encore la crainte d'une agitation militaire qui aurait fait reculer le président de la République.

Une guerre « large »

J'ai rencontré une personnalité algérienne qui est probablement l'une des rares à ne pas se réjouir du nouveau tournant que va connaître la guerre d'Algérie.

« *J'ai beau faire tous les efforts d'objectivité possibles,* m'a-t-elle dit, *je n'arrive pas à comprendre ce que recherche le général de Gaulle. Pourquoi cette mauvaise foi ? Pourquoi fait-il semblant de croire que nous exigeons d'être consultés, nous seulement, à l'exclusion de tous autres, sur les conditions de l'autodétermination? Pourquoi définit-il aujourd'hui l'Algérie algérienne comme le gouvernement de l'Algérie par les Algériens alors qu'à Melun, il nous a fait dire que cette expression équivalait à l'expression : Bretagne bretonnante ? Pourquoi déclarer qu'il ne nous recevra pas tant que le sang coulera parce qu'il craint qu'au cours de l'entretien on ne vienne l'informer d'actes terroristes ? Estime-t-il que Ferhat Abbas serait, lui, heureux d'être informé au cours d'un entretien avec de Gaulle des exécutions des condamnés à mort, des massacres, des tortures et de toutes les répressions ? Qui peut-on tromper avec des arguments pareils ? Et quand bien même je croirais à la sincérité d'un tel réflexe, la politique ne consiste-t-elle pas à dominer les réflexes engendrés par la guerre ? Eh bien, il va peut-être y avoir un Etat algérien, ce qui a été l'un de nos objectifs d'insurrection. Il sera fait pour nous par la France et nous le referons contre la France. Le général de Gaulle s'est installé dans une guerre longue dans le temps, nous nous installons dans une guerre large dans l'espace. Qui y gagnera ?* »

L'ennemi irréductible

Les autres Algériens avec qui je me suis entretenu ne se posent plus aucune question. Ils sont heureux que le général de Gaulle ait été enfin net. Pour eux, le général n'est pas prisonnier de l'armée ou des activistes. Il n'a pas un problème que le F.L.N. devrait aider à résoudre. Il est au contraire logique avec lui-même, il a des convictions solides, il veut écraser la force armée du F.L.N. et pour cela il est prêt à toutes les astuces diplomatiques possibles. Il est donc devenu l'ennemi irréductible. Avec lui, rien ne sera plus jamais possible.

Il y a six mois, on disait encore, dans quelques milieux algériens : « *De Gaulle avec le F.L.N. contre les ultras de chaque camp* ». Aujourd'hui, on dit partout : « *Ce sera ou de Gaulle ou le F.L.N.* »

Mais encore une fois, ce qui m'a le plus frappé, au cours de ce centième séjour en Tunisie, ce sont les réflexions entendues dans différentes ambassades où j'ai l'habitude de me rendre. Le général de Gaulle, je ne pouvais m'en rendre compte qu'ici, a prononcé les déclarations les plus étroitement nationalistes et les plus chauvines de sa carrière. On peut appeler chauvins les propos qui ne provoquent qu'irritation à l'étranger. Il a pu flatter l'hostilité populaire française à l'égard des Nations Unies, la méfiance cartésienne et l'ironie à l'égard des peuples sauvages qui s'émancipent ; il a pu se prévaloir avec une superbe insolite de la solidité du nouveau régime français : il n'a cette fois ébranlé personne.

Un Suez nord-africain

Autant, dans une période récente, j'ai pu vérifier à l'étranger le retentissement de ses propos et le rayonnement de sa personnalité, autant aujourd'hui il apparait comme le témoin anachronique d'une période qui le dépasse. Cette sérénité, sur laquelle il a tant insisté, on s'avise tout d'un coup qu'elle ne pourrait être que de l'inconscience et cette majestueuse obstination, qui est le trait de son caractère auquel on est en général le plus sensible, se révèle soudain comme un aveuglement.

Il est, en effet, sans égal pour ramasser dans des formules denses une synthèse historique donnée, mais cette synthèse n'est opérée qu'en fonction de critères périmés. Quoi qu'il en soit, il vient de trouver en face de lui des adversaires à la langue moins pure mais au réalisme plus immédiat.

Dans l'une de ces ambassades dont je parle plus haut, un diplomate m'a dit : « *Contrairement à M. Lumumba, les Algériens et les Tunisiens paraissent avoir très bien compris que le secret de l'efficacité, en ce moment, consiste à mettre d'accord Américains*

(*) A gauche, M. Ferhat Abbas ; au centre, M. Cherif.

et Russes sur un même problème. L'exemple idéal de ce genre de situation, c'est Suez. Algériens et Tunisiens veulent aboutir à un Suez nord-africain et cela est très possible. Le général de Gaulle tire sa force de deux éléments principaux : d'une part, la faiblesse de son régime qui fait que chacun de ses voisins le ménage en estimant que son successeur serait pire, d'autre part le jeu d'équilibre que le général joue entre les Etats-Unis et l'Union soviétique. Mais ces deux éléments peuvent être détruits par une situation telle que l'entente tactique et provisoire entre Américains et Russes paraisse préférable au ménagement de la France. »

En est-on arrivé là ? On va le savoir pendant la session de l'O.N.U., lorsque Krouchtchev sera à New York, disputant aux U.S.A. l'audience des Afro-Asiatiques.

JEAN DANIEL.

AFRIQUE

La carte de Modibo Keita

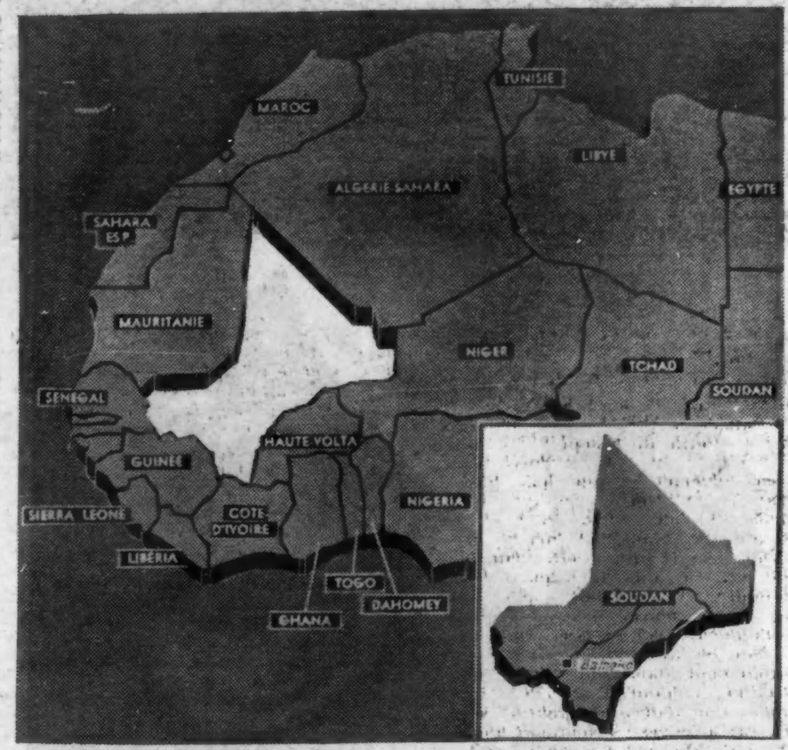
Notre envoyé spécial, Claude Krief, rentre de Bamako. Il nous révèle l'ampleur de la crise du Mali.

« R*ESERVE, prudence, circonspection* », c'est par ces mots que le général de Gaulle vient de décrire la position française vis-à-vis de la crise du Mali, au cours de sa conférence de presse de lundi. Ainsi, au moment même où le Président de la République prend des positions nettes, voire brutales, face aux Etats-Unis et à la Russie soviétique, il en est réduit à la « réserve » vis-à-vis d'événements se déroulant au sein de la Communauté dont il est le chef. Pourquoi ?

Il faut d'abord regarder une carte (ci-contre) : le Soudan est la clef de voûte de tout l'Ouest africain. Il comporte des frontières communes avec sept Etats : Sénégal, Mauritanie, Niger, Haute-Volta, Côte-d'Ivoire, Guinée et Algérie (par le Sahara). Sans le Soudan, le « puzzle » des nations d'expression française se défait et s'effrite. C'est ce dont a pris rapidement conscience le général de Gaulle après avoir été tenté d'entériner purement et simplement la proclamation à Dakar de l'indépendance sénégalaise.

Ce n'est pas tout. Depuis des siècles, les Soudanais ont la réputation d'être le « bras et le cerveau » de cette partie de l'Afrique. C'est à partir du Soudan que se sont constitués de grands empires fortement centralisés, hiérarchisés, expansionnistes. Aujourd'hui trois millions et demi de Soudanais vivent sur un territoire deux fois plus étendu que la France. Ils ont conservé leur caractère d'« hommes des savanes » — par opposition aux « hommes des forêts » — et sont fiers, rudes, traditionnellement guerriers. En grande partie de race Malinké (race qui déborde sur la Guinée : Sekou Touré est Malinké) ou Bambara (Modibo Keita est Bambara) les uns et les autres appartiennent au groupe « mandingue ». Fortement politisés, les Soudanais sont solidement encadrés par l'Union soudanaise, selon les méthodes adoptées par le Rassemblement Démocratique Africain dont M. Houphouet-Boigny était le chef, et les cadres moyens du parti sont sans doute parmi les meilleurs que l'on puisse trouver en Afrique.

Je l'ai constaté sur place, à Bamako.



LES SEPT FRONTIÈRES DU SOUDAN.
« Réserve, prudence, circonspection. »

« Si Modibo nous avait laissés faire, après le coup de Dakar, nous partions tous pour la côte jeter les Wolofs à la mer », m'a dit un jeune « boy » (10.000 francs de salaire par mois) que j'ai rencontré au marché. Chez tous c'est la même colère rentrée, mais aussi un calme qui impressionne. Au niveau des dirigeants, c'est encore plus vrai. Qu'a été, au fond, le « coup de Dakar » ? J'étais arrivé à Bamako en pensant, avec la majorité de l'opinion française, que le président Modibo Keita, désireux de se débarrasser des leaders sénégalais avant l'élection du président de la Fédération, avait échoué en tentant de s'emparer de la totalité du pouvoir.

L'âme et l'instrument

« Croyez-vous que si j'avais voulu faire un coup d'Etat, je m'y serais pris de cette façon ? », m'a demandé le président Modibo Keita, peu avant son départ pour Paris. Drapé dans un immense boubou blanc, il me recevait au palais des anciens gouverneurs du Soudan, sur la colline de Koulouba, à quelques kilomètres de Bamako, au cœur de la cité administrative. De là on domine toute la ville. Au loin le Niger roule des eaux brunâtres et tumultueuses — on est en pleine « saison des pluies » — au-delà encore c'est la savane. Dans ce cadre, Modibo Keita est davantage lui-même. Plus qu'à Paris ou même qu'au milieu des buildings de Dakar, on est sensible à la haute stature, à l'allure de ce descendant de la vieille dynastie des Keita, les bâtisseurs d'empire, revenu au pouvoir par le truchement des organisations politiques du XX[e] siècle, chef d'un parti dont il est l'âme, c'est certain, mais aussi l'instrument.

« Comme il m'aurait été facile, si je l'avais voulu, de m'emparer de MM. Dia et Senghor ! N'était-ce pas la première chose à faire ? Ou alors c'est nous dénier la moindre dose d'intelligence ou de sens tactique. Toutes mes décisions sont restées dans le cadre des pouvoirs que me conférait la Constitution du Mali. Elles avaient pour seul but de maintenir l'intégrité du territoire de la Fédération... Maintenant ? Eh bien, le Mali demeure et demeurera. Le gouvernement fédéral s'est installé provisoirement à Bamako, toutes ses activités sont maintenues ou vont reprendre...

Asphyxier le Sénégal

« Ce que nous attendons de la France ? D'abord qu'elle considère que la crise actuelle est un problème intérieur malien et rien d'autre. Le gouvernement fédéral entend appliquer strictement les accords franco-maliens. J'ai adressé à ce sujet une lettre à M. Debré l'avisant que toutes les questions d'aide technique devaient dorénavant passer par Bamako. Mais s'il y a de la part de la France une rupture unilatérale des accords, en particulier la reconnaissance sur le plan international du Sénégal, alors nous reprendrons immédiatement notre liberté totale.

« Que se passera-t-il à ce moment ? C'est difficile à prévoir. Mais il y aura au moins l'évacuation complète des troupes françaises, tout comme les troupes belges ont quitté le Congo. Et si c'est nécessaire nous ferons appel à l'Amérique, à l'Europe, à qui voudra nous aider... Mais j'espère que la France comprendra... »

Sur les origines mêmes de la crise, les dirigeants soudanais sont, en privé, plus prolixes. « *Le crédit personnel du président de la République reste grand,* me disait l'un d'eux, *mais il laisse le champ libre aux clans, aux coteries qui agissent selon des principes périmés ou qui font leur propre politique en engageant la France* ».

Tout en faisant la part des lourdeurs administratives ou des maladresses, les responsables africains ont la conviction que certains milieux français favorisent le pire : considérant l'Afrique comme « perdue », ils entendent démontrer par l'échec fracassant de la Communauté la nécessité de conserver coûte que coûte le « bastion algérien ».

Les « activistes » — militaires, civils ou membres de services spéciaux — ont également leur propre politique et entendent la mettre en action sans en référer au gouvernement. On l'a vu il y a quelques mois au Sénégal quand les services de M. Mamadou Dia ont découvert à proximité des frontières de Guinée des dépôts d'armes clandestins constitués par des officiers français d'active. Aujourd'hui plusieurs personnalités soudanaises sont convaincues que la décision de « briser le Mali » a été prise à Paris avant le 13 août au cours de rencontres réunissant les présidents Dia et Senghor, des représentants du ministère français des Armées, ainsi que des services de M. Foccart, chargé à l'Elysée de la Communauté, à propos duquel on rappelle qu'il avait été un des instigateurs de l'échec du Mali première manière qui devait réunir Sénégal, Soudan, Haute-Volta et Dahomey.

Si aucun dirigeant soudanais n'a pris officiellement à son compte cette thèse, Modibo Keita a dénoncé publiquement, à maintes reprises, le rôle direct que certains officiers auraient joué à Dakar, au cours de la nuit où le Sénégal a fait sécession, visant nommément en particulier le colonel de gendarmerie Pierre qui en s'emparant du colonel Soumaré, chef d'état-major de l'armée malienne, a permis l'occupation sans coup férir de toute la ville. Le président du Mali en a parlé, en termes très vifs, au Premier ministre français, M. Michel Debré, au cours d'un épisode orageux de leur entrevue samedi dernier.

Malgré la modération à laquelle M. Modibo Keita s'est astreint au cours de ces entretiens, l'impasse demeure complète. Le Sénégal demande à Paris une reconnaissance qui lui donnerait le « feu vert » sur le plan international. La France ne peut que maintenir le statu quo sous peine d'affronter au Soudan un bouleversement aux conséquences imprévisibles. Mais combien de temps ce statu quo peut-il durer ? A quel moment les Soudanais, soucieux pour l'instant « d'asphyxier » le Sénégal, jugeront-ils qu'il leur faut aller plus loin pour « *faire de la réalité juridique au Mali une réalité de fait* » ? Le général de Gaulle n'a pu que répéter à M. Modibo Keita qu'il fallait éviter un nouveau soubresaut, que toutes les médiations seraient bonnes. Dans ce domaine, c'est déjà avouer l'échec de la Communauté : les « affaires de famille » sont débattues dans toutes les chancelleries et déjà le centre de gravité des problèmes concernant nos anciennes colonies n'est plus à Paris mais en Afrique même.

Le fossé se creuse

Sans doute, ce moment était-il inévitable. Mais rien n'indique qu'il ait été prévu. Prenant de l'avance sur ses futurs mémoires, le général de Gaulle déclarait lundi qu'il n'avait eu depuis la fin de la guerre qu'une seule politique : celle de l'émancipation des peuples. Comment expliquer alors le chaos africain depuis le 13 mai 1958 et la situation présente ? En fait, les changements de direction ont été considérables. M. Sekou Touré a été condamné à la « sécession » parce que, contre les partisans des regroupements fédéraux, le général de Gaulle avait décidé au Comité constitutionnel de soutenir la division des territoires défendue par M. Houphouët-Boigny. Un an plus tard, le général de Gaulle constate que l'indépendance n'est nullement exorcisée : il se rallie spectaculairement au Mali, sacrifiant à son tour M. Houphouët-Boigny. Aujourd'hui, M. Houphouët-Boigny rencontre son « frère » Sekou Touré, alors que Paris pensait que leurs orientations divergeaient à jamais... Bref, faute d'avoir compris à temps ce que signifiait l'indépendance africaine, faute de l'avoir organisée en pensant d'abord à l'Afrique, la France subit le contrecoup des rivalités dont elle a joué, des divisions dont elle attendait un surcroît d'influence.

La Communauté, aujourd'hui, n'est plus un « champ clos » : toute l'Afrique s'occupe de toute l'Afrique. A mesure que les jours passent — la guerre d'Algérie continuant — le fossé se creuse davantage entre les phrases du général de Gaulle et les réalités africaines...

CLAUDE KRIEF.

(A.P.I.S.)
M. MODIBO KEITA A PARIS.
La « famille » s'élargit.

CREEZ-VOUS
PENDANT VOS LOISIRS
une CARRIÈRE INDÉPENDANTE
(principale ou secondaire)
passionnante et rentable
DEVENEZ
OPÉRATEUR PSYCHOTECHNICIEN
Cours sérieux, oraux et par correspondance
Documentation gratuite :
I. C. H.
PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

CONGO

Le coup de Léo

● ***La nouvelle épreuve de force engagée à Léopoldville n'est pas une affaire intérieure congolaise. Notre correspondant à Bruxelles en montre ici les origines.***

MARDI, vingt-quatre heures après le déclenchement de l'épreuve de force engagée par le président de la République Congolaise, M. Kasavubu, contre son Premier ministre, M. Lumumba, le commandement des forces de l'O.N.U., « *pour maintenir la paix et la sécurité* », prenait le contrôle de Léopoldville, occupait la radio et fermait tous les aérodromes du Congo aux appareils autres que ceux des Nations Unies. C'était une décision sans précédent. Jamais, jusqu'ici, l'O.N.U. n'était intervenue dans une crise intérieure.

La situation était d'ailleurs sans précédent. Après avoir annoncé la destitution de M. Lumumba, M. Kasavubu restait enfermé dans sa résidence personnelle, sous la garde des casques bleus qui étaient eux-mêmes surveillés par la gendarmerie congolaise restée fidèle à M. Lumumba.

M. Lumumba, lui, qui avait riposté en proclamant la « déchéance » de M. Kasavubu pour « haute trahison », occupait toujours la présidence, avec les ministres de son cabinet. Constitutionnellement, M. Kasavubu pouvait faire état d'un article de la « loi fondamentale » (qui tient lieu de Constitution au Congo) autorisant le président de la République à révoquer le Premier ministre et les membres de son cabinet. Mais le vrai problème n'était pas d'ordre juridique. Il était celui du pouvoir réel et de l'orientation d'ensemble de la politique congolaise.

« Mon peuple saura choisir »

La rivalité entre les deux hommes datait déjà d'avant l'indépendance. M. Kasavubu appartient à l'aile catholique modérée de l'Abako, mouvement qui a joué un rôle décisif dans la lutte contre la domination belge mais dont le nationalisme n'est pas d'essence révolutionnaire. Ses cadres se recrutent parmi les notables et les « petits bourgeois » du Congo qui ne souhaitent pas bouleverser les structures existantes, c'est-à-dire celles qui ont été mises en place par les Belges.

En juillet dernier, après les troubles qui ont suivi la proclamation de l'indépendance, l'Abako a lancé un appel au Conseil de sécurité pour qu'il « *protège le peuple Mukongo, entièrement anticommuniste* », contre la menace d'une dictature « *unitariste* ». Beaucoup de membres de l'Abako (qui a été créé comme une association des Bakongos pour protéger le dialecte Kikongo contre les empiétements du Liguala parlé par les originaires du Haut-Congo), sont partisans d'une solution fédéraliste qui laisserait à chaque région et à chaque ethnie du pays une certaine autonomie.

A titre exceptionnel
Jusqu'au 17 septembre
NICOLL
La tradition anglaise du vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
« avant-saison »
son
COSTUME SUR MESURES
en draperies exclusives
370 NF
essayage à votre gré

Pour M. Lumumba, une telle solution fait le jeu des Belges et condamne le Congo. La nation congolaise n'existe pas encore : il faut la créer *maintenant*. Si le jeune Etat « éclate » dès le début, il sera facile aux intérêts belges de jouer les provinces les unes contre les autres et de maintenir leur domination économique en empêchant la naissance d'un esprit national congolais. Aux yeux de M. Lumumba, la partie sera gagnée ou perdue dès le départ. C'est ce qui explique l'acharnement (qualifié par les Belges de « délire dictorial ») avec lequel il lutte contre la sécession katangaise et celle de l'Etat minier du Kasaï.

Dès le 19 juin, alors que M. Kasavubu tentait de former un premier gouvernement, M. Lumumba déclarait : « *Mon peuple saura choisir entre mon équipe et le gouvernement actuellement en voie de constitution, que nous considérons dès à présent comme un gouvernement fantoche.* »

M. D'ASPREMONT LYNDEN. (A.F.P.)
La carte anti-Lumumba.

Que M. Kasavubu l'ait souhaité ou non, sa rupture éclatante — et inévitable — avec M. Lumumba l'oblige maintenant à s'appuyer sur les forces les plus hostiles au Premier ministre congolais. Son sort est désormais lié à celui de MM. Tschombé, chef du gouvernement katangais, et Kalondji, président de l'Etat minier du Kasaï, tous deux soutenus par les Belges. C'est un membre du parti de M. Kalondji, M. Iléo, président du Sénat congolais, qu'il a choisi pour remplacer M. Lumumba au poste de Premier ministre. Déjà, dans les rues de Léopoldville, les membres de l'Abako, qui ont été repoussés devant la résidence de M. Lumumba par la police congolaise (deux morts, nombreux blessés) manifestaient au cri de «Vive Kasavubu», «Vive Tschombé».

Les actions remontent

M. Kasavubu, d'autre part, semble s'être ménagé des appuis dans la République du Congo (ex-Congo français). Il était allé seul à Brazzaville pour les fêtes de l'indépendance et il y est retourné mystérieusement le 28 août. Sa famille y est réfugiée. Il n'a jamais eu envers M. Fulbert Youlou et la Communauté française les paroles sévères de M. Lumumba. Enfin, c'est Radio-Congo, un poste contrôlé par le gouvernement de M. Fulbert Youlou, qui a diffusé mardi les messages de M. Kasavubu contre M. Lumumba.

A Bruxelles et à Léopoldville, des éléments de l'organisation de jeunesse de l'Abako, la Jabako, complotaient depuis plusieurs semaines pour le renversement de M. Lumumba « *par des méthodes légales ou illégales* ». Il y a une vingtaine de jours, un rapport diplomatique signalait l'imminence d'une opération anti-Lumumba déclenchée à partir de Brazzaville. C'est elle qui s'est effectuée, sous une autre forme, lundi dernier.

Il semble que le gouvernement belge soit décidé à jouer jusqu'au bout la carte anti-Lumumba. Le signe le plus clair en est la nomination, après le remaniement ministériel effectué par M. Eyskens, de M. d'Aspremont Lynden au ministère des Affaires africaines. C'était lui que le gouvernement de Bruxelles avait envoyé à Elisabethville pour conseiller M. Tschombé au moment de la sécession katangaise.

On lui prête l'intention d'inclure dans la prochaine déclaration gouvernementale un projet de « statut spécial » pour les militaires belges « katanguisés » et d'accentuer l'aide préférentielle à peine camouflée dont bénéficient les « républiques minières », surtout dans le domaine militaire. Les actionnaires belges ne se sont pas trompés sur le sens de la nomination de M. d'Aspremont Lynden et de l'exploitation qui pouvait être faite du coup d'Etat de M. Kasavubu. Les actions de l'Union Minière, qui étaient au plus bas lundi matin, ont brusquement remonté, mardi, de 10 %. A certaines fenêtres de la capitale, des portraits de « l'honnête M. Kasavubu » sont apparus.

Si M. Eyskens avait voulu marquer sa volonté de neutralité et de coopération avec la nouvelle République congolaise, il eût pu rendre le portefeuille des Affaires africaines à un homme comme M. Van Hemelrijck, éliminé en 1959 pour avoir proposé un « calendrier » de l'accession du Congo à l'indépendance, jugé alors trop audacieux mais qui eût peut-être évité les déchirements auxquels on assiste depuis deux mois. En choisissant M. d'Aspremont Lynden, il risque de faire apparaître la politique belge comme une simple entreprise contre le gouvernement central congolais. Cette nomination est critiquée presque unanimement par la presse belge, y compris par la « Libre Belgique », qui amorce un virage tardif sur le problème congolais.

Dans les milieux économiques, l'évolution vers la prudence se poursuit. Aux déclarations lucides déjà faites la semaine dernière (1) par plusieurs personnalités du monde des affaires, il faut ajouter celle d'un grand patron de l'industrie alimentaire qui écrit dans « La Relève » : « *Le gouvernement congolais de Léopoldville n'est pas une fiction, comme certains, chaque jour, voudraient s'en convaincre. C'est un gouvernement africain nationaliste, bien souvent maladroit et outrancier, mais dont la légitimité ne peut être sérieusement mise en doute, surtout par la Belgique. C'est avec lui qu'il faut chercher à renouer le dialogue.* » Pour une telle tâche, M. d'Aspremont Lynden a peu de chances d'apparaître comme « *l'interlocuteur valable* ».

Le rôle des « Casques bleus »

Mais la partie qui se joue à Léopoldville n'engage pas seulement les Congolais et les Belges. Elle est aussi d'une importance capitale pour l'O.N.U. La mission des troupes des Nations Unies au Congo est d'assurer le départ des troupes belges et de maintenir l'ordre dans le pays. Mais elles doivent le faire en accord avec le gouvernement congolais et le Conseil de Sécurité a précisé qu'elles ne devaient en aucun cas intervenir dans un conflit intérieur.

Il est probable que le commandement des Nations Unies sera accusé — notamment par les Soviétiques — d'une telle intervention. Les troupes de l'O.N.U. ne se sont pas heurtées aux forces congolaises mais, en s'emparant de Radio-Léopoldville, elles ont empêché le gouvernement congolais de diffuser ses proclamations. En fermant les aérodromes à tous les appareils autres que ceux de l'O.N.U., elles ont empêché les mouvements de troupes (effectués dans des appareils soviétiques) entre Léopoldville et le Kasaï. Le général Lundula, commandant en chef de l'armée congolaise, s'est ainsi trouvé bloqué à Luluabourg, d'où il devait regagner Léopoldville à bord d'un Ilyouchine russe.

Tout cela risque d'être exploité par ceux qui accusent l'O.N.U. de défendre les intérêts occidentaux. Il y a quelques semaines, dans son conflit avec M. Lumumba devant le Conseil de Sécurité, M. H. avait mis dans la balance son poste de secrétaire général de l'O.N.U. Dans la nouvelle crise qui vient d'éclater, il joue une nouvelle fois sa position personnelle et l'avenir de l'O.N.U. comme « force de police internationale ».

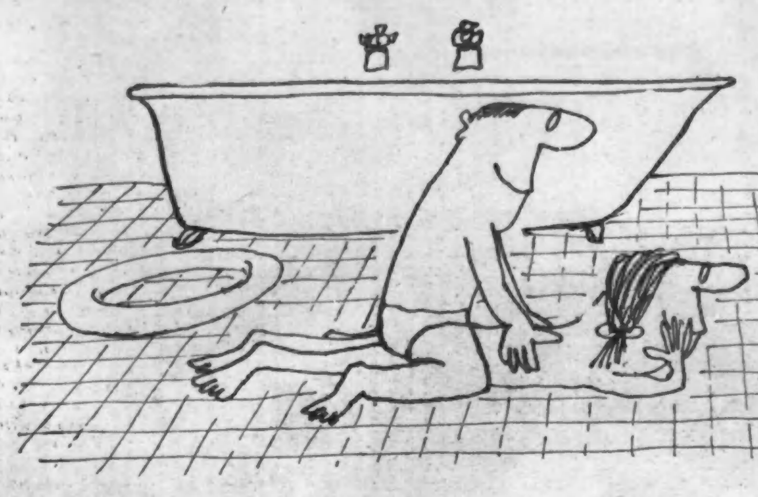
GEORGES FRANSON.

(1) Voir « L'Express » du 1er septembre.

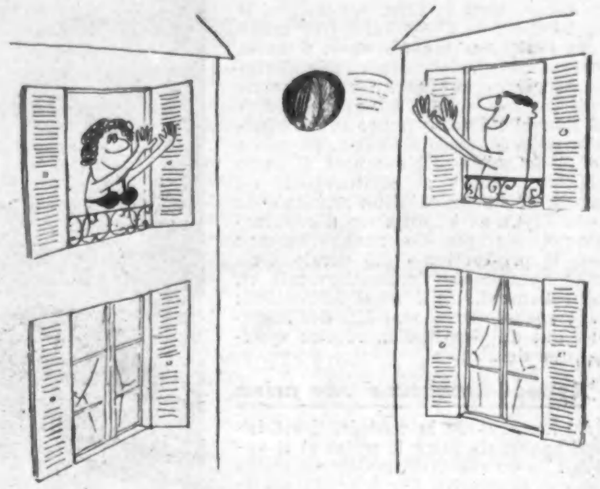
(Dalmas.)
M. JOSEPH KASAVUBU.
Contre la menace « unitariste ».

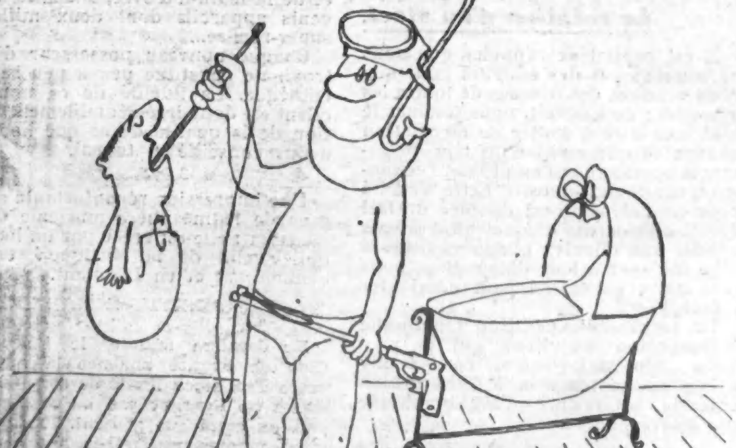
RETOUR DE VACANCES

par SINÉ



— Après toi, c'est à moi de faire le noyé !...





— Maman, regarde ! Une bonne prise... au moins 4 kilos.

— Ollé ! Vacca !...

MUSIQUE POUR VOUS

AVEC une périodicité variable, une acuité plus ou moins alarmante et des causes multiples, « Elle » revient. « Elle », c'est la crise du disque. Il s'agit cette fois d'une crise très grave et les tentatives d'explication dont la presse s'est plusieurs fois faite l'écho ces dernières années ne s'appliquent peut-être pas à une situation tout à fait nouvelle. Des formules avaient jusqu'à présent résumé avec plus ou moins de bonheur les causes d' « une certaine crise » : « Saturation du marché », « augmentation scandaleuse de la T.V.A. », « indigence d'imagination et manque de renouvellement dans la production » (25 versions de la V^e Symphonie de Beethoven !) et, naturellement, un éternel leitmotiv : « L'écrasante responsabilité des magasins qui ont institué la remise systématique de 20 % ».

Aspect inconnu d'une crise

Au moment de la rentrée, il est indispensable de faire le point et il apparait intéressant de réaliser une interview surprenante : celle d'un disquaire pratiquant «la remise» et ceci depuis la création de son commerce, car il convient en effet de distinguer les promoteurs du système — ils sont trois ou quatre en tout — de certains magasins dont les propriétaires ont peu à peu, de bonne ou de mauvaise grâce, aligné leurs prix sur ceux, plus compétitifs, des nouveaux concurrents.

La rive gauche est devenue en quatre ans le fief incontesté d'un jeune commerçant dont le magasin est situé au cœur du Quartier Latin.

— Monsieur Katz, vous êtes un des pionniers de la remise de 20 % sur les disques. Le procès de votre formule de vente ayant déjà été fait à maintes reprises, vous est-il possible de formuler, à votre tour, une opinion sur la situation actuelle du marché ?

— Il y a un an encore, il n'y avait crise qu'au sein de la profession en raison d'un changement de répartition de la clientèle. Le nombre de disques vendus annuellement ne cessait d'augmenter, il n'y avait pas de mévente ; toutefois, quelques nouveaux disquaires seulement, ceux qui avaient institué la formule de « la remise », réalisaient un chiffre d'affaires astronomique au détriment, prétendaient les détracteurs, de l'ancien réseau de vente.

Aujourd'hui, ces protestations mêmes sont sans objet car la crise n'est plus une crise interne, mais une *crise des achats.* Il n'est plus question de savoir qui réalise le plus grand nombre de ventes et au détriment de qui, mais pourquoi le Français achète 40 % de disques de moins que l'année dernière. Le véritable problème étant ainsi posé, ma propre situation devient paradoxale.

— Si je vous comprends bien, monsieur Katz, votre chiffre de ventes ne diminue pas ?

— Au contraire, et à nouveau je suis obligé pour vous l'expliquer, de définir ce qu'est ma « formule », et surtout, la façon dont je l'interprète.

La notion de « service »

La remise de 20 % n'est, à notre avis, qu'un moyen et non une fin. Elle ne suffit pas plus à justifier de la réussite de notre entreprise qu'elle ne peut suffire à lui conserver sa clientèle.

Il est incontestable que l'attrait de prix sensiblement plus compétitifs nous a permis de constituer notre clientèle de départ et contribue chaque jour encore à nous amener de nouveaux clients ; il est non moins incontestable cependant que le chiffre d'affaires ainsi réalisé n'a été que le tremplin d'un démarrage foudroyant.

Des éléments irrésistibles se sont trouvés réunis car, ajouté à une baisse de prix, le fait de réaliser annuellement deux cent millions de francs de chiffre d'affaires dans une profession où la moyenne par magasin ne dépasse guère cinq millions, permet d'établir une notion de service dont aucun commerçant de faible ou de moyenne importance ne peut même rêver.

— Je suppose que vous entendez par « service » les avantages que trouvent chez vous les clients, indépendamment des prix que vous pratiquez ? Votre formule d'ailleurs a certainement créé des impératifs auxquels vous avez à obéir ?

— Premier impératif : la conception de la réalisation d'un libre-service destiné, contrairement à l'usage, non pas à compresser le personnel, mais à laisser le client choisir en paix !

Dans un magasin intime, cloisonné, où les « Classiques » sont dans une pièce, les « Variétés » dans une autre, nos collaborateurs sont des conseillers plutôt que des vendeurs ; ils guident le client, ne lui forcent jamais la main... c'est-à-dire l'oreille et, en personnalisant les ventes, créent cette « ambiance » que nous estimons l'un des facteurs les plus importants de la réussite.

Un autre facteur : un stock permanent de disques pratiquement complet, constamment renouvelé, mis à jour ; le client doit trouver sans avoir à revenir tout ce qu'il est venu chercher, et de plus, il doit être tenté par ce qu'il voit rationnellement classé (par compositeurs dans le Classique et par genres dans les Variétés).

Le catalogue général de tous les disques vendus en France, Pathé-Marconi comme Philips, Archiv-Produktion comme Barclay, Decca, R.C.A., etc., ne comporte pas moins de 40 000 titres différents, encore faut-il posséder souvent plusieurs dizaines d'exemplaires du même.

Sécurité pour mélomanes

Il n'est pas concevable, hors d'un débit absolument exceptionnel, qu'un disquaire puisse immobiliser des sommes qui excèdent souvent cinquante millions d'anciens francs. Comprenez-moi bien, notre problème ne diffère en rien de celui des autres mais il est résolu par la rapidité de rotation de notre stock et non par notre financement...

— Votre magasin porte l'enseigne du « Discophile-Club de France », en quoi est-il un club ?

— En quatre ans d'activité nous avons pu établir un fichier de 45 000 noms représentant notre clientèle effective ; on devient membre du club gratuitement sans aucune obligation d'achat. Le but du club est de garder un contact permanent avec les adhérents et de les faire profiter, dès que cela est possible, d'avantages particuliers ; l'année dernière par exemple, plusieurs milliers de clients ont bénéficié, pendant une période donnée, d'une remise supplémentaire de 10 %, ce qui portait la remise totale sur leurs achats à 30 % !

La rotation d'un stock

Il est capital de rappeler que nous ne sommes pas des éditeurs mais que nous vendons des disques de toutes les marques ; de surcroît, nous sommes le seul disquaire à mettre en circulation chaque disque muni d'un bon de garantie numéroté qui en permet l'échange en cas de défectuosité. Cette sécurité pour le mélomane est doublée du fait que l'audition des disques n'est jamais confiée aux clients ; plusieurs cabines d'écoute sont à leur disposition, mais seul notre personnel peut manipuler les disques.

Un service d'expédition fonctionne à l'intention des clients qui, en province, sont défavorisés, car il n'y existe aucun magasin à 20 % ; bien entendu, les clients peuvent adhérer par correspondance.

— Vendez-vous également des appareils, et aux mêmes conditions ?

— Mieux que cela, pour les raisons déjà citées, le choix que nous offrons est inconcurrençable ; toutes les marques d'électrophones et de radios sont représentées, et nos ventes s'effectuent en faisant comparer la qualité des appareils exposés les uns à côté des autres.

Là encore, seule l'importance de nos ventes nous permet de nous entourer de techniciens de valeur. Il ne nous suffit pas, dans le domaine des éléments séparés de haute-fidélité par exemple, d'être les seuls à pratiquer 20 % de remise : nous conseillons les acheteurs, leur installons leurs chaînes qu'ils peuvent compléter et améliorer petit à petit ; nous suivons donc de très près l'évolution de leurs exigences.

A titre documentaire, nous vous dévoilons qu'en 1959 nous avons vendu, sous garantie totale des pièces et de la main-d'œuvre, six mille deux cents appareils dont deux mille en super-remise...

Chaque nouveau possesseur d'électrophone constitue peu à peu sa discothèque. La fidélité de ce nouveau client est donc irrémédiablement fonction de la qualité de ce que nous lui avons conseillé et fourni.

⁂

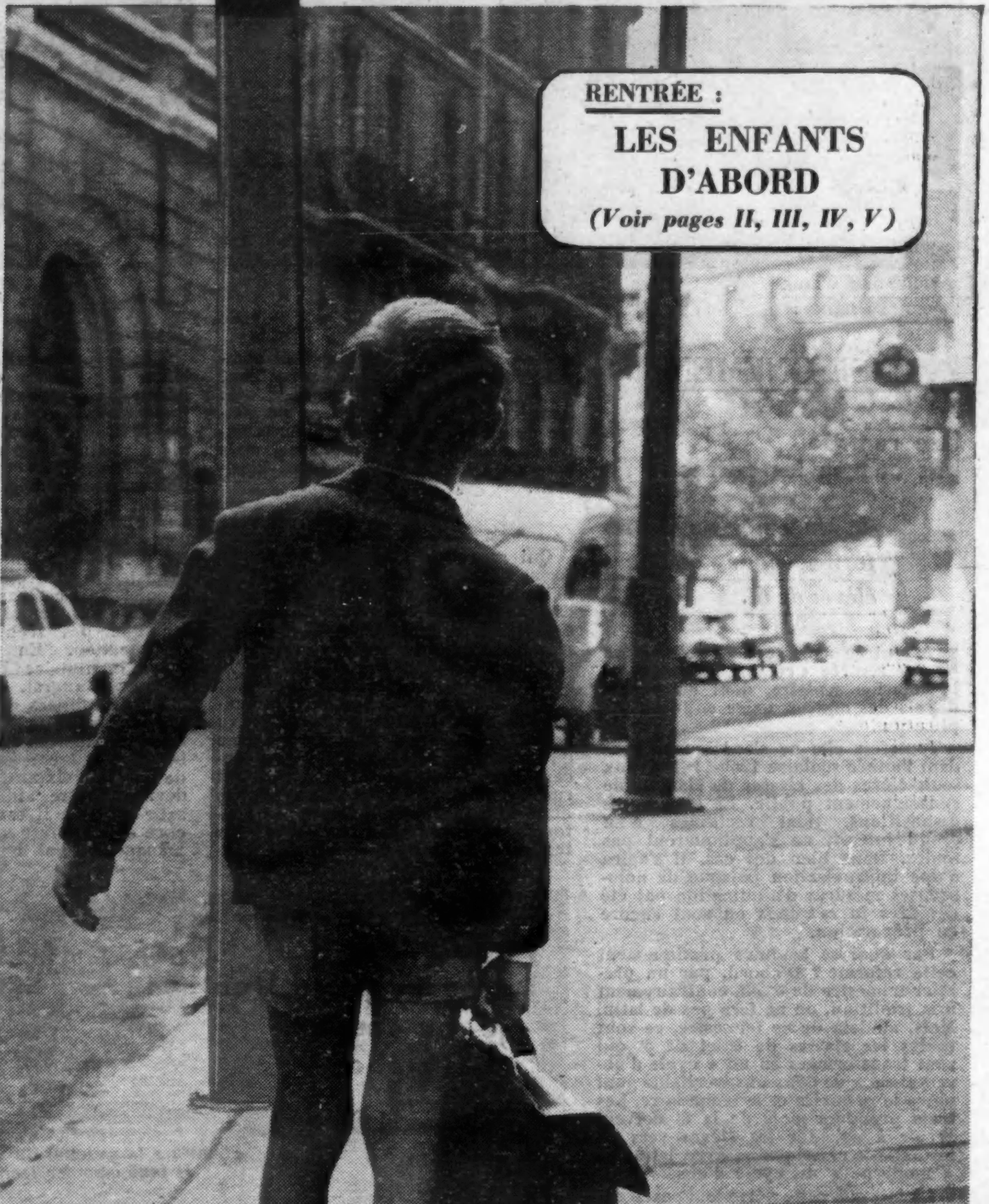
Une impression réconfortante se dégage de l'atmosphère musicale de ce magasin : elle est créée par un homme qui « vend de la Musique » en La connaissant et en L'aimant.

GENEVIEVE MARTINON.

En dernière minute, le Discophile-Club de France annonce la mise en vente d'un stock limité de disques classiques ne figurant pas ou ne figurant plus au catalogue général. Il s'agit de disques rares recherchés par certains mélomanes et surtout par les collectionneurs ; ces disques qui sont des 30 cm classiques « artistiques » sont vendus au prix de 15 NF au lieu de 30 NF, soit une remise de 50 %.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par le Discophile-Club de France : 6, rue Monsieur-le-Prince, Paris (6^e). DAN. 90-37.

MADAME EXPRESS



RENTRÉE :
LES ENFANTS D'ABORD
(Voir pages II, III, IV, V)

(Archives.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Confié*** sa montre, détraquée par un trop long séjour dans le sable, à un horloger qui les répare en quarante-huit heures, quelle qu'en soit la marque, et en appliquant le tarif syndical. (Montres de Précision, 8, place de la Madeleine. ANJ. 55-55.)

● ***Suggéré*** à une jeune fille qui, une fois ses études secondaires terminées, ne savait trop comment orienter son avenir, de s'offrir « une année de réflexion » sans perdre son temps.

Il existe, en effet, un cours de « propédeutique pratique » qui permet, par la variété de son enseignement (vie quotidienne, vie sociale, littérature, langue, arts, cours d'actualité, etc.) de « trouver sa voie ». On s'y prépare soit à entreprendre des études supérieures sérieuses, soit à entrer directement dans la vie professionnelle ou familiale. Sont admises les jeunes filles en fin d'études secondaires, bachelières ou non, ce qui permet à toutes de faire le point avant de continuer leurs études ou d'y renoncer (Centre de formation aux responsabilités de la vie quotidienne, 37, boulevard d'Auteuil, Boulogne-sur-Seine).

● ***Profité*** pleinement d'une séance de cinéma à Bruxelles un jour de pluie. Les Belges ont, en effet, la bonne habitude de mettre leur manteau ou leur imperméable au vestiaire, ce qui évite :

1) de regarder pendant une partie du spectacle les retardataires se déshabiller entre soi et l'écran ;

2) de conserver pendant deux heures sur les genoux un vêtement encombrant et humide qui se froisse inutilement et tient chaud dans une salle surchauffée. C'est simple, mais il suffisait d'y penser. Les salles parisiennes feraient bien de suivre cet exemple.

● ***Équipé*** en trente secondes une lampe d'une fiche électrique d'un modèle « révolutionnaire ». Plate et en plastique blanc, elle est percée sur un côté d'un trou dans lequel on enfile les deux parties du fil coupées droit, mais non dénudées. Sur le dessus de la prise, un poussoir que l'on abaisse une fois le fil mis en place. La fiche est prête à fonctionner. Il n'y a aucun danger de court-circuit, mais attention : ne pas abaisser le poussoir avant d'avoir placé le fil pour voir « comment cela fonctionne », car il est ensuite presque impossible à relever. (Fiche-express Darcy: 1,50 NF au B.H.V.)

● ***Langé*** un bébé avec les nouvelles couches à jeter en ouate cellulose sous filet. Elles se placent comme la cellulose classique mais ont l'avantage sur celle-ci de ne pas s'émietter quand elles sont mouillées. De plus, on a l'impression que le filet protège la peau en évitant le contact direct avec la cellulose. Le bébé n'a d'ailleurs pas été irrité. Un seul inconvénient, le prix : le paquet de 20 couches coûte 420 francs (4,20 NF). De plus, les couches étant un peu minces, il est préférable d'en superposer deux à chaque change. Ayant parlé de ce défaut au fabricant, il nous a précisé qu'il allait bientôt mettre en vente des couches plus épaisses et à peine plus chères, ce qui évidemment sera beaucoup plus intéressant. (Couches Dunior, 4,20 NF les 20, en vente uniquement dans les pharmacies.)

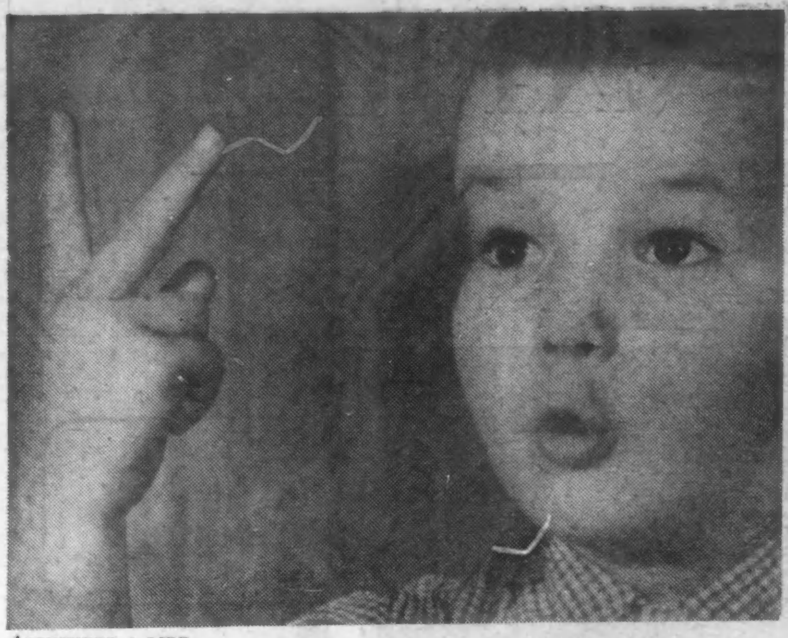
● ***Egayé*** un divan recouvert de tissu uni en le garnissant de coussins carrés, en feutrine de couleur vive, emplis de kapok. (45 × 45, 15 NF, existent en 50 coloris. Galerie du Siècle, 168, bd Saint-Germain.)

● ***Offert*** à une jeune personne qui entre en pension, cette année, une trousse de toilette minimum pour « jeune fille ». C'est une boîte taille « grand plumier » en cuir rouge façon lézard qui contient : un porte-savon, une brosse, une glace et un étui à brosse à dents. Le tout pour 9,90 NF, ce qui n'est vraiment pas cher. (Au Louvre.)

● ***Appris*** qu'il existait au Bureau Universitaire de Statistiques un service spécial qui s'occupe de l'orientation et du reclassement des jeunes handicapés physiques (diabétiques, cardiaques, etc.). C'est une adresse utile à connaître à la veille de la rentrée. (Branche « Anciens Malades » du B.U.S., 29, rue d'Ulm, Paris-5e.)

● ***Secoué*** sa salade sans importuner les passants — et sans inonder sa cuisine — grâce à un panier à salade incorporé à une bassine couverte en plastique et qui fonctionne comme une toupie : 13,50 NF. (Au Printemps.)

Toutes les photos publiées dans le cahier spécial « collections » de Mme Express, la semaine dernière, ont été réalisées par Georges Dambier.



APPRENDRE A LIRE AVEC LES MAINS : **U :** u *a deux doigts en l'air.* **CH :** *prends tes joues et dis :* ch. **J :** *fais un point sur ta joue.*

ENSEIGNEMENT

Une rentrée pas comme les autres

Un embryon de réforme pour quelques élèves de 6ᵉ.

LA rentrée scolaire 1960 ne sera pas une rentrée « comme les autres » : la réforme scolaire, dont on parlait depuis des années, entre enfin en application.

Toutefois elle ne s'appliquera pendant l'année scolaire 1960-1961 qu'aux seuls élèves des classes de sixième de l'enseignement public. Et encore ses dispositions, dont certaines d'un grand intérêt, ne s'appliqueront pas toutes. Dans bien des cas, il s'agira d'une improvisation puisque de nombreuses mesures d'application ont été décidées *in extremis* ou sont encore en préparation.

Par quoi se traduira pratiquement cette réforme ? D'abord, par un premier trimestre de 6ᵉ où, contrairement à la tradition, on ne fera pas de latin. Mais, au-delà de ce trimestre, ce sont toutes les classes de 6ᵉ et de 5ᵉ qui sont transformées en un « cycle d'observation » de deux ans, véritable pont entre le primaire et le secondaire. Les trois premiers mois de la 6ᵉ doivent servir à orienter les élèves vers la branche « classique », avec latin, ou « moderne » du cycle d'observation.

Le fait que cette période d'enseignement non différencié, à la suite d'une longue querelle entre les « anciens » et les « modernes » qui n'est pas achevée, ait été réduite à trois mois, en rendra l'application presque impossible. Déjà, les arrêtés et circulaires du ministère laissent entendre que les changements de classe qui seront conseillés après cette première période d'observation, pourront n'avoir lieu qu'à la fin de l'année.

Les familles des nouveaux élèves de 6ᵉ vont recevoir, dès ce mois-ci, un questionnaire portant sur la situation familiale de chaque enfant, ses conditions de travail, son état de santé, son caractère, ses tendances, ses goûts, etc. Tous ces renseignements sont réunis en un dossier individuel, complétés en fin de trimestre par les notes d'un conseil d'orientation composé des professeurs, du surveillant général, du maître d'internat... L'avis donné aux parents doit leur permettre de choisir pour leurs enfants entre le classique et le moderne, mais cet avis, évidemment, n'est pas impératif.

80 % nouveau style

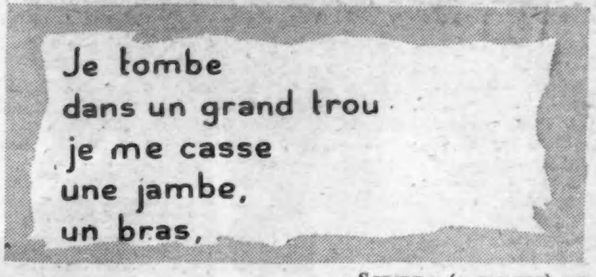
Qui sera concerné par cette réforme ? Dans l'hôtel de la rue de Grenelle, qui abrite le ministère de l'Education nationale, on répond : « 80 % des élèves de l'enseignement primaire public vont passer en 6ᵉ « nouveau style ». Il s'agit là d'un objectif essentiel de la réforme. Il est exclu qu'il soit réalisé à brève échéance avec le budget des constructions scolaires prévu pour 1961 qui est en fait le même qu'en 1960. La difficulté majeure concerne les enfants des écoles primaires rurales. Pour eux, sont organisés des classes dispersées au niveau du canton, pour lesquelles un effort de transport scolaire sera fait cette année. Pour les élèves des écoles privées, l'entrée en 6ᵉ demeure soumise à l'examen traditionnel. »

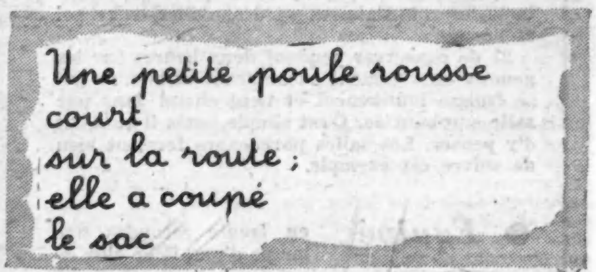
Mais y aura-t-il assez de place pour tout le monde ? Il faut reconnaître qu'un assez gros effort a été fait pour la création de classes nouvelles. Pratiquement, le problème n'est aigu que dans quelques grandes villes, et surtout à Paris, en particulier dans le 9ᵉ et le 16ᵉ arrondissement, et dans quelques communes de banlieue. La plus grosse difficulté ne provient pas du nombre des classes, mais du nombre et de la qualité des professeurs. C'est vrai pour le primaire (il manque dix mille remplaçants instituteurs), mais c'est vrai plus encore pour l'école maternelle et l'enseignement technique.

L'école maternelle pose un problème à part. La « population scolaire » y a augmenté dans des proportions énormes ces dernières années. De plus, c'est une école « saisonnière ». Une foule d'enfants y arrive à la rentrée d'octobre, puis, dans l'hiver, coqueluche, grippe, rougeole vident les classes ; elles se repeuplent au printemps, au moment où les parents, qui ont davantage envie de sortir, de se promener, de profiter du beau temps, renvoient leurs enfants à l'école. Ce n'est pas tout : les « maîtresses » sont aussi difficiles à recruter que des techniciens de haute qualification. En réalité, le métier d'institutrice d'école maternelle est dur et ingrat. Pour une cinquantaine de milliers de francs par mois, il leur faut faire le double métier de mère de famille et d'institutrice au bénéfice de trente ou quarante enfants de quatre à six ans. En principe, elles devraient être aidées de « filles de salle », mais il est plus difficile encore d'en trouver que des femmes de ménage... Aussi ne faut-il pas s'en étonner : tous les candidats à l'école maternelle ne seront pas admis. Dans les quartiers les plus encombrés, l'assistante sociale aura son mot à dire et les enfants ne seront « reçus » qu'en fonction de leur situation familiale.

Même problème pour l'enseignement technique : quand on a la compétence voulue pour enseigner un métier ou un ensemble de techniques, on peut aussi bien travailler dans l'industrie, et y gagner beaucoup plus que dans l'enseignement. Peu de professeurs par conséquent. Mais surtout peu de nouveaux locaux.

Il s'agit là d'un problème grave habilement camouflé sous des explications financières. Il est exact que les crédits de construction scolaire sont insuffisants. Il ne l'est pas moins que des écoles nationales professionnelles, dont le financement est assuré depuis plusieurs années, ne sont pas encore en chantier.





« SCRIPT » (A GAUCHE) OU MANUSCRIT (A DROITE).
Il faut associer lecture et écriture.

Un bachot simple

Le jour de la rentrée, pour d'innombrables candidats bacheliers, il y aura une session de « repêchage ». Cette année, le problème du baccalauréat a provoqué toute une série de controverses, de décisions, de contre-décisions, de polémiques. On en est finalement venu à une solution claire et simple. Désormais, il n'y aura plus qu'une session au mois de juin. Les candidats ne passeront que des épreuves écrites (sauf pour les langues vivantes). S'ils y ont la moyenne, ils seront définitivement reçus. Sinon, ils se présenteront à un oral de « repêchage » quinze jours après. Ce système, qui supprime boîtes à bachot et vacances gâchées, sans parler de la session de février que nous avons connue cette année, ne pouvait entrer en application dès la session de 1960, puisqu'un autre système fonctionnait déjà : c'est pourquoi une session de repêchage orale a lieu exceptionnellement ce mois-ci pour les candidats ayant échoué en juin.

Cycle d'observation et nouveau baccalauréat sont donc les deux points principaux de la réforme de l'organisation scolaire. Mais, en même temps, démarre une réforme des méthodes d'enseignement qui est peut-être la plus importante. Dans le plus grand nombre possible de classes, les horaires seront en partie remaniés, de manière à équilibrer cours et exercices pratiques. Ceux-ci porteront aussi bien sur la physique que sur les langues vivantes. Il s'agit en somme d'étendre à tout l'enseignement les méthodes « actives » expérimentées depuis des années dans les classes pilotes. Mais, hélas ! ce remaniement restera illusoire tant qu'il ne s'accompagnera pas d'un allégement des programmes annoncé par la réforme, réclamé par les éducateurs et les médecins depuis des années, mais qui reste à faire.

RÉÉDUCATION

Tous les enfants peuvent lire

Une méthode nouvelle permet de vaincre les troubles de langage des enfants dyslexiques.

QUAND Mathieu vint au monde, il y a douze ans, c'était un beau bébé. Premier né de parents intelligents, il n'eut pas à pâtir des classiques erreurs d'éducation que commettent parfois des parents trop bien intentionnés (pas de langage « bébé », pas de domination excessive de la mère, etc.). Pourtant, à deux ans, ses parents furent obligés de constater qu'il présentait certains troubles. Il n'éprouvait aucun besoin de s'expri-

INSTITUT PORT-ROYAL
5, rue de la Santé - PARIS (13ᵉ)
KEL. 46-01

Enseignement secondaire
Jeunes Gens - Jeunes Filles
Toutes classes - Toutes séries
EFFECTIFS LIMITÉS
ÉTUDES DIRIGÉES

OIN : *un bec de canard.*

P : *en haut : bras plié, lèvres et poings serrés, on se prépare. en bas : mains et bouche s'ouvrent, p explose.*

(Cambazard.)

mer. Ni sourd ni muet, il restait enfermé dans un univers apathique.

A six ans, son développement physique était celui d'un enfant de quatre ans, son langage demeurait haché. Une expérience au jardin d'enfants se révéla désastreuse. Il semblait qu'il ne serait jamais capable d'apprendre à lire et à écrire.

C'était un cas grave d'enfant dyslexique.

La dyslexie est un trouble du langage dont les caractéristiques essentielles sont, au moment où les enfants apprennent à lire :

— la confusion entre les lettres dont les graphiques et les consonances sont voisines : m et n, b et d, etc. ;

— les inversions de lettres dans une syllabe : clo pour col, rame pour mare, etc. ;

— ou encore des inversions de syllabes dans les mots : branche pour chambre, gîte pour tige, etc.

Il existe en France très peu de rééducateurs et de maîtres spécialisés capables de procurer à ces enfants un enseignement à la fois normal et efficace. La plupart du temps, les parents doivent avoir recours à des initiatives privées. Ce fut le cas des parents de Mathieu.

Par les gestes

Ayant consulté à Paris à l'hôpital Saint-Michel Mme Borel-Maisonny, autorité reconnue dans le dépistage et la rééducation des sourds-muets, celle-ci leur parla d'une méthode qu'elle avait également mise au point : la rééducation et l'enseignement de la lecture « par les gestes ». Mathieu n'ayant aucune déformation grave du palais ou de la gorge, elle leur conseilla d'essayer ce mode d'enseignement.

Renseignements pris, il n'existait à Paris qu'un petit groupe d'une dizaine d'enfants travaillant selon la méthode Borel-Maisonny. Sous la direction d'une éducatrice formée par l'auteur de la méthode même, Mlle Silvestre de Sacy, le « cénacle » se tenait dans un modeste local. En deux ans, Mathieu fit de réels progrès : il commençait à lire et à écrire. Mais, à la fin de l'année 1957, le local fut détruit. Aussi, en l'absence de toute aide officielle, les familles les plus favorisées durent-elles financer elles-mêmes un cours et assurer des moyens d'existence décents au seul professeur capable d'éduquer leurs enfants et leurs petits camarades moins aisés.

A la rentrée scolaire de janvier 1958, cinquante élèves étaient admis dans cette école un peu spéciale. Actuellement, plus de cent dyslexiques graves sont en voie de récupération.

Aider, former, divulguer

Sous l'impulsion des parents de Mathieu, une « Association pour le développement de l'enfance non normalement scolarisable » a été créée. Elle s'est fixé trois buts essentiels :

→

PREPARATION SPECIALISEE A :
PROPÉDEUTIQUE (C.E.L.G.)
MODERNE (et Classique)
H.E.C. J.F.
Sciences Politiques - Ecole d'Interprétariat
HUMANITES FEMININES
INITIATION aux Sciences Po, H.E.C., J.F. à la propédeutique, aux écoles d'interprétariat jumelée avec une
REPREPARATION au BAC PHILO
en groupes d'études à effectif très limité
INSTITUT D'ETUDES SUPERIEURES
BABylone 49-01
COURS D'ASSAS
76, rue d'Assas - LIT. 20-18

ANGLETERRE
CONTINENTAL COLLEGE
Hastings - St-Leonard on Sea
Etudiants qui avez échoué au Baccalauréat ne désespérez pas de l'avenir.
La maîtrise de l'anglais, une formation commerciale, la connaissance du Secrétariat appuyées de diplômes (Cambridge, Chambre de commerce) vous ouvriront les portes de carrières solides et rémunératrices. Cette formation vous est assurée au CONTINENTAL.
Inscription à partir de 14 ans.
Représentant en France :
M. CHEMIN, 2, rue Florence-Blumenthal PARIS-XVIe AUT. 46-17.

L'ESTHÉTIQUE et le VISAGISME
vous offrent
d'intéressants débouchés
jean d'Estrées
professe lui-même à ses cours
et vous enseigne ses secrets
Renseignez-vous : Centre d'Oxygéno-Relaxation 14, Fg-Saint-Honoré (8e). ANJ. 99-77 (poste 3) Inscriptions limitées, début des cours du jour : 1er octobre. Nombreuses situations à la sortie de l'école. Cours accélérés du soir.

Institut de Chaillot
93, rue Lauriston - KLE. 46-24 - 24-04
COURS SAINT-DIDIER
42, rue Saint-Didier - KLE. 82-81
PARIS (16e)
Métro : Boissière, Victor-Hugo
●
DE LA 6e A LA 1re
Externat - Demi-pension - Internat
Enseignement, formation, orientation
60 % de succès au baccalauréat en 1959
●
Cours de vacances :
22 août - 17 septembre
Rentrée des classes :
lundi 26 septembre
●
DOCUMENTATION SUR DEMANDE
Méthode FIDES

Pour la femme
UNE SITUATION IDÉALE
en France comme à l'étranger, grâce à des méthodes de classe et à un ensemble exceptionnel de professeurs, médecins et spécialistes de l'Esthétique
●
ÉCOLE INTERNATIONALE D'ESTHÉTIQUE
JEANNE GATINEAU
116, boulevard Haussmann - PARIS (8e) - LAB. 00-95 et 61-41

ÉCOLE PROFESSIONNELLE
DE SOINS ESTHÉTIQUES
Marcel Vatard
Par souci d'une formation professionnelle réelle, l'enseignement de l'École ne comporte pas de cours du soir ni de cours par correspondance.
13, 15, RUE TAITBOUT, PARIS - TAI. 48-08
ÉCOLE LÉGALEMENT OUVERTE

BACCALAURÉAT
Année scolaire 1960-1961
Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 15 ans de la préparation au Baccalauréat, dispense un enseignement secondaire classique, moderne et technique complet (toutes séries, toutes langues). Dès la classe de Troisième les élèves sont spécialement entraînés en vue de l'examen du Baccalauréat, sanction des études secondaires.
Depuis 5 ans, de 1955 à 1959, le COURS FIDÈS a présenté au Baccalauréat 2.395 élèves : 1.334 d'entre eux ont été reçus. Pour la seule année 1960, 1.187 candidats ont fait confiance au COURS FIDÈS pour assurer leur préparation intensive à l'examen.
● Enseignement " personnalisé " : détermination des aptitudes, dépistage des insuffisances, orientation vers le régime d'études optimum.
● Contrôle constant des progrès : relevé des notes adressé chaque quinzaine aux familles.
● Effectifs limités.
● Enseignement " simple " (horaires des lycées) ou " total " (horaires doublés dans les disciplines fondamentales) permettant d'éviter le redoublement.
● Classes de " niveau " (Mathématiques Supérieures/Mathématiques Élémentaires, Philosophie/Première, Mathématiques/Première) réservées aux élèves d'un bon niveau ayant échoué de peu au Baccalauréat.
● Élèves groupés, pour l'étude des langues vivantes et mortes, non par classes mais par niveaux de connaissances.
● Classes d'ORIENTATION SCIENTIFIQUE assurant la préparation aux concours d'entrée des Écoles Supérieures et Techniques Spécialisées.
● Classes préparatoires aux concours d'entrée des Écoles Nationales de la Marine Marchande et au diplôme d'élève au long cours.
● Classe de Mathématiques Supérieures.
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT EXTERNÉ
Renseignements et inscriptions :
COURS FIDÈS
8, Avenue Van Dyck, PARIS 8e
(prolongement de l'Avenue Hoche, à l'entrée du Parc Monceau)
WAGram 28-33 — CARnot 26-66
Le registre des inscriptions est ouvert au Secrétariat, chaque jour de 9 h. à midi et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

1) Aider les familles en offrant un certain nombre de bourses d'études. En effet, la rééducation d'un dyslexique coûte cher. Autour de chaque enfant, il faut cinq ou six personnes faisant preuve d'une extraordinaire minutie et d'une attention constante. Chaque lettre, chaque syllabe, chaque diphtongue doit être apprise aux enfants à l'aide de gestes précis. La dyslexie étant généralement accompagnée de troubles caractériels, les monitrices doivent adapter leur enseignement aux possibilités de chaque enfant et surveiller minutieusement ses progrès.

De plus, une série de spécialistes concourent au développement général des enfants : exercices d'élocution, chant choral, activités manuelles, gymnastique rythmique. Tous ces éducateurs reviennent extrêmement cher. Et l'école ne dispose pas encore d'un matériel coûteux (magnétophone, par exemple), que l'on trouve dans chaque école américaine similaire ;

2) Former des monitrices. Il faudrait pouvoir ouvrir des centres dans différents quartiers, « l'école mère » étant actuellement saturée, sans parler des besoins hors Paris ;

3) Divulguer la méthode qui a déjà fait ses preuves. En effet, en dehors des cas graves, certaines dyslexies légères, comme en présentent souvent les très jeunes enfants, pourraient facilement être rééduquées si les professeurs et les parents connaissaient les principes de Mme Borel-Maisonny. Dans ce but, un livre vient d'être publié (1), qui résume parfaitement la méthode. Entièrement imprimé en écriture « script » ou « manuscrite », il permet à l'enfant de retrouver dans la lecture les graphismes qu'on lui enseigne pour écrire. Largement illustré, il explique comment chaque son peut être traduit par un geste. De plus, l'utilisation en contraste des encres noire et rouge fait ressortir à l'intérieur des mots ou des phrases l'écueil sur lequel l'enfant risque de buter.

Où s'adresser ?

L'A.D.E.E.N.N.S. essaie d'apporter aux familles d'enfants dyslexiques une aide réelle. Elle peut, par exemple, leur indiquer l'adresse des rééducatrices qui appliquent isolément, ou en groupe, la méthode de Mme Borel-Maisonny dans diverses régions de France. Malheureusement, il n'en existe pas partout. Pour les parents qui habitent une région défavorisée, rappelons que :

— la revue « Réadaptation », 10, rue de Sèvres, a consacré un numéro spécial à la dyslexie. Il contient une liste des centres médicaux pédagogiques, des établissements publics et privés possédant des classes spécialisées et des services hospitaliers qui se préoccupent à Paris de cette question ;

— en province, on peut s'adresser au bureau du B.U.S., pour savoir s'il existe, dans la région, des possibilités du même genre.

(1) « Bien lire et aimer lire », par C. Silvestre de Sacy, E.S.F. 21,85 NF. Envoi franco par poste contre virement chèque postal n° 14/2 10 43 Paris, ou chèque bancaire ou nom de l'A.D.E.E.N.N.S., 65, rue de la Fédération, Paris (15e).

TOUT POUR LA RENTRÉE DES CLASSES :

Jupes, Chemisettes, Pantalons Deux Pièces, Parkas, Vestes

en TERGAL, NYLON, VELOURS, LAINAGE

P'TIT PIERRE

DANS NOS STANDS :

AU PRINTEMPS de PARIS

AU LOUVRE de PARIS

AUX DEUX PASSAGES LYON

A LA BOULE D'OR LE HAVRE

AU PRINTEMPS : NANCY LILLE ROUEN VERSAILLES

ENFANTS

Sur du velours

● ***Une sélection qui épargnera bien des déplacements inutiles aux mères débordées.***

DEPUIS que la rentrée des classes se situe le 15 septembre, les détaillants ont un certain mal à être « prêts » dès la première semaine de septembre. Bien que les rayons soient ouverts depuis le début du mois, de nombreux modèles ne seront livrés que cette semaine. Et la plupart des mères effectueront leurs achats entre le 8 et le 15.

Mais cette rentrée précoce pose un problème : située en pleine demi-saison, elle exige presque un vestiaire spécial.

● Si le temps est beau : on peut se contenter, pour commencer, de culottes courtes, de jupes légères, et même « liquider » les restes de l'été.

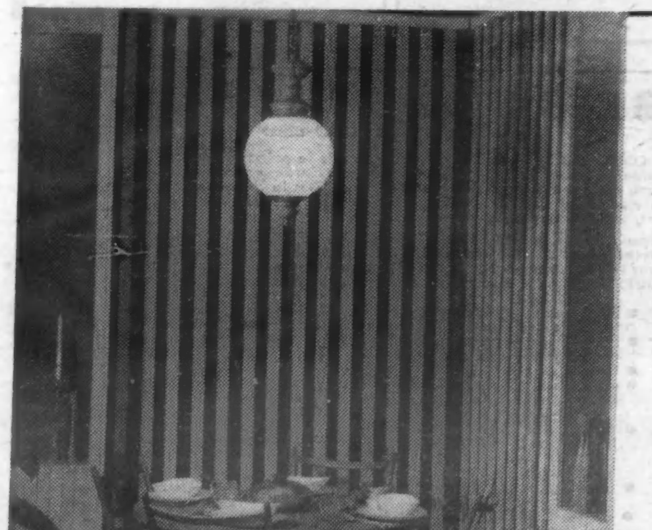
● Mais comme il est impossible — surtout cette année — de miser sur le soleil, il faut au moins prévoir un imperméable doublé ou un manteau de demi-saison (ils commencent à faire leur apparition dans le domaine des enfants - voir photos). Ce qui permet de reculer l'achat le plus onéreux : celui du manteau d'hiver.

En tout cas, dans le choix de cette garde-robe, il existe un impératif absolu pour les petits :

— leur faire porter des vêtements qu'ils peuvent mettre tout seuls. Pas-

1. — EN PLASTIQUE OU …
Les gibecières se multip…

2. — REVERSIBLE OU …
Un nouveau venu, le manteau-…



La nouvelle vague de meubles est suédoise...

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.

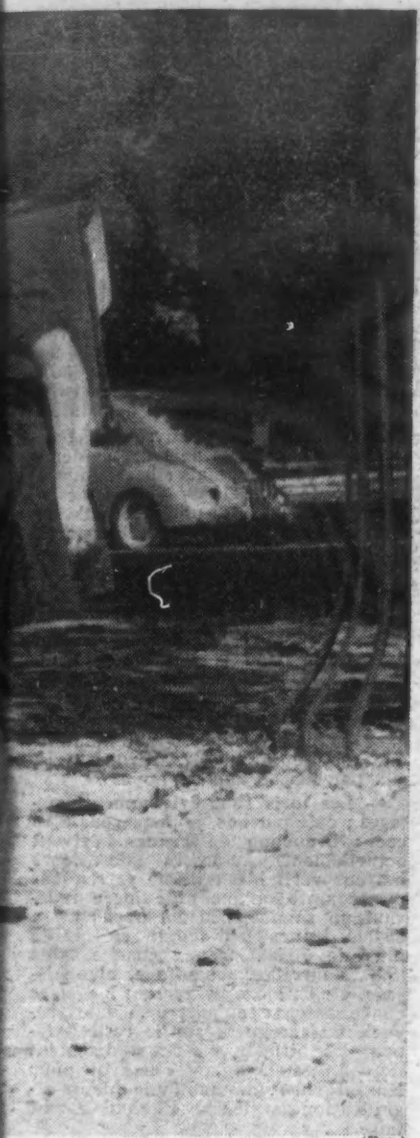
Une nouvelle esthétique est née...

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave, et parmi les pays qui en revendiquent le Leader Ship, il y a la Suède...

Les Ensembliers GÉRARD & PIERRE, à Paris 74, Boulevard Magenta, ont pris un grand intérêt à cette évolution des Meubles Suédois, et présentent actuellement avec beaucoup de recherche toute une sélection de modèles s'adaptant aux intérieurs actuels.

Ci-contre nulle trace de sécheresse dans les lignes pures de ce "Coin Repas" pour lequel on a également utilisé des lattes de bois pour le revêtement mural. A remarquer l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassées cuir noir.

Documentation sur demande. N° 1441.



(Eve.)

ser des bretelles sous un chandail ou boutonner un manteau croisé sont choses très difficiles pour les moins de huit ans.

Cette année, les fabricants ont joué sur le velours. Côtelé, il a déjà fait ses preuves et il continue sur sa lancée. Ras, uni, assez mat et de qualité forte (on l'appelle velours palatine), c'est la nouvelle version en vogue, presque toujours beige, caramel ou bronze. Voici les modèles de velours (surtout) que Mme Express a sélectionnés pour les écoliers de cette année. En lisant soigneusement cette liste, vous pourrez faire une première sélection et éviter ainsi bien des déplacements inutiles et fatigants (surtout quand il faut « traîner » les enfants) :

Les robes

● En coton gratté marine et rouge sombre, jupon attenant, col pointu. Le 4 ans : 17,50 NF. (*Galeries Lafayette.*) (Photo 1).

● En lainage écossais (clans variés) (à porter avec une chemisette ou un tricot), robe jumper, petite ceinture nouée. De 4 à 12 ans : 17,50 à 20 NF. (*Prisunic.*)

● Ensemble en tergal, jupe plissée et chemise veste, tissé pied-de-poule marine ou écossais bleu-vert-noir. Le 6 ans : 60 NF. (*Stand P'tit Pierre au Printemps.*)

● En velours à grosses côtes beige, col chemisier, manches courtes, deux poches à soufflets et rabats boutonnés. Jupe montée à gros plis. Le 8 ans : 71,50 NF. (*Au Louvre.*)

● En velours palatine, style « jeans » du jeudi, petit col pointu surpiqué, patte boutonnée devant. Se fait un caramel, bronze ou bleu ciel : 90 NF. (*Caddie, 112, avenue Victor-Hugo.*) (Photo 3.)

Les jupes

● En velours côtelé moyen, caramel, roy ou rouge. Deux poches plaquées et patte devant, boutons dorés, bretelles. De 17,50 à 25 NF. (*Prisunic.*)

● En velours nid d'abeille, gros plis creux, beige, sable ou bronze (surtout réussie en sable). Le 6 ans : 26 NF. (*Succursales du Printemps à Nancy, Rouen et Galeries Kléber, place Kléber à Strasbourg.*)

● En tergal écossais et plissé, qualité « pantalon d'homme », c'est-à-dire très épais. Clan sobre : fond marine et vert, raies jaunes et blanches. Le 6 ans : 39 NF. (*Stand P'tit Pierre, au Printemps.*)

● En velours uni, larges plis libres, beige ou olive. Le 6 ans : 45 NF. (*Galeries Lafayette.*)

Chemises et chemisiers

GARÇONS

● Le « best-seller » pour la classe reste le coton gratté qui s'appelle aussi « coton hiver ». Il est écossais, à petits carreaux, genre tweed ou chiné. Ces chemises valent de 10 à 12,50 NF dans tous les grands magasins.

FILLES

● Le « best-seller » est le chemisier de popeline blanche à manches courtes sur lequel il est facile d'enfiler un chandail ou cardigan. On en trouve à partir de 10 NF. Nous en avons vu un charmant et pas cher : manches courtes, col italien à trois piqûres, le 6 ans : 13 NF. (*Stand P'tit Pierre, au Printemps.*)

Les pantalons longs

● En velours, façon « jeans », c'est-à-dire poches et passants renforcés de cuir, beige ou gris foncés. Le 4 ans : 22,50 NF. (*Galeries Lafayette.*)

● En suédine-velours à bretelles et ceinture, dos élastique. Beige ou roux. De 8 à 12 ans : 25 NF. (*Prisunic.*)

● En velours côtelé grosses côtes beige clair. Le 6 ans : 38,25 NF. (*Au Louvre.*)

● En velours palatine, très fuselé, élastiques de côté à la ceinture, baguette surpiquée. Le 10 ans : 45 NF. En bronze, beige ou caramel. (*La Girafe, chez Caddie, 112, avenue Victor-Hugo.*)

● En velours rasé Sporvel, ceinture élastique sur le côté. Vert, nil, olive, havane. Le 8 ans : 49,50 NF. (*Jeudi, 43, boulevard Haussmann.*)

Les pantalons courts

● En velours à côtes irrégulières, bronze ou beige. Le 4 ans : 10 NF. (*Galeries Lafayette.*)

● En velours côtes moyennes, gris souris et marron. Le 10 ans : 23,90 NF. (*Printemps.*)

● En velours milleraies, forme anglaise. Le 6 ans : 26,10 NF. (*Manby, 19, rue Auber.*)

Les costumes

● En velours milleraies caramel, pantalon long, à bretelles jusqu'à 8 ans. Veste à petites fentes dans le dos. Le 12/14 ans : 131 NF (voir photos 1 et 3). (*Manby, 19, rue Auber.*)

● En velours côtelé moyen, veste droite, poches gansées cuir. Le 10 ans : 152,50 NF. (*Caddie, 112, avenue Victor-Hugo.*)

Les tabliers

Pas de nouveautés sensationnelles. Un essai peu séduisant de nylon à carreaux. Une victoire définitive : le cardigan de fil à fil style « jeans ».

● 7/8 en coton rayé prune, outremer, et marron. De 6 à 16 ans : 9 NF. (*Galeries Lafayette.*)

● Cardigan en satin fermière, patte de boutonnage et poches passepoilées, fond bleu. Le 10 ans : 10 NF. (*Prisunic.*)

● Cardigan en Vichy Hawaï (fil à fil) corail ou nattier ; deux fentes de côté. Le 6 ans : 12,95 NF. (*Printemps.*)

● Cardigan en sun-jeans rose moyen, col Claudine pointu, deux grandes poches plaquées, quatre boutons. Le 10 ans : 15,90 NF. (*Au Louvre.*)

● En deux parties : cardigan à fermeture sous patte en toile rustique unie à parements écossais et jupe en zéphyr du même écossais. Le 6 ans : 31,15 NF. (*Anik, chez Bécassine, 34, boulevard Bonne-Nouvelle.*)

Les manteaux

FILLES

● Ecossais foncé, pardessus droit, matelassé, martingale à un bouton, capuche amovible. Le 8 ans : 82 NF. (*Jeudi-Filles, 16, boulevard Haussmann.*)

● En velours imperméable à très grosses côtes, croisé à six boutons dorés, ceinture, poches coupées à rabat. Capuche assortie. Le 6 ans : 85 NF. (*Au Louvre.*) (Photo 2). Cloche assortie.

● En lainage gris flanelle doublé lainage écossais, col de velours marron, croisé quatre boutons, poches à soufflets. Le 4 ans : 89 NF. (*Galeries Lafayette.*) Il existe une robe en lainage écossais assortie à la doublure : 59 NF.

● Drap cocher gris, droit à trois boutons, col Claudine doublé de lainage bronze. Deux poches à rabat et une poche-tickets. 10/12 ans : 99 NF. (*Printemps.*)

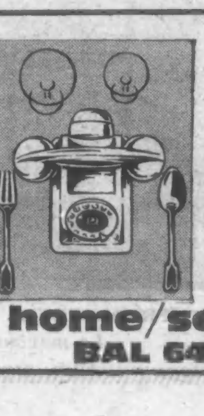
● En flanelle épaisse, gris anthracite, croisé huit boutons, poches plaquées, dos pli creux, martingale trois pièces. Le 10 ans : 110 NF. (*André*

→

(Eve.)

3. — MILLERAIES ET PALATINE.
Les fabricants ont misé sur le velours.

une chemise
en jersey
de Tergal et Laine
ERAM
S'ACHÈTE CHEZ
COCHET SPORT
21, rue de la Pépinière
PARIS


Une maîtresse de maison à votre service pour tous vos problèmes ménagers
Conseils gratuits de 10 h. à midi.
home/service
BAL 64-94

ARCANTE
Chaussures
Sacs Italiens
exclusifs
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65
ZONE BLEUE • PARKING FACILE

→

Bercher en vente à Paris-Chic, 24, rue Serpenoise à Metz, et chez Jean, rue Jean-Jaurès à Brest.)

GARÇONS

● Gabardine 7/8, avec possibilité de doublure amovible, martingale, casquette assortie. Existe en beige foncé. Le 10 ans : 87 NF. (*Printemps.*)

● En velours beige, forme droite à double boutonnage, métal doré. Matelassé, pli creux et martingale. Le 8 ans : 95 NF. (*Rafal,* 36, *boulevard Haussmann.*)

● Réversible raglan coupe et importation anglaises, un côté popeline, l'autre en tweed, pied-de-poule lavande et beige, ou loden beige. Le 12 ans : 139 NF. (*Caddie,* 112, *avenue Vic-Wagram.*) (Photos page précédente.)

FILLES OU GARÇONS

● Short-coat genre kabik, beige ou marine, intérieur blanc, un système astucieux de boutonnage sous patte permet d'utiliser le manteau aussi bien pour une fille que pour un garçon. Le 4 ans : 59 NF. (*Galeries Lafayette.*)

● Trench-coat Méryliss marine ou mastic, boutons cuir, doublure amovible et facultative lainage gris ou beige, col et poches surpiqués, martingale. De 6 à 16 ans. L'imperméable pour 8 ans : 110 NF. La doublure : 25 NF. Casquette garçon assortie. (*Suralo, au Printemps.*)

Les chaussures

FILLES

● Mocassin, empeigne à couture apparente, beige, sable ou bleu, semelle caoutchouc. Du 28 au 34 : 25 NF. (*Galeries Lafayette.*)

● Charles IX, une bride, semelle débordante gomme translucide, box havane ou marine. Du 28 au 34 : 38,50 NF (existe jusqu'au 41). (*Joe,* 102, *faubourg Saint-Denis et* 7, *rue Vavin.*)

● Charles IX, une barrette, veau crispé beige, semelle translucide. Le 26 : 45 NF. (*Maralex,* 87, *avenue de Wagram.*) (Photo page précédente.)

GARÇONS

● Mocassin à laçage main, bout légèrement carré. Veau naturel ou tabac, semelle caoutchouc à stries. Existe du 28 au 41. Du 28 au 34 : 32,50 NF. (*Essé, chez Joe,* 102, *faubourg Saint-Denis et 7, rue Vavin.*)

● Richelieu en veau grainé havane, semelle compensée translucide, soutien de voûte plantaire. 28 au 34 : 36 NF. (*Rodéo chez Record,* 64, *rue Lafayette.*)

● Richelieu à piqûres mocassin, veau crispé beige clair, modèle très « solide ». Semelle translucide. Du 28 au 34 : 42 NF. (*Maralex,* 87, *avenue de Wagram.*) (Photos page précédente.)

FILLES OU GARÇONS

● Bottillon cinq œillets en veau naturel, piqûres sur la tige. Du 28 au 34 : 45 NF. (*Maralex,* 87, *avenue de Wagram.*)

Les cartables

Les gibecières se multiplient. C'est une très bonne formule qui évite de charger un bras qui pèse sur la colonne vertébrale et risque d'entraîner des scolioses :

● Serviette transformable en gibecière grâce à une courroie amovible ou « portable » par sa poignée, fermeture à « poussoirs ». Existe en plusieurs qualités de cuir en deux tailles et en beige ou marron. Prix de 17,50 à 39 NF. (*Galeries Lafayette.*) (Photos page précédente.)

● Gibecière en Sobral, forme porte-documents à vaste poche centrale et deux pochettes extérieures : 24,50 NF. (*Au Louvre.*)

● Gibecière en vachette à poignée et courroie, poche supplémentaire avec fermeture à glissière : 37,50 NF. (*Au Louvre.*)

AIDE FAMILIALE

Une crise particulière

● Un dur métier en voie de disparition en France comme dans tous les pays modernes.

LA crise, comme on dit, des « gens de maison » sévit toujours en France. On trouve quelques valets de pied, des femmes de chambre qualifiées, des grandes cuisinières, mais les « bonnes à tout faire » ordinaires, et beaucoup plus demandées, sont de moins en moins nombreuses. Les raisons de cette crise particulière qui touche plus de gens qu'on ne le pense depuis que beaucoup de femmes travaillent et s'absentent de leur foyer, sont multiples et complexes : économiques, démographiques, sociales, humaines aussi...

Un écheveau embrouillé

Au moment de la rentrée, époque où le marché du travail est en pleine effervescence dans ce domaine, Mme Express a mené son enquête et tenté de démêler l'écheveau embrouillé du problème « aide ménagère ».

● SITUATION ÉCONOMIQUE : Une certaine expansion, ou du moins une stabilité certaine, a créé ces dernières années de nouveaux emplois dans l'industrie et une scolarité plus contrôlée a ouvert à des jeunes filles issues de milieux ruraux les portes des usines et des bureaux.

● COURBE DÉMOGRAPHIQUE : Les guerres provoquent toujours des « classes creuses », ce n'est donc que dans deux ou trois ans que l'on verra apparaître une génération importante d'adolescentes de quinze ou seize ans nées aux environs de 1945 et parmi lesquelles se recrutera un nombre assez important d'aides ménagères. En effet, les familles nombreuses ont tendance à augmenter et les situations financières actuelles, malgré l'attribution d'allocations familiales, ne permettent pas toujours de payer l'apprentissage de plusieurs enfants de la même famille.

● QUESTION SOCIALE : Les temps ne sont plus où la domestique était traitée en « forçate », se nourrissait de restes ou de bas morceaux, attendait ses maîtres sortant du théâtre pour leur servir une orangeade, était payée dérisoirement et renvoyée sans préavis. Les gens de maison sont groupés en syndicat, les assurances sociales obligatoires les protègent en cas de maladie, et surtout la balance fortement déséquilibrée de l'offre et de la demande a rendu les patrons plus conscients de leurs devoirs et les domestiques de leurs droits.

● POINT DE VUE HUMAIN : Malgré les progrès sociaux, « servir chez les autres » demeure synonyme « d'aliéner sa liberté » et de plus en plus les jeunes filles préfèrent travailler en usine huit heures par jour que dans un appartement toute leur vie.

Voilà pourquoi les bureaux de placement sont débordés et le service « Placement domestique » du ministère du Travail submergé ; cet organisme a reçu en 1959, pour le seul département de la Seine, 14 427 offres d'emploi contre 10 377 demandes et effectué 7 329 placements ; quant aux agences privées, elles ont enregistré 41 901 offres contre 32 640 demandes.

L'appel à la main-d'œuvre étrangère (80 % d'Espagnoles) demeure évidemment une solution, mais elle est encore insuffisante ; en 1949, 948 domestiques étrangers étaient introduits en France ; en 1956, ce chiffre était porté à 3 287 ; en 1958, à 6 633...

Des torts partagés

Pour connaître le point de vue des gens de maison et des employeurs, Mme Express a tout d'abord posé quelques questions à la directrice d'un grand bureau de placement parisien :

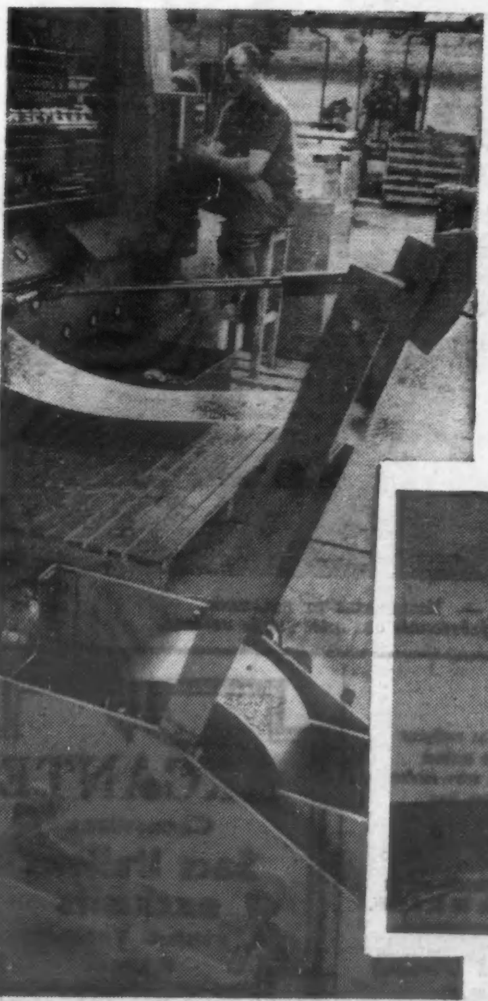
— La crise de personnel domestique est-elle imputable, à votre avis, aux patrons ou aux employés ?

— Les torts sont évidemment partagés ; côté patrons, je peux vous dire ceci : beaucoup de Français vivent actuellement au-dessus de leurs moyens véritables ; ils ne se rendent pas compte qu'une aide logée recevant un salaire mensuel de 30 000 à 35 000 francs leur coûte en réalité plus de 70 000 francs chaque mois (S.S., nourriture, chauffage, blanchissage, etc.) ; alors ils versent les gages convenus (pas toujours à la date prévue), mais rognent sur le reste, coupent les biftecks en deux, discutent les comptes et, voulant « en avoir pour leur argent », donnent une pleine signification au terme « bonne à tout faire »...

— Et du côté des employés ?

— Tenir une maison ne s'improvise pas : cela s'apprend ; or, entre 1938

UNE ÉQUIPE... FÉMINISTE



QU'ELLES travaillent au dehors (30 %) ou qu'elles restent au foyer (70 %) les femmes françaises se consacrent toutes pendant plusieurs heures par jour aux tâches ménagères. Pour les accomplir, elles répètent quotidiennement les mêmes gestes. Certains, horriblement ennuyeux, sont lassants et fastidieux. D'autres, au contraire, simples et amusants, ont des résultats hors de proportion avec l'effort demandé, tout simplement parce qu'ils mettent en marche un appareil électrique et que le « moteur fait le reste ».

Si l'on choisissait au hasard une de ces ménagères et qu'on lui dise : « Vous appartenez sans le savoir à une équipe ouvrière », elle serait fort surprise. Et pourtant, en branchant son moulin électrique ou en maniant son robot « Charlotte », la femme « au foyer » est l'élément principal d'une chaîne industrielle importante, celle des Ets MOULINEX.

Le phénomène est assez curieux, mais il est réel : l'animateur de cette équipe, Jean Mantelet, l'a, en effet, organisée en fonction de l'« utilisatrice », c'est-à-dire de la femme.

DU PRODUCTEUR... A LA CONSOMMATRICE.
Le maximum de bien-être.

Il connait sa psychologie, ses goûts, ses aptitudes et aussi... ses inaptitudes (les appareils MOULINEX sont conçus de telle façon que le montage soit instantané, le nettoyage très simple, sans possibilité de fausses manœuvres).

L'objectif de MOULINEX est d'assurer à la ménagère le maximum de bien-être. Pour y parvenir, c'est-à-dire pour abaisser les prix de vente et rendre les appareils abordables pour le plus grand nombre, cet industriel « pas comme les autres » applique dans ses trois usines de Normandie (Alençon, Argentan, Falaise) des méthodes d'avant-garde.

Les ouvriers travaillent dans des bâtiments entourés de pelouses et de fleurs, la musique rythme le mouvement des machines et les cantines du personnel ont l'aspect gai et reposant de restaurants de vacances.

Ici l'ambiance de travail est telle que les collaborateurs de MOULINEX arrivent à battre un record : celui du *travail d'équipe*. Record qui en entraîne un autre, plus concret puisqu'il concerne la production. Chaque jour, 3.000 ouvriers environ parviennent à fabriquer 22.000 appareils électro-ménagers.

Le dernier maillon de la « chaine »

Mais le plus étonnant est bien qu'ils y parviennent, non pas en travaillant « aux pièces », mais en étant payés « à la conscience » comme des employés. La formule a de nombreux avantages : elle permet notamment de conserver dans une production de masse (c'est-à-dire avec des prix de revient très bas) une qualité et un « fini » de caractère artisanal.

Le « secret MOULINEX » n'en est plus un quand on connait les usines d'Alençon, d'Argentan et de Falaise et l'esprit qui y règne.

C'est ce souci de la satisfaire que la ménagère française doit retrouver quand elle devient le dernier maillon de la « chaine » en actionnant l'un de ses appareils MOULINEX.

Cette satisfaction lui permettra de se dire que chez MOULINEX « de la direction à l'emballage... on a pensé à elle ».

(*Communiqué.*)

et 1948, il n'y a pratiquement pas eu de formation professionnelle de domestiques. Par conséquent, il n'existe plus en France que deux catégories de personnel: les « vieilles de la vieille », les femmes de chambre ou cuisinières chevronnées, munies d'excellentes références qui peuvent se permettre de choisir leur place, et des jeunes, inexpérimentées, effarées devant la technicité du monde ménager moderne, tremblantes devant une cireuse ou une éplucheuse électrique.

Les aides ménagères compétentes sont donc rarissimes ; d'ici quelques années, seules quelques grosses fortunes pourront s'offrir le luxe de conserver une domesticité importante ; dans les autres foyers on fera, comme aux Etats-Unis, l'acquisition d'un matériel électro-ménager complet (à crédit, s'il le faut), on apprendra à s'en servir et l'on se contentera d'une femme de ménage quelques heures par jour.

Mme Express a ensuite rencontré une jeune femme à la recherche « d'une bonne à tout faire, même débutante, bonne moralité » ; cette jeune femme ayant fait paraître une annonce dans deux journaux régionaux, elle a reçu quatre réponses ; ces lettres émanaient toutes de mères présentant leurs filles âgées de quinze à seize ans ; le salaire de début demandé était de 15 000 francs, les chambres indépendantes n'étaient pas souhaitées.

Quatre réponses, c'est peu ; mais le résultat ne peut cependant pas être considéré comme nul : quatre jeunes ont tout de même manifesté le désir de « monter » à Paris...

Enfin Mme Express a interrogé une jeune femme de trente ans (bonnes références), dont les patrons venaient de partir pour l'étranger et qui avait inséré une annonce dans un grand quotidien du matin ; en deux jours, elle a reçu 82 réponses qu'elle a bien voulu nous communiquer. Le dépouillement de ce courrier de ministre s'est avéré passionnant ; il a permis à Mme Express de constituer une sorte de portrait-robot de la patronne type lancée sur la piste de la « perle » rare.

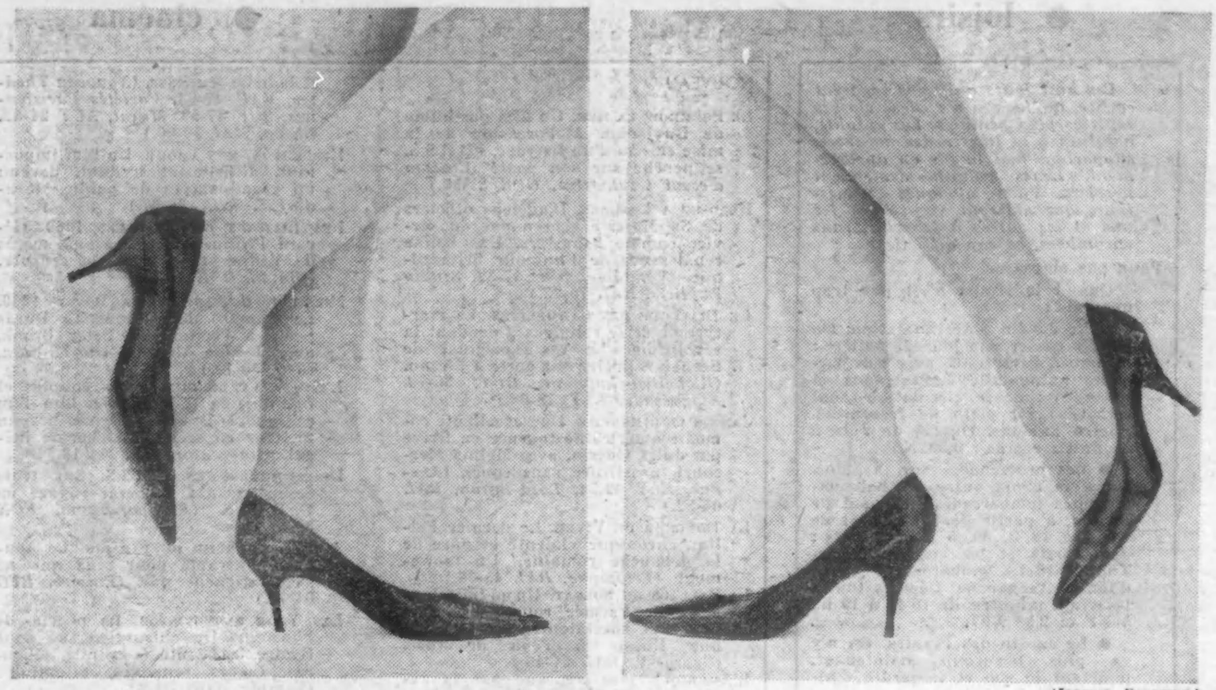
ELLE DEMANDE : des références contrôlables, du sérieux, de l'honnêteté, un bon caractère, une bonne santé.

ELLE OFFRE : en général de 30 000 à 35 000 francs de gages, le dimanche et un après-midi de congé par semaine, une femme de ménage, un frotteur, un laveur de carreaux, un blanchisseur, une gouvernante, une garde qui déchargeront de tous les gros travaux et du soin des enfants.

ELLE POSSEDE : un mari, plusieurs enfants, une machine à laver « dont elle adore se servir elle-même », toujours un réfrigérateur et un aspirateur, souvent une cireuse ou des parquets vitrifiés et l'eau chaude sur l'évier, quelquefois une éplucheuse, plus rarement des brosses à chaussures électriques.

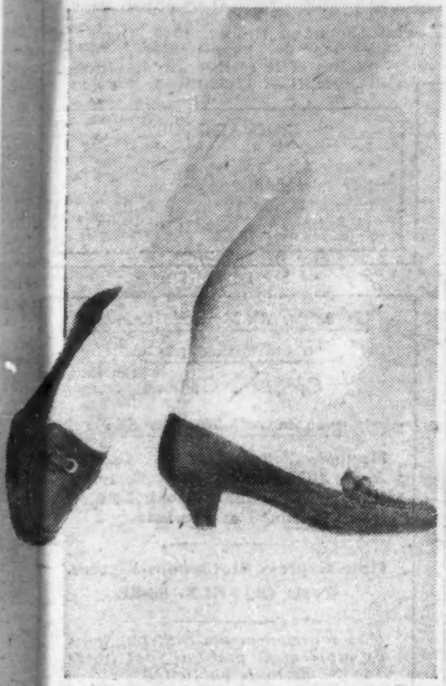
ELLE PROMET : une place « douce », « une vie familiale », « de belles étrennes », le « remboursement de l'annonce », une maisonnée calme où personne (ou presque) ne rentre déjeuner, « une grande et belle chambre, indépendante, chauffée, éclairée, bien meublée, eau courante chaude », « avec un beau placard pour ranger les vêtements ».

La condition de bonne à tout faire n'est plus aujourd'hui un esclavage. Ce n'est pas non plus une situation dont une mère rêve pour sa fille. C'est un métier, un dur métier qui, en France, après les autres pays modernes (U.S.A., Scandinavie, etc.), est en voie de disparition.



1) Talons de 7 cm ? Talons de 5 cm ?
Essayez de deviner (réponse dans l'article ci-dessous).

(Jacques Decamps.)



2) En peau grasse.
Mocassin « mocassin ».

ACHATS

Deux chaussures pour chaque pied

● *La bataille des talons continue, mais les petits vont sans doute vaincre les grands.*

COMME pour les enfants, les chaussures sont la première préoccupation des femmes qui veulent, en rentrant, reprendre un air citadin. On ne peut pas porter les escarpins clairs ou les sandales de l'été avec un imperméable. On ne peut pas marcher sous la pluie avec les semelles usées qui attendaient dans l'armoire depuis le mois de mai. Que proposent les fabricants pour cet hiver ?

Si l'empeigne est légèrement plus courte, les talons (4 à 7 cm), les bouts (pointus) et les prix n'ont pas changé.

Les coloris sont en harmonie avec les tissus d'automne. Les beiges s'appellent : Teckel ou Vison ; les marrons : Pur-sang, Ebène, Grain de Café ou Nigeria ; les prunes : Porto, Aubergine ou Manglier. Diverses tentatives vers des peaux souples à éclat métallisé ne nous semblent pas vouées à un grand avenir.

D'après les chausseurs, les femmes paraissent évoluer actuellement dans leur manière d'acheter et d'amortir leurs chaussures. L'escarpin à tout faire, porté indifféremment pour aller au bureau ou pour sortir le soir, tend à disparaître et les clientes commencent à considérer qu'il est normal d'avoir deux styles de chaussures : l'un sport, l'autre habillé. Elles constatent même qu'elles économisent ainsi, en ne massacrant pas leur unique paire de chaussures en peu de semaines, même si la dépense est double au départ. Le matin, le mocassin triomphe. Pour sortir, l'escarpin reste roi.

3) A talon fin.
Mocassin « escarpin ».

Les mocassins

Commencée au printemps, la vogue des mocassins à talon bottier se confirme. Généralement en peausserie grasse, c'est-à-dire d'aspect huileux, très solides et confortables, ils sont souvent d'importation italienne, ce qui explique leurs prix relativement élevés. (Fait curieux : ces peaux traitées en France ont été refusées par les fabricants français et sont exportées vers l'Italie.) D'allure masculine, ils sont féminisés par un talon bottier de 3 à 5 cm et agrémentés de ferrures, de boucles ou de pièces anciennes.

La seule vraie nouveauté de la saison est le mocassin fin. En box ou en chevreau, il a l'apparence d'un mocassin, c'est-à-dire piqûres apparentes sur le dessus de la chaussure, mais il est élancé par un talon de 6 à 7 cm 1/2. Il devrait plaire aux farouches adversaires du petit talon, qui cherchent cependant une version sport de l'escarpin.

Les escarpins

La querelle des talons continue. Certaines femmes demeurent persuadées qu'un talon très haut est le symbole de l'élégance. Mais la majorité, d'après la vente, semble avoir compris que 2 cm de moins ne démolissent pas une silhouette et rendent la vie bien plus agréable. Elles gagnent en équilibre et en confort ce qu'elles... ne perdent pas en élégance. En effet, les deux paires d'escarpins photographiées ci-dessus ont, l'une des talons de 5 cm, l'autre de 7 cm. Trouvez-vous sincèrement qu'il y ait une différence ? Nous-mêmes, au moment de la sélection des clichés, avons longuement hésité, et ce n'est que grâce au repaire des piqûres que nous avons fait la distinction. (*Photo n° 1 à gauche : 5 cm ; à droite : 7 cm.*)

Les escarpins 60-61 ressemblent à s'y méprendre à ceux de l'année dernière. Prudents, les bottiers ne se sont pas — bien qu'il en ait été fortement question — à réhabiliter les bouts ronds. « Les femmes n'en ont pas encore envie, il faut les habituer petit à petit. L'été prochain servira sans doute de période de transition. »

Vu à Paris

Voici quelques modèles sélectionnés à Paris. (Les mocassins à talon fin, étant encore du domaine de la « haute nouveauté », ne sont pas trouvables dans les prix moyens.)

● Mocassins. — 1° En peausserie grasse, talon bottier à fines lamelles superposées, semelle cuir ou caoutchouc. Existe en « tête de Maure ». 69,95 NF. (*Renast, 33, rue Tronchet*) ;

2° En box, talon bottier, garni d'une boucle dorée. Existe en « naturel » et « ébène ». 89,50 NF. (*Carvil, 22, rue Royale ; 67, rue Pierre-Charron*). (Photo n° 2.)

3° En peausserie grasse, talon bottier, garni d'une ferrure acier. Existe en noir et « vison ». 95 NF. (*Jourdan, 5, boulevard de la Madeleine.*)

● Mocassins fins. — 1° En box très fin, sur talon de 6 cm 1/2, existe en « vison ». 99,95 NF. (*Renast, 33, rue Tronchet*) ;

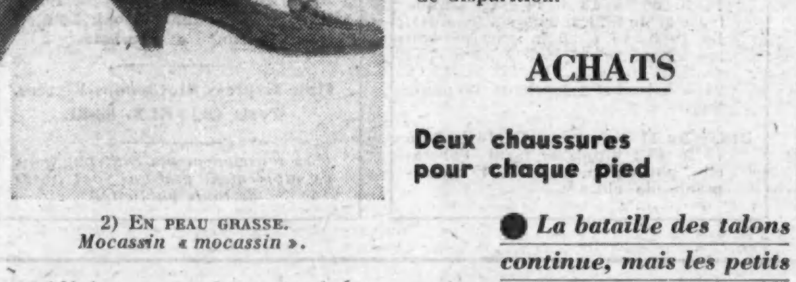
2° En chevreau sur talon de 6 cm 1/2. Existe en : « pur-sang » et noir. 119 NF. (*Carel, 122, Champs-Elysées, et 29, bd Saint-Michel*). (Photo n° 3.)

3° En chevreau, en daim ou en cuir granité, sur talon 7 cm. Existe en « Nigeria », « teckel » et « vison ». 145 NF. (*Durer, 74, Champs-Elysées.*)

● Escarpins. — 1° En box ou en chevreau, sur deux hauteurs de talon : 5 et 7 cm. Existe en « pur-sang », « vison », « palissandre » et noir. 79,95 NF. (*Renast, 33, rue Tronchet*). (Photo n° 1.)

2° En toutes peaux (box, chevreau et marcassine), sur trois hauteurs de talons : 5, 6, 7 cm. Existe en « hêtre », « porto », « ébène ». 99 NF. (*Arcante, 66, avenue Victor-Hugo*) ;

3° En chevreau, garni d'une double piqûre sur le dessus de la chaussure, sur un talon de 5 cm. Existe en « Nigeria », « vison » et « teckel ». 135 NF. (*Durer, 74, Champs-Elysées.*)



loisirs

Les huit jours qui nous séparent encore de la rentrée des classes sont les plus pénibles. Les enfants, habitués à la liberté des vacances, supportent mal la vie en appartement. Leurs parents deviennent nerveux. Voici quelques suggestions qui aideront (peut-être) les uns et les autres à franchir, sans encombres, ce cap difficile.

POUR LES DISTRAIRE.

Quand le temps n'est pas trop mauvais :

● Le Jardin d'Acclimatation. On peut y passer une journée entière : le parc d'attractions, avec son parcours automobile (les signaux et les agents de la circulation sont « vrais ») est plein de ressources. (Métro Sablons. Ouvert de 9 h. à la nuit ; entrée : 0,50 N.F.)

● Les promenades sur la Seine. On a le choix entre les bateaux-mouches (embarcadère au pont de l'Alma, à partir de 9 h. 30, et de 14 h. à 18 h. 30, 5 NF. Enfants : demi-tarif) et les vedettes Paris-Tour Eiffel (embarcadère pont d'Iéna, rive gauche. Départs toutes les vingt minutes, de 10 h. à 19 h., 5 NF et 2,50 NF).

● Le Jardin des Plantes. On n'y va plus beaucoup maintenant, pourtant le zoo et le jardin d'hiver passionnent toujours les enfants. (Place Valhubert, métro Austerlitz, ouvert de 9 h. à 18 h., 1 NF, fermé le mardi.)

● Le Marché aux Puces. On peut y trouver de quoi composer des déguisements somptueux, avec lesquels ils pourront ensuite « jouer au théâtre », et de magnifiques images d'Epinal (0,50 NF la planche environ) à collectionner ou... à découper, selon l'âge et l'humeur (porte de Clignancourt, samedi, dimanche et lundi).

● Deux spectacles de cinéma (pour les jours de très mauvais temps et s'ils ne les ont pas encore vus) : « Deux heures en U.R.S.S. » (Kinopanorama, 60, avenue de la Motte-Picquet, 7,50 NF) ; « A la recherche du paradis », cinquième programme en Cinérama (Empire, 41, av. de Wagram, métro Ternes ou Etoile, 4,20 et 7,20 NF).

POUR LES CULTIVER.

Il est bon de leur montrer quelques expositions, à condition qu'ils les voient de *très bon gré*, que les visites soient courtes et assez espacées.

● Louis XIV, fastes et décors (musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, métro Palais-Royal, ouvert tous les jours de 10 h. à 17 h., 5 NF.)

● Le Masque (annexe du musée Guimet, 19, avenue d'Iéna, métro Iéna, de 10 h. à 17 h., sauf le mardi, 3 NF.)

● Diorama, musée Jules-Verne, cabine de la fusée interplanétaire (Palais de Paris, 32, rue Louis-le-Grand, métro Opéra, tous les jours, sauf mardi, de 14 à 19 h., 2,50 N.F, enfants 1,50 NF.)

cinéma

NOUVEAU

LE POÈME DE LA MER. Un film posthume de Dovjenko. A l'occasion de la mise en eau d'un barrage, l'U.R.S.S. se penche sur son passé (*Cinéma d'essai Caumartin, OPE* 81-50.)

HOLD-UP A LONDRES. D'anciens officiers de Sa Majesté reprennent du service comme gangsters. Une bonne renaissance de l'humour britannique. (*Vendôme, OPE* 97-52. *Studio Publicis, BAL* 76-23.)

LE DIALOGUE DES CARMÉLITES. Le martyre de seize religieuses pendant la révolution. Le texte original de Bernanos fidèlement porté à l'écran. (*Richelieu-Gaumont, GUT.* 56-70. *Ambassade, ELY* 19-08.)

JAMAIS LE DIMANCHE. Une excellente comédie américaine tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Avenue, ELY* 49-34. *Lord-Byron, BAL* 04-22.)

LA DOUCEUR DE VIVRE. Le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Triomphe, BAL* 45-76.)

LA BALLADE DU SOLDAT. Un permissionnaire de l'armée rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie à l'eau de rose. (*George-V, BAL* 41-46.)

L'AMÉRIQUE INSOLITE, vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Ciné-Panthéon, ODE* 15-04.)

RECENT

A BOUT DE SOUFFLE, de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Nouveau Théâtre, VAU* 47-63. *Variétés Parisiennes, SUF* 47-59. *Murat, AUT* 24-82. *Chézy, MAI* 30-00.)

HIROSHIMA, MON AMOUR. Un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio* 28, *MON* 36-07.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960. Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Plazza, OPE* 74-55.)

MODERATO CANTABILE. Mme Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau. (*Ba-Ta-Clan, ROQ.* 30-12.)

L'EAU A LA BOUCHE. Trois couples et une nuit d'été, le premier film d'un critique J. Doniol-Valcroze, devenu metteur en scène. Un charme inégal. (*Imperator, OBE* 11-18.)

DEUX HEURES EN U.R.S.S. Sur trois écrans géants, un vrai voyage en U. R. S. S. (*Kinopanorama, FON* 50-50.)

A LA RECHERCHE DU PARADIS. Le nouveau cinérama pour ceux qui ne s'en fatiguent pas. (*Empire, ETO* 64-76.)

LES YEUX SANS VISAGE. La poésie de l'horreur. Un chirurgien tue pour rendre la beauté à sa fille défigurée. Cœurs sensibles, attention ! (*Temple, NOR* 50-92).

LE TROU. Le dernier film de Jacques Becker ; une prison, des hommes entre eux. (*Palais des Fêtes, ARC* 77-44. *Bergère, PRO* 77-58. *Louxor, TRU* 38-58. *Pacific, BOT* 12-18. *Montparnasse, DAN* 65-13.)

TUEURS DE DAMES. Alec Guinness entre l'humour et l'horreur. (*Ranelagh, AUT* 64-44.)

LE QUARANTE ET UNIÈME. Un amour romantique entre une partisane soviétique et un officier de l'armée blanche pendant la révolution. (*Quartier-Latin, DAN* 84-65.)

MONIKA. Un amour de vacances, variation d'Ingmar Bergman sur le même thème que dans « Jeux d'été ». (*Studio Parnasse, DAN* 58-00.)

UN HOMME DANS LA FOULE. La puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan. (*Studio Bertrand, SUF* 64-66.)

ANCIEN

ALEXANDRE NEWSKI. 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE* 39-19.)

LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE. 1944. Diderot modernisé par Robert Bresson. (*Pagode, INV* 12-15.)

LA BELLE EQUIPE. 1936. L'avant-guerre vue par Julien Duvivier. Avec Jean Gabin. (*Lux, LIT* 62-25. *Montcalm, MON* 82-12.)

BELLES DE NUIT. 1953. Telles que Gérard Philipe les aimait dans ses rêves, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Festival, OPE* 95-48.)

LA LOI DU SILENCE. Un Hitchcock 1952. Tenu par le secret de la confession, un prêtre (Montgomery Clift) est soupçonné de meurtre. (*Floride, PRO* 63-40.)

STELLA. 1954. Melina Mercouri en Carmen grecque, sous la direction de son compatriote Michel Cacoyannis. (*Studio Parnasse, DAN* 58-00.)

LA RUÉE VERS L'OR. 1925. Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Rambouillet, DID* 19-29.)

LE TROISIÈME HOMME. 1949. Dans la Vienne de l'après-guerre, Orson Welles et le célèbre air de cithare. (*Celtic, ODE* 47-62.)

CINEMATHEQUE

Le mardi 13 septembre, rétrospective Antonioni, organisée par la Cinémathèque, aux prix habituels, de 12 h. 30 à 21 h. (Vendôme et Studio Publicis.)

recette

● POTAGE A LA VERDURE

600 g de verdure (oseille, salade, poireau, vert de bette, cerfeuil).
1 jaune d'œuf.
2 verres de lait.
1 litre et demi d'eau.
1 cuillerée à bouche de maïzena.
Des croûtons frits (ou des tranches de pain passées au beurre des deux côtés).
60 g de beurre.

Un potage rapidement prêt et qui permet d'utiliser les restes. Vous hachez finement toute la verdure ensemble et vous la jetez dans l'eau bouillante salée. Laissez bouillir 25 minutes. A ce moment, jetez dans le potage un verre de lait dans lequel vous aurez délayé la maïzena. Laissez bouillir encore 5 minutes. Au moment de servir, vous ajoutez le second verre de lait dans lequel vous aurez battu le jaune d'œuf. Versez sur les croûtons ou sur les tranches de pain.

Gardez pour ce potage les feuilles extérieures des salades et le vert des bettes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

télévision

JEUX OLYMPIQUES

JEUDI 8 SEPTEMBRE. De 15 h. à 17 h. 30 : athlétisme (finale disque). De 19 h. à 19 h. 15 : athlétisme (finale perche). De 18 h. 30 à 19 h. : escrime (finale épée individuelle).

VENDREDI 9 SEPTEMBRE. De 19 h. à 19 h. 15 : escrime (finale épée par équipes). De 21 h. 5 à 22 h. 45 : football (match pour la troisième et la quatrième place).

SAMEDI 10 SEPTEMBRE. De 15 h. à 16 h. 30 et de 18 h. à 18 h. 30 : hippisme (concours complet). De 16 h. 30 à 18 h. : gymnastique (spécial hommes aux six engins). De 19 h. 15 à 20 h. : arrivée du marathon. De 21 h. 5 à 22 h. 45 : football (finale). De 23 h. 15 à 24 h. : basket (match de la poule finale).

DIMANCHE 11 SEPTEMBRE. De 16 h. 30 à 18 h. 45 : hippisme (saut d'obstacles, par équipes). 18 h. 45 : cérémonie de clôture.

Ce cahier de Madame Express

a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

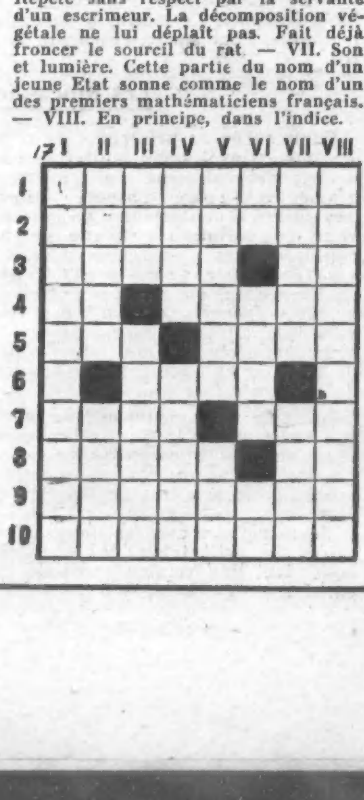
● GRILLE N° 17 *(pour les plus patients)*

HORIZONTALEMENT. — 1. Même les Iraniens peuvent le gagner, sans souci excessif du passé. — 2. Percée à de judicieuses intentions. — 3. Plus gentil que macaroni. En épelant, exprime la plénitude d'une coupe. — 4. A fait gagner plus d'une femme et perdre plus d'un homme. Plus pure sur les hauteurs que dans les bas-fonds. — 5. Serait très insuffisant pour obtenir le record du poids. Toujours dans la note. — 6. Assure la saisie. — 7. Se serait vraiment fâché, si Blau ne lui avait pas adressé la parole. Alfred lui a proposé une maison mobile. — 8. Moins propre à saisir. Dans un cas seulement, Auguste peut être mis à sa place. — 9. Mettre hors de combat sans effusion de sang. — 10. Promet à certains un redoutable excès de chaleur.

15	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	E	N	I	T	I	E	R
2	A	C	I	D	E	■	R	H
3	R	U	N	E	■	A	G	I
4	B	R	I	A	N	C	O	N
5	A	I	■	L	I	E	■	O
6	R	E	D	■	A	R	E	C
7	I	■	A	N	G	E	L	E
8	S	T	R	I	A	■	I	R
9	M	O	D	E	R	A	T	O
10	E	T	A	L	A	G	E	S

Solution du N° 15

VERTICALEMENT. — I. Un père de famille semblait lui attribuer une maternité contestable et contestée (trois mots). — II. Homicide, dans un rêve classique. Renverse. — III. Facilite la monte. Fameux théâtre d'un chantage bidon. — IV. Eût pu être honoré comme martyr par les nazis. Très nécessaire à l'amnésique. — V. On y a traité avec habileté l'acier et la toile. On pourrait croire que son eau devient bleue, puis noire. — VI. Répété sans respect par la servante d'un escrimeur. La décomposition végétale ne lui déplaît pas. Fait déjà froncer le sourcil du rat. — VII. Son et lumière. Cette partie du nom d'un jeune Etat sonne comme le nom d'un des premiers mathématiciens français. — VIII. En principe, dans l'indice.



● GRILLE N° 18 *(pour les plus pressés)*

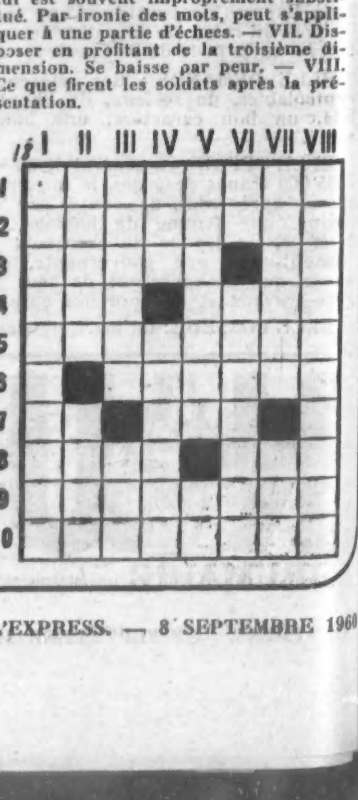
Problème N° 256

HORIZONTALEMENT. — 1. Son étymologie ne le vouait cependant pas à l'eau douce. — 2. Du jaune, en partie à base de blanc. — 3. Nom de Marius et de César. Sur le linge de Trousseau. — 4. Pousse au crime. Enchaînement d'un fameux Français, qui naquit à La Haye et vécut à Amsterdam. — 5. Mises à l'ombre. — 6. Cheville à travers bois. — 7. Ce qu'a longtemps, mais pas toujours, dit Margaret. Ont chez nous près de 70 ans devant eux. — 8. Celui de nos Landes n'est pas daria. Se met devant une qui a bien fini. — 9. Même s'il est très bon, son conseil ne saurait être public. — 10. Font preuve de patience et, en général, d'amitié.

16	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	E	S	S	I	D	O	R
2	I	D	E	A	L	I	S	E
3	S	U	N	N	I	T	E	S
4	S	E	O	■	S	O	R	S
5	I	N	N	E	S	■	A	U
6	S	S	■	B	O	R	I	S
7	S	■	D	O	S	E	■	C
8	I	T	O	U	■	P	L	I
9	P	O	R	T	A	L	E	T
10	I	N	S	A	N	I	T	E

Solution du N° 255

VERTICALEMENT. — I. Sa présence active est affirmée, ainsi que celle de ses camarades, dans un célèbre refrain. — II. Coule très à l'Est et brûle un peu partout. Saint ou pacha. — III. Le pratiquer, c'est vraiment lâcher avec un élastique. Cinq arcs de cercle bien joints. — IV. Risque moins de chavirer qu'un bateau, nous dit César. Désagréments plus précis et surtout plus positifs que s'il s'agissait du singulier. — V. Peut convenir à Renée, à Jeanne, à Antoinette, etc. Double double tournant. — VI. Isse lui est souvent improprement substitué. Par ironie des mots, peut s'appliquer à une partie d'échecs. — VII. Disposer en profitant de la troisième dimension. Se baisse par peur. — VIII. Ce que firent les soldats après la présentation.



ANGLETERRE

L'accord avec Adenauer

● ***C'est décidé : le gouvernement britannique va aider l'Allemagne à se réarmer. Paul Johnson explique ce qu'en pensent les Anglais.***

MALGRE le récent rapprochement entre M. Harold Macmillan et le Dr Adenauer, les sentiments anti-allemands restent très forts en Angleterre. De toutes les nations qui ont combattu l'Allemagne nazie pendant la dernière guerre, l'Angleterre a été la plus longue à pardonner à la nation allemande, la plus rapide à déceler les signes d'un réveil du militarisme dans la nouvelle République fédérale.

Le facteur qui contribue le plus à entretenir cette méfiance à l'égard de l'Allemagne, c'est la presse. Dans ce domaine, les journaux de lord Beaverbrook, le « Daily Express » (tirage : 4.250.000), le « Sunday Express » (tirage : 3.500.000) et l' « Evening Standard » (700.000), sont les plus actifs. Presque chaque semaine, ils publient en bonne place des informations sur le réarmement de l'Allemagne, sur les demandes agressives du Dr Adenauer et sur les sentiments antibritanniques dans la République fédérale. Mais ils ne sont nullement les seuls. Presque tous les journaux anglais ont tendance à juger sévèrement l'Allemagne occidentale.

Les seuls journaux qui peuvent être considérés comme pro-allemands sont le « Daily Telegraph » (tirage : 1.100.000) qui, en tant qu'organe du conservatisme orthodoxe, est l'équivalent anglais du « Figaro », et les journaux contrôlés par la famille Astor : « The Times » et « The Observer ». Ces deux dernières publications sont cependant suspectes aux yeux de l'opinion dans la mesure où elles ont soutenu une politique « d'apaisement » dans les années 1930. Les architectes de Munich ont été les hommes de ce que l'on a appelé « l'équipe de Cliveden », d'après le nom de la propriété des Astor, à Cliveden, où ils se réunissaient pendant les week-ends.

Des palliatifs

A la Chambre des Communes, les critiques de l'Allemagne n'émanent pas seulement de la gauche. La majorité du Labour Party regrette amèrement, aujourd'hui, son vote en faveur du réarmement allemand. Les Libéraux s'y opposent maintenant, eux aussi, et une importante fraction de l'aile droite du parti Tory proteste énergiquement contre la vente à la Bundeswehr de M. Strauss de fusées à longue portée comme le « Matador » et le « Mace ».

Au printemps dernier, pendant la conférence anglo-allemande de Königswinter, j'ai eu l'occasion de mesurer la violence des sentiments anti-allemands parmi les parlementaires britanniques. Les années précédentes, le clivage entre les participants s'était fait selon les lignes de partis. Les sociaux-démocrates allemands et les travaillistes britanniques avaient eu tendance à s'unir contre les chrétiens-démocrates et les conservateurs. Cette année, le partage s'est effectué sur une base purement nationale. La critique la plus sévère de la politique allemande n'est pas venue de représentants de l'aile gauche travailliste, comme M. Richard Crossman, mais du leader des extrémistes Tory, le vicomte Hinchinbroke.

Quelles sont les causes de la persistance — et même du développement — de cette tension ?

1° LA JALOUSIE. — Les Anglais constatent avec amertume le succès du *Wirtschaftwunder* ouest-allemand, qui contraste avec la stagnation actuelle de l'économie britannique. Pourtant, après les Etats-Unis, c'est l'Angleterre qui fournit la plus forte contribution par habitant aux dépenses de l'O.T.A.N., et l'Allemagne occidentale la plus faible. Malgré cela, les Allemands ont interrompu leur participation — environ 700 millions de nouveaux francs par an — à l'entretien de l'armée britannique du Rhin, ce que les Anglais ne leur ont pas pardonné. La concurrence allemande devient, d'autre part, de plus en plus sévère sur les marchés d'exportation anglais, en particulier au Moyen-Orient, qui était jusqu'ici une chasse gardée britannique.

2° LE MARCHÉ COMMUN. — Les Anglais s'inquiètent de plus en plus des conséquences du Marché commun sur le développement des exportations britanniques.

La plupart des députés des deux partis souhaitent maintenant qu'un arrangement « à l'amiable » soit conclu avec les Six. Ils savent que les industriels allemands le souhaitent aussi. Ils sont donc mécontents de voir que le chancelier Adenauer, pour des raisons purement politiques, a soutenu jusqu'ici la position extrémiste des Français, empêchant ainsi tout accord. En bonne logique, leur colère aurait dû se tourner contre la France. En fait, c'est l'Allemagne seule qui en est l'objet.

3° LES DIVERGENCES POLITIQUES. — La plupart des Anglais estiment — non sans raison — que le chancelier Adenauer est le plus important obstacle sur la voie d'un règlement de la guerre froide. Les efforts de M. Macmillan en faveur d'une rencontre au sommet ont été soutenus — les sondages d'opinion en font foi — par plus de 90 % de la population et les tentatives allemandes pour saboter cette rencontre ont profondément heurté l'opinion. Les dirigeants des deux partis se déclarent favorables à la réunification de l'Allemagne ; en réalité, cependant, le public anglais considère le maintien de la division de l'Allemagne, non seulement comme un juste châtiment des crimes de guerre allemands, mais comme un facteur de paix en Europe. Les revendications allemandes sur les territoires perdus — Silésie, Prusse orientale et même Sudètes — ne rencontrent aucun appui en Angleterre. Au contraire, elles sont considérées comme des provocations à l'égard de la Pologne, pour laquelle les Anglais gardent une très forte sympathie.

On peut prévoir que les sentiments anti-allemands, loin de s'affaiblir, se renforceront en Angleterre à mesure que l'Allemagne jouera — ce qui est inévitable — un rôle de plus en plus grand dans les affaires européennes. L'effacement du chancelier Adenauer et son remplacement par le Dr Erhard, connu pour être pro-anglais, pourrait certainement détendre l'atmosphère. Les Anglais seraient plus heureux encore d'une victoire des sociaux-démocrates aux élections de 1961, et cela d'autant plus que leur nouveau candidat à la Chancellerie est le maire de Berlin, Willy Brandt, très aimé en Angleterre. Mais ce ne seraient là que des palliatifs. Il est peu probable que les Anglais acceptent de considérer les Allemands comme des frères européens tant que la génération qui a combattu et souffert pendant la dernière guerre n'aura pas disparu.

PAUL JOHNSON.

(Camera Press.)

M. FRANZ-JOSEF STRAUSS, MINISTRE ALLEMAND DE LA DÉFENSE.
Contre lui 9 millions d'exemplaires par jour.

CUBA

Conseiller de Fidel

● ***Pour mettre au point la réforme agraire, sur laquelle se joue l'avenir de Cuba, Fidel Castro a appelé auprès de lui comme conseiller technique le professeur René Dumont, grand spécialiste français. A son retour, René Dumont fait ici le récit de cette expérience.***

LORSQUE je suis revenu à La Havane, après ma première tournée à travers les campagnes de Cuba, en mai dernier (1), je me suis rendu dans le grand bâtiment — 20 étages — de l'INRA (Institut National de la Réforme Agraire). J'ai dit aux responsables de la production agricole que beaucoup de choses n'allaient pas dans la réforme agraire cubaine. Ils sont restés un peu étonnés. Je n'avais pas été invité à venir à Cuba ; j'avais entrepris ce premier voyage de ma propre initiative. On m'avait gentiment donné les moyens de me promener partout, et en plus je venais les enguirlander !

J'ai cependant pu faire une première conférence aux chefs de service, dans le bureau du directeur de la Production agricole, Pinos Santos. Elle a duré 2 h. 35 mais je n'ai parlé, en fait, que 25 minutes. Tout le monde entrait dans le bureau pour demander des signatures, il y avait des coups de téléphone, des visites impromptu. A la fin, Pinos Santos m'a dit : « *Je n'ai à peu près rien compris de ce que vous avez expliqué, sinon que c'était important.* »

A la pêche

Il y a eu alors le lendemain une seconde conférence, cette fois à l'échelon des directeurs, à l'issue de laquelle César Rodriguez, directeur de l'industrialisation, m'a dit : « *Vos critiques doivent être entendues en plus haut lieu. Demain, je vous emmènerai chez un économiste socialiste, dans une maison privée. Il faut que vous le rencontriez.* » Cela avait l'air un peu mystérieux. Le lendemain, il s'est révélé que cet économiste socialiste était le directeur du journal communiste « Hoy ». Il m'a reçu dans son bureau, sous un grand portrait de Lénine, et m'a aussitôt déclaré :

« *Notre révolution, très forte sur le plan militaire et politique, ne l'est pas assez dans l'ordre économique. Il faut qu'elle s'en rende compte et corrige ses faiblesses. C'est pourquoi la visite d'hommes comme vous est utile. Cependant, pour qu'elle soit vraiment efficace, il faut que vous rencontriez Fidel.* »

Il a appelé au téléphone le secrétaire particulier de Fidel Castro qui lui a répondu : « *Que M. Dumont nous indique son programme pour la journée de demain, et où on peut le joindre.* » C'est la méthode. Comme Fidel ne sait pas toujours où il se trouvera, il faut lui dire où on se trouve soi-même. A un moment donné, il apparaît sur votre trajectoire.

En effet, le lendemain, à 7 heures du matin, alors que j'allais partir pour Pinar del Rio, on m'annonce que Fidel m'attend dans les bureaux de l'INRA. Nous y filons en jeep et nous montons dans le bureau de Nuñez Jimenez, directeur exécutif de l'INRA. Mais Fidel n'est pas là. A 9 h. 30, un message émis par radio de son bateau nous apprend qu'il est en mer. Le conseil des ministres s'étant terminé à cinq heures du matin, il n'a pas jugé utile de se coucher et il est allé pêcher, sa distraction favorite. Naturellement il a oublié son rendez-vous. Mais il me demande de le retrouver à Pinar del Rio, à 200 km. à l'ouest, où il doit présider, ce jour, une des fêtes nationales, une manifestation paysanne.

Les « Maures » et les « Chrétiens »

Où le retrouverai-je ? « *Ce n'est pas difficile*, câble Fidel : *sur l'estrade.* »

L'estrade, en effet, se voit de loin mais il faut, pour y arriver, traverser une foule estimée par la presse à 200.000 personnes. Cela nous prend une heure et demie. A 4 heures de l'après-midi, nous voilà enfin debout sur cet échafaudage : la parade est commencée. « *Machete affilée contre l'agression étrangère* », dit la pancarte : les milices paysannes défilent fièrement sur leurs petits chevaux. Je suis à la gauche de Fidel, qui préside. Il répond aux salutations des femmes qui lui envoient des fleurs et des baisers. Derrière moi, la radio « hurle » la description du défilé. Dans ce tumulte, mon interprète, Jacques Chonchol, fils d'un docteur français émigré au Chili, expert mis par la FAO à la disposition de Cuba, essaie de traduire à Fidel mes principales critiques de la réforme agraire.

Au bout de trois quarts d'heure, il se lève pour parler mais il doit attendre vingt minutes que la foule ait cessé de l'acclamer. C'est un tribun remarquable. Son discours dure une heure et quart. Puis, la cérémonie terminée, il me dit : « *A tout à l'heure* », sans préciser où et quand je

(1) Voir « L'Express » du 28 juillet 1960.

(J. Quoirez.)

UNE EXPLOITATION FAMILIALE PRÈS DE LA HAVANE.
Les communistes parlent d'hérésie.

dois le retrouver. Mais l'agronome cubain qui m'accompagne, mon ami Alonso Olive, ne s'inquiète pas. « *Venez prendre une douche*, me dit-il — on en avait besoin — *et on lui téléphonera après.* »

Il nous faut cinq ou six coups de téléphone pour localiser Fidel, qui se trouve dans une des casernes non encore transformées en écoles de l'armée rebelle, à 15 km. de Pilar del Rio, où il nous attend. Nous arrivons au mess des officiers à 8 h. 30 du soir. On nous demande aussitôt si nous avons faim et on nous installe devant un plat de « Maures » et de « Chrétiens ». Les « Maures », ce sont les haricots noirs, les « Chrétiens », le riz blanc. Ils constituent la base de l'alimentation cubaine, et ici s'y ajoute du poulet. Au bout d'un moment, à l'autre bout de la longue table, je vois quelqu'un qui me regarde manger de bon appétit avec un sourire en coin : c'est Fidel, arrivé sans que je m'en aperçoive. Aussitôt, je déménage avec mon assiette, en entraînant Chonchol, et je vais m'asseoir à côté de lui.

Une nouvelle phase

Fidel a les traits tirés. Il est visiblement mort de fatigue. Je sais que j'en ai bien pour deux heures à lui exposer mes critiques et j'ai presque pitié de lui. Mais cet homme à bout de forces se met à table et, au bout de dix minutes de « Maures », de « Chrétiens » et de cuisses de poulet, les traits remontent et je sens qu'il est prêt à m'écouter le temps qu'il faudra. Je n'ai jamais vu un homme aussi fatigué récupérer avec une telle rapidité. Quelques semaines après, il paiera ce surmenage (mais il est bien rétabli).

Pendant deux heures, à table, puis après le café, j'ai pu lui développer mes observations sur la réforme agraire cubaine. Il m'a dit : « *Tu comprends* — (on se tutoie dans le régime fidéliste ; s'il ne m'avait pas tutoyé, cela aurait été une mauvaise note) — *tu comprends, je t'ai fait venir parce qu'on m'a dit que tu critiquais notre réforme agraire. Or tous les étrangers qui viennent ici sont enthousiasmés par elle* (pensait-il à Sartre ?) *et nous affirment qu'elle est parfaite. Toi, tu n'es pas d'accord. Qu'est-ce que tu as à dire ?* »

Je lui ai expliqué que je n'avais aucune critique à faire sur la première phase de la révolution, la « prise du terrain », l'expropriation des latifundiaires par l'armée rebelle et la mise en place des premières structures, mais qu'une nouvelle phase devait s'ouvrir maintenant, celle des organisateurs et des économistes. Cela exigeait le changement de certaines méthodes de travail et peut-être le remplacement d'un certain nombre d'hommes. Sur le plan précis de la réforme agraire, je lui ai dit quelles étaient, à mon avis, les principales erreurs à corriger.

« A tes ordres »

Ce qui m'a le plus frappé, dans les réactions de Fidel, c'est la masse énorme de ses connaissances agricoles et son souci d'entrer dans les détails, de tout comprendre. Certains hommes de son état-major agricole, à la tête de l'INRA, ont certainement un niveau de connaissances inférieur au sien : ce qui est assez grave. Fidel, lui, non seulement comprend ce qu'on lui explique, mais s'y intéresse passionnément, et je verrai plus tard qu'il retient tout.

A la fin de notre entretien, il m'a dit : « *Il faut que tu me fasses un rapport. Quand est-ce que tu reviens ?* » J'ai répondu : « *A tes ordres.* » Il a dit à Chonchol : « *Occupez-vous de le faire revenir* » et nous nous sommes séparés.

C'est comme cela que je suis revenu pour une deuxième tournée à la fin de juillet, cette fois appelé comme expert par le gouvernement cubain. Entre-temps, j'avais rédigé pour l'INRA et pour Fidel un premier rapport.

En arrivant à Cuba, j'avais déjà des idées assez précises sur les réformes agraires. J'avais pu en étudier trois : celles du Mexique, de l'Europe orientale et de la Chine. Les deux premières avaient abouti, dans leurs premières années, à des diminutions très sensibles de production. Au Mexique, où la distribution des terres s'est faite lentement, la production a d'abord baissé dans le secteur « partagé » entre les « ejidos ».

Dans les pays communistes d'Europe orientale, après la réforme agraire de 1945, le paysan a augmenté sa consommation beaucoup plus rapidement que sa production — quand celle-ci ne diminuait pas — si bien que les habitants des grandes villes, Bucarest, Varsovie, Budapest, ont longtemps eu faim.

Les vaches et les montagnards

La réforme chinoise est la seule qui se soit accompagnée d'une augmentation sensible et immédiate de la production, en partie à cause du courage des paysans chinois et de la compréhension des problèmes agricoles de la part des dirigeants communistes, et aussi parce qu'elle n'a pas beaucoup touché à la taille des exploitations. Les grands domaines cultivés par des salariés étaient rares. La réforme a surtout consisté à donner la propriété de la terre à l'ancien locataire, c'est-à-dire à supprimer la rente foncière, qui atteignait de 30 à 70 % (souvent 50 %), de la production.

A Cuba, j'ai trouvé une réforme agraire tout à fait différente des trois autres. Elle consiste, en gros, dans un passage direct du *latifundium* à la coopérative de production. C'est une chose qui n'a été faite nulle part ailleurs. Les communistes considèrent cela comme une hérésie. Ils estiment qu'il faut d'abord donner et distribuer la terre aux petits paysans et aux ouvriers agricoles pour satisfaire leur « *aspiration héréditaire à la propriété* ». Ce n'est qu'ensuite qu'il faut songer à reconstituer la grande exploitation sous forme d'une coopérative de production.

A Cuba, une expérience de partage a été faite. Descendant de la Sierra Maestra, les rebelles ont distribué aux petits paysans montagnards des environs les terres et les vaches d'un grand propriétaire. Le résultat a été concluant : au bout d'un mois, toutes les vaches étaient mangées. La leçon a été comprise.

D'autre part, la population cubaine est composée en majorité non pas de paysans mais de *prolétaires agricoles*, d'ouvriers qui ont lutté dans leurs syndicats pour l'augmentation de leur salaire et chez qui l'aspiration à la propriété n'est guère marquée. Pour 70.000 familles de petits (et très petits) paysans, il y a environ 150.000 ouvriers de la canne et 60.000 familles d'ouvriers d'autres cultures ou de l'élevage. Les moyens propriétaires n'ont pas été touchés par la réforme, la propriété n'ayant pas été touchée en dessous de 30 caballerias, soit 400 hectares. C'est la limite la plus élevée qui ait été adoptée dans une réforme agraire. En Europe orientale, elle était de 20 à 50 hectares, selon les pays.

Un cloisonnement rigide

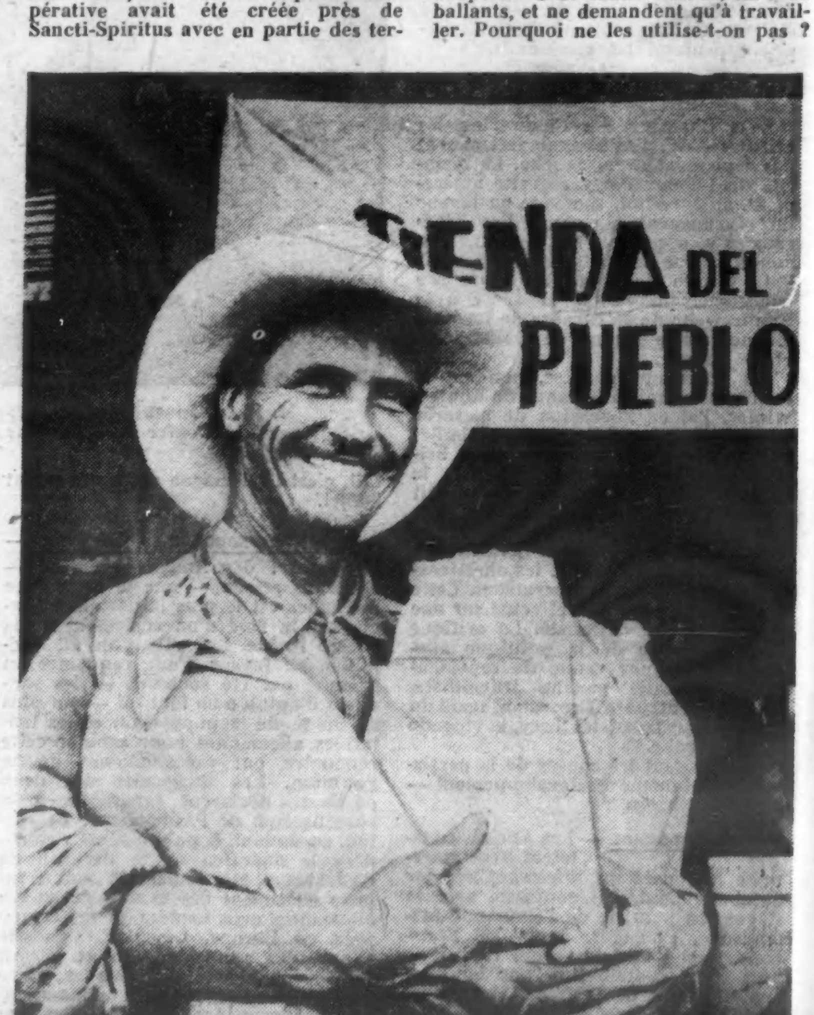
Fidel ne veut à aucun prix s'attirer l'hostilité des paysans. Lorsque le chef de la « zone » 16, province de Las Villas, lui a annoncé qu'une coopérative avait été créée près de Sancti-Spiritus avec en partie des terres apportées par des petits propriétaires, il a aussitôt demandé : « *Est-ce que ces paysans étaient bien volontaires pour donner leurs terres ?* » Il ne tient pas du tout à ce que des pressions soient exercées sur les paysans en faveur de la collectivisation, comme dans les démocraties populaires de 1949 à 1956. Il lui suffit, pour le moment, de porter son effort sur les coopératives de salariés agricoles, pour lesquelles il n'y a aucun problème, l'adhésion des ouvriers étant complète.

Mais il y aurait beaucoup à dire sur l'administration de ces futures coopératives, qui sont actuellement gérées comme des fermes d'Etat. Tout d'abord, elles n'ont pas de budget « unitaire ». Je n'ai jamais pu savoir, dans aucune entreprise, si le bilan était réellement bénéficiaire. Les membres de la coopérative ne sont pas rémunérés en fonction de la production obtenue, mais suivant des sortes de conventions collectives. Les salaires cubains étant relativement élevés (les plus hauts des Caraïbes), et rehaussés encore depuis la révolution, il est permis de se demander si certaines coopératives, qui hériteront des dettes des fermes d'Etat, ne sont pas déjà virtuellement en déficit. Pour l'instant, il est impossible de le savoir. Les crédits d'Etat arrivent de plusieurs côtés et personne ne se préoccupe d'établir un vrai bilan.

Dans la province de Camaguey, j'ai visité, à El Cenizo, une coopérative de riz. Après la récolte, en milieu humide, les plants de riz donnent des repousses qui constituent un pâturage de grande valeur. Or cette coopérative n'avait pas de bétail pour les utiliser, ce que faisaient autrefois les cultivateurs particuliers. Il y a donc là une forme nouvelle de gaspillage.

Le plus grave, c'est le cloisonnement rigide entre les différents secteurs de production : élevage, canne à sucre, autres cultures.

Au nord de cette même province de Camaguey, près de la « Centrale » ou sucrerie Senado, dans une coopérative de canne en cours de création, on a voulu diversifier la culture et on a semé du coton sur des jachères réservées pour la production de canne de l'année suivante. Mais ce champ est envahi par les mauvaises herbes et personne ne se préoccupe de les arracher. C'est pourtant la morte-saison. Tous les ouvriers de la coopérative de canne sont là, les bras ballants, et ne demandent qu'à travailler. Pourquoi ne les utilise-t-on pas ?



(S.I.C.)

UNE « COOPÉRATIVE DU PEUPLE »
« D'accord pour diminuer nos salaires ».

Parce que le coton dépend d'un service central et que l'administrateur de la coopérative n'a reçu ni l'ordre de biner le coton, ni les crédits nécessaires ! Cet homme, élevé dans et pour la canne, ne s'intéresse guère aux autres productions.

A l'extrémité ouest de Cuba, dans la péninsule qui s'avance vers le Mexique, j'ai vu les résultats d'une erreur encore plus grossière. Elle n'est pas à l'honneur de la corporation agronomique, car c'est le professeur d'économie rurale de la Faculté agronomique de La Havane qui était le chef de cette zone de développement PR4 (28 zones dans l'île). Il a fait défricher une forêt sous laquelle il y avait des rochers calcaires en « dents de chien », émergeant irrégulièrement du sol. Entre ces roches, il y avait dans les creux de la très bonne terre, tant que la forêt était là. On a fait des plantations de papayes, de bananes et de taros (tubercules alimentaires d'Océanie.) Mais les arbres enlevés, la culture n'a été possible qu'une année, alors que le sol était encore meuble. L'année suivante, il aura durci et la charrue qui sera alors nécessaire pour l'ameublir ne pourra circuler dans ces rochers ! C'est un exemple de certains « ratés » de fonctionnement de l'INRA, du moins à ses débuts. Personne, à la direction générale, n'a pris l'initiative de faire corriger une telle erreur, dont la stupidité apparaissait pourtant à tous les visiteurs, même non spécialistes. Je pense qu'un tel gaspillage de crédits ne pourrait plus se produire aujourd'hui.

L'enthousiasme

Autre exemple, pourtant : à Cuba, une légumineuse appelée « marabout » envahit vite les friches. Fidel le sentimental m'a dit qu'il avait une véritable haine du marabout. Alors on a utilisé des centaines de bulldozers pour renverser ces marabouts. Souvent on a découvert dessous une savane de sable très pauvre que sa pente rendait sensible à l'érosion. Alors qu'il existe de riches sols couverts de prairies médiocres avec élevage extensif, où un simple coup de charrue, qui revient beaucoup moins cher, permet d'établir des cultures exigeantes. Les déchets de ces cultures, faites sur ces pâturages, fourniraient même un excellent fourrage, permettant de nourrir autant de bétail que si les terres étaient restées en pâturage : avec, en plus, le produit des cultures.

A côté de cela, il y a des réalisations remarquables, qui s'expliquent à la fois par l'enthousiasme des ouvriers agricoles, et par l'importance des investissements d'Etat. La révolution cubaine est la première qui ait fait porter presque tout le poids de son effort sur le développement de son agriculture et le bien-être de ses ouvriers agricoles, qui n'ait pas bâti tout son développement sur la misère paysanne. Les résultats s'en font sentir : la production a augmenté dès la première année, mais à un prix un peu élevé. Et surtout le niveau de vie des prolétaires agricoles, très inférieur à celui des ouvriers de la ville, s'est élevé.

« Jusqu'à 1 peso 25 »

Quant à la ferveur des ouvriers agricoles cubains, j'ai pu la vérifier près de la « Centrale » sucrière, Palma, en Oriente, possession américaine qui venait juste d'être nationalisée. J'ai dit aux bineurs de canne qui m'entouraient : « *Etant donné que l'Amérique a réduit son quota d'importation de sucre à prix avantageux, que Cuba doit maintenant vendre sa production au prix mondial, seriez-vous prêts, pour soutenir l'indépendance économique du pays, à accepter une nette diminution de salaire ?* » Ils m'ont répondu : « *Notre salaire est actuellement de 2,50 pesos. Jusqu'à 1,25, nous sommes prêts à marcher.* »

Le 11 août, Fidel Castro réunit les « coordinateurs » (sorte de présidents élus) des 660 coopératives de canne à sucre, qui contrôlent alors près de la moitié de la canne produite à Cuba.

Son discours radiotélévisé dura de 23 heures à 2 heures du matin.

RENE DUMONT.

La semaine prochaine :

MES DISCUSSIONS AVEC FIDEL CASTRO

ATHLÉTISME

Les limites humaines

● ***Quels sont les athlètes capables de se surpasser ? Comment y parviennent-ils ? Et pourquoi ?***

« L'homme est quelque chose qui doit être surmonté » (Nietzsche).

LES finalistes du 800 mètres, aux Jeux olympiques de Rome, avaient dû, pour se qualifier, disputer trois courses épuisantes en un peu plus de quarante-huit heures. Et, en finale, un effort encore plus intense leur fut demandé.

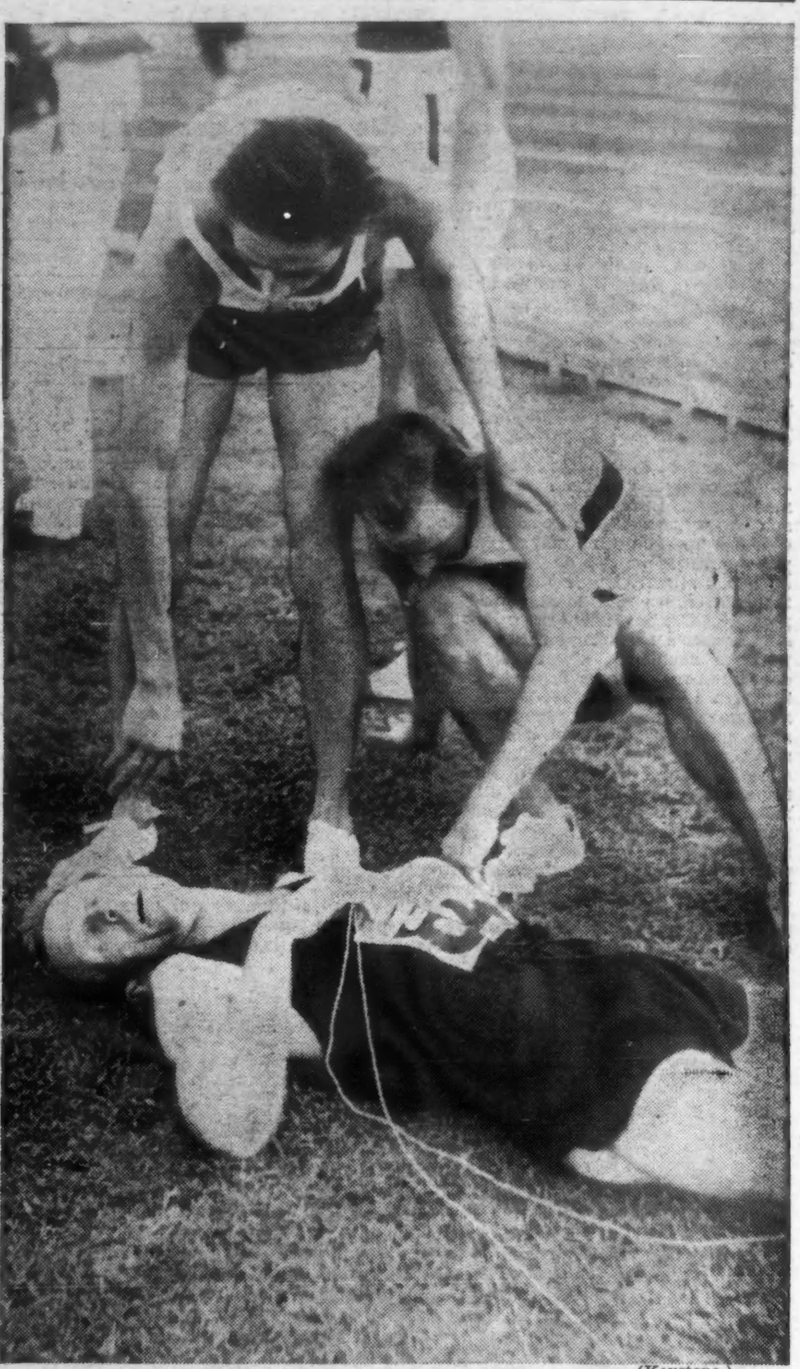
A cent mètres de l'arrivée, cependant, le Belge Roger Moens, recordman du monde, trouva en lui la ressource nécessaire pour démarrer et prendre un avantage de sept ou huit mètres sur ses principaux rivaux, les Allemands Schmidt et Matuschewski et le Jamaïcain Kerr. Ceux-là étaient battus.

C'est alors que surgit, sur la gauche de Moens, un homme que l'on n'attendait pas, le Néo-Zélandais Peter Snell. Lui aussi paraissait battu, mais il refusait sa défaite. Il accélérait alors que, logiquement, il n'aurait pas dû être capable d'accélérer. Il semblait dépasser ses propres limites lorsqu'il prit l'avantage sur Roger Moens qui lui lança un regard désespéré, presque tragique. Ce 800 mètres était donc gagné, non pas par le meilleur en valeur pure, mais par celui qui avait su se surpasser.

Un sommet plus élevé

Dans le 5 000 mètres, couru une demi-heure plus tard, un autre Néo-Zélandais, Murray Halberg, prit son envol et distança tous ses concurrents. Un seul d'entre eux, l'Allemand Grodotzki, se lança à sa poursuite. Mais l'avance de Halberg était telle que la course paraissait jouée.

Un tour avant l'arrivée, cependant, on vit nettement faiblir le coureur de tête. Ses muscles saillirent, ses yeux parurent exorbités. On crut qu'il allait s'effondrer, tandis que Grodotzki reprenait espoir. Et subitement, à une



(Keystone.)

LE VAINQUEUR DU 5.000 MÈTRES OLYMPIQUE (**).
Une sorte de raidissement du corps.

(A.P.)

UNE SÉRIE DU 800 MÈTRES (*).
Trois fois en quarante-huit heures.

sorte de raidissement du corps de Halberg, on sut qu'il ne serait pas rejoint. Comme si, au sommet de son effort, il avait découvert un sommet encore plus élevé. On eut le même sentiment que pour Snell : d'un dépassement de soi-même. Halberg tint bon jusqu'au fil, mais, l'ayant coupé le premier, il se laissa tomber sur le dos, vidé, anéanti, dans l'herbe du stade.

Les Néo-Zélandais n'ont pas le privilège de ces efforts qui semblent inhumains ou suprahumains. On pourrait en citer d'autres exemples tirés de ces mêmes Jeux romains. Le sauteur soviétique Chavlakadze, le nageur australien Rose ou le coureur de demi-fond français Michel Bernard ont donné l'impression qu'ils triomphaient moins par leurs qualités intrinsèques et mesurables que par leur capacité d'aller au-delà de ces qualités à un moment déterminé. Un autre Français, Michel Jazy, bien aidé par Michel Bernard, a su, lui aussi, reculer ses propres limites dans la finale du 1.500 mètres. Dans le dernier virage avant l'arrivée, en deuxième position derrière Elliott, il était talonné par le Hongrois Rozsalvolgyi, qui « vaut » probablement une ou deux secondes de moins que lui. Jazy pouvait se contenter d'une médaille de bronze, déjà inespérée. Mais il s'est accroché à la seconde place, réussissant le temps exceptionnel de 3'38'4 (nouveau record de France), améliorant son record personnel de près de 4" et donnant ainsi à la France sa première médaille d'argent en athlétisme.

Deux familles

En contrepartie, il nous semble qu'il faudrait citer non pas tellement les athlètes victimes de défaillances accidentelles et spectaculaires, tels que l'Allemand Valentin, un des favoris du 1 500 mètres, qui ne put résister au « train » d'enfer imposé en série par Michel Bernard, mais les athlètes limités à leurs propres performances, à leurs « temps » habituels et incapables de les dépasser au jour J.

C'est le cas du Belge Moens qui avait tout prévu, tout arrêté, qui avait pour ainsi dire gagné sa course d'avance, mais qui butta devant l'imprévisible. Le coup d'œil qu'il lança à Snell, le dépassant, avouait qu'il ne pouvait pas « aller au-delà ». C'est aussi le cas de deux athlètes noirs, le prodige américain du saut, John Thomas, et le plus grand sprinter que l'équipe de France ait jamais présenté, le Sénégalais Adbou Seye. Lorsque Thomas, qui est recordman du monde avec un bond de plus de 2 m 20, vit les sauteurs soviétiques passer 2 m 16, ce dont il les croyait incapables, il perdit concentration et confiance et échoua lui-même, à trois reprises, à cette hauteur. Quant à Seye, il a réalisé ses temps habituels sur 100 et 200 mètres, mais pas davantage. Il n'a pas eu ce sursaut, ce mouvement de révolte qui pousse certains sprinters à arracher une victoire qui, normalement, aurait dû leur échapper.

On peut, de ces quelques observations, tirer plusieurs remarques :

1. Il existe, semble-t-il, deux grandes familles de champions : celle des virtuoses et celle des lutteurs. Les premiers se jouent des difficultés au lieu de se colleter avec elles. C'est le cas du sauteur de haies Calhoun et de l'extraordinaire championne de sprint Wilma Rudolph, tous deux noirs et qui semblent habités par la grâce. Ceux-là n'ont généralement pas à se surpasser pour vaincre. Mais ont-ils à se surpasser, ils y parviennent rarement (Thomas en saut, Norton en sprint), comme si la facilité tuait en eux le sens de l'effort. Les « lutteurs », en revanche, sont des familiers de la souffrance et du dépassement. Comme Bernard, comme Mimoun, comme la plupart des athlètes anglo-saxons et soviétiques, ils ne sont presque jamais décevants.

2. Comment se produit ce phénomène de dépassement ? Le corps y a été longuement préparé par l'exercice quotidien et la familiarité de l'effort douloureux, mais la source principale nous paraît être d'ordre psychique et moral. Tout se passe comme si

→

(*) L'Australien A. Blue gagne suivi du Canadien E. Leps et de l'Allemand M. Matuschewski.

(**) Le Néo-Zélandais Murray Halberg.

→

l'athlète parvenait, par un effort passionné de volonté et d'intelligence, à tirer son corps au-delà de ses limites. *« Rien de commun entre l'exercice humain et les jeux des animaux* (écrivait Jean Prévost dans « Plaisirs des sports » (1) : *c'est la volonté qui conquiert le corps* ». Et, dès les premiers Jeux olympiques modernes qui se déroulèrent à Athènes en 1896, après la victoire dans le marathon du berger de Maroussi, Spiridon Louys, le baron de Coubertin, rénovateur des Jeux, écrivait : *« Louys se prépara par le jeûne et la prière et passa, dit-on, la dernière nuit devant les icônes, à la clarté des cierges. Dès lors, je fus persuadé que les forces psychiques jouaient en sport un rôle bien plus effectif qu'on ne leur attribue. »*

3. Pourquoi se dépasse-t-on ? Jamais — ou presque — pour des raisons matérielles. Les Jeux ne rapportent aux vainqueurs que des satisfactions d'ordre moral non monnayables. Assez peu pour des motifs de fanatisme ou de nationalisme. Même chez les athlètes soviétiques que le souci de propagande n'a pas l'air de préoccuper outre mesure. Donc cet effort immense, presque révoltant, et peut-être sans commune mesure, est à peu près gratuit. On le fait pour soi-même, pour s'affirmer, pour être le premier et pour aller jusqu'au bout. On a même pu assister à la télévision au sprint acharné que se sont livré deux athlètes pour... la sixième place du 3 000 mètres steeple. L'effort de l'athlète pour se dépasser relève presque de la métaphysique. Il s'éprouve à la limite de ses possibilités physiques, comme le chercheur intellectuel qui remet l'univers — et lui-même — en doute pour aller encore plus loin dans la connaissance. C'est pour cela sans doute que, comme l'écrivait Jean Prévost : *« Même chez le vainqueur, la dernière seconde ressemble au désespoir. »*

JEAN MEUNIER.

(1) Lire en page 30 : « La vieillesse de l'athlète ».

ROME

Ce ne sont que des jeux

Alfred Sauvy nous écrit : quand les dieux quittent le stade, ils redeviennent des hommes — et les déesses, des femmes.

LES Jeux roulent, ou plutôt se déroulent. Implacablement, sous le couvert d'une organisation laborieuse, mais dans l'ensemble satisfaisante, s'inscrivent les événements, résultat logique de quatre années de travail, ou plus, dans quatre-vingt-cinq morceaux de la planète, affectés simplement d'un facteur aléatoire.

Cet aléa ne modifie d'ailleurs que des résultats individuels, sans altérer notablement l'ensemble. Aucun pays ne peut guère invoquer la malchance d'une heure. Au-dessus de Jupiter et des autres, le dieu Hasard n'insère ses caprices que dans le cadre de la subtile loi des grands nombres, qui domine le tout.

Dans l'ordre des pays, il n'y a pas de véritable révélation ; chacun se trouve à la place logiquement attendue.

Les corps victorieux

Ces vainqueurs qui montent sur le podium, que faut-il en penser ? Parviendront-ils, dans leur vie, à s'échapper de la masse, comme ils ont réussi ici à dominer leurs semblables ? C'est ici le grand drame du sport, car, à côté de remarquables succès dans la vie sociale, on relève trop de déchéances et surtout d'existences médiocres, qui ne s'animent un peu que lorsque, dix, vingt ou quarante ans plus tard, l'ancien champion trouve un auditeur suffisamment intéressé ou indulgent pour justifier l'exhumation des photographies ou articles qu'il n'a pas pu (souvent faute de place) coller au mur, autour de la médaille reçue en un jour qui a marqué sa vie.

Les vainqueurs d'aujourd'hui, à quelle catégorie appartiennent-ils ? Ce Noir américain qu'une université a appelé dans son campus, pour contribuer à sa bonne réputation, va-t-il acquérir de hautes connaissances professionnelles, ou simplement ce mépris du métier manuel qui, là-bas comme chez nous, produit tant de déclassés ? Peut-être existe-t-il des psychologues physionomistes, aptes à lire sur leurs traits (du visage, non de la main) leur destin de sportif. Me sentant vraiment incapable d'une telle prévision, je dois me borner à observer, et le plus souvent à admirer, leurs corps. C'est du moins le cas pour les coureurs jusqu'à la distance de 800 mètres, et aussi pour les sauteurs.

Quant aux autres, il est parfois permis d'en discuter. Il m'a été donné précisément de comparer, à une heure de distance, l'académie des trois lanceurs de poids américains, qui ont dominé de très loin le lot mondial, à celle du célèbre Hercule Farnèse. Et, à vrai dire, bien que celui-ci apparaisse assez fatigué, sinon un peu dérouté, auprès de sa massue, il supporte bien la comparaison. Mais d'autres observateurs seront d'un avis différent.

Laissons donc ces trois phénomènes au style incomparable, pour aborder un sujet plus délicat : il a beaucoup été dit et écrit pour ou contre le sport féminin. La cause est aujourd'hui jugée sur le fond et en particulier sur son aspect social. Il n'y a plus, du moins je le suppose, aucun Clément Vautel pour s'indigner ou se résigner, en écrivant *« qu'après tout on n'empêchera jamais une fille de courir »*.

Mais la question des épreuves elles-mêmes reste en suspens. Gardons-nous de citer des noms, mais enfin, lorsque, sur le podium, sont montées, l'autre jour, trois femmes fort remarquables dans la piscine, il y avait quelque ironie à dire, pour deux d'entre elles tout au moins, que c'étaient des virtuoses de « papillon ». Et, de façon plus générale, sans généraliser toutefois, on signale, parmi les vedettes, à côté de féminités séduisantes à souhait, des personnes peu inclinées aux attraits de l'autre sexe.

Que vous importe ? répondra-t-on. Il ne me paraît pas possible de se désintéresser totalement d'une sélection qui conduit à de tels résultats. A tout le moins, faudrait-il modifier certaines épreuves.

Ce sont là, d'ailleurs, des vœux assez platoniques. Personne ne proposera une analyse préalable des hormones des concurrentes, et d'autre part tout changement du programme se heurtera au veto des pays qui réussissent dans ce domaine ou entendent réussir. Mettons donc que je n'ai rien dit.

Revenons à Rome

Revenons-y, puisque toute voie y mène. Parqués dans leur village, assez éloigné du Capitole, les dieux du stade ne se manifestent guère dans la pleine ville ; tout au moins, la vie traditionnelle n'est-elle guère affectée par leur présence. Il faut d'ailleurs signaler, en toute justice, que les exploits sportifs les plus méritants, je ne dis pas les plus glorieux, se produisent hors du stade olympique. Expliquons-nous.

Je ne vise même pas ici la prise d'assaut des autobus à la sortie du stade, en fin d'après-midi, me contentant de penser que si j'étais « coach » de quelque chose, c'est là que je viendrais pour trouver des sujets de valeur. Il y a d'autres épreuves non moins difficiles, par exemple acheter un billet d'entrée au stade. Il devait y avoir, dans le haut état-major de l'organisation, une personne bienveillante qui a jugé utile d'organiser aussi, si l'on peut dire, une épreuve à l'intention des non-athlètes.

En tout cas, si l'on s'était proposé de réduire au minimum la vente de billets, il était difficile de faire mieux. Dans toute la ville, un seul bureau les délivre — fort discret, d'ailleurs, et que l'on découvre par hasard. En outre, il ne rend rien et n'échange rien ; de sorte que l'infortuné désireux de changer de jour, par exemple, doit se rendre sur le corso, y trouver un acquéreur, dans une espèce de bourse inégalement fréquentée, puis solliciter un numéro d'ordre auprès d'un préposé fugace et attendre ensuite, toujours debout dans la rue, l'heure où son numéro sera appelé. Plus facile que ce marathon apparaît évidemment le geste de tourner le bouton de la télévision ou encore d'entrer au Panthéon (je parle de celui de Rome et seulement des visiteurs vivants).

Un autre sport encore, c'est la conduite d'un véhicule, aux heures bien remplies. Rome est en train de s'embouteiller avec la même sûreté et la même étourderie que l'a fait Paris. Malgré les quelques « sens uniques », hâtivement improvisés pour les Jeux, la circulation dans le centre est le triomphe, si l'on peut dire, du libéralisme.

Pas de diversion

Mais le Français est confondu de voir combien les Romains déploient d'amabilité dans ces relations. Les invectives coutumières de la rue parisienne font place ici à une bonne grâce étonnante et le piéton est tout surpris, non seulement de ne pas entendre les compliments d'usage, mais de voir des conducteurs ayant une incontestable priorité en termes de puissance d'écrasement, s'arrêter à son intention avec un sourire.

Ah ! si la jungle sociale était marquée par de tels soucis, le pauvre Marx serait resté dans une totale obscurité, à moins qu'il n'ait rédigé un éloge du Capital.

Certes, l'économie italienne évolue ; contrairement au préjugé millénaire, mille fois démenti et mille fois renaissant, la mécanisation accroît, dans son ensemble, l'emploi, de sorte que le chômage recule lentement. Une course est engagée entre le couple marteau-faucille et le couple nylon-vespa de l'embourgeoisement. La lutte est loin d'être jouée et les patriciens, privés de l'espoir en César, feraient bien de penser que les déluges arrivent parfois avant l'heure prévue.

Tous ces à-côtés, me direz-vous, ne sont pour moi qu'un moyen d'éviter le sujet scabreux : la tenue extrêmement modeste des représentants français dans ces joutes officielles. Ce n'est pas un recul, je vous l'assure, ou si c'en est un, il est destiné à améliorer le saut. Ce sera la matière essentielle du prochain et dernier article.

ALFRED SAUVY.

(*) De dr. à g. : Elliott (1er), Rozsavolgyi (3e), Jazy (2e), et Vamos (5e).

(Dalmas.)

AVANT LE DERNIER VIRAGE DU 1 500 MÈTRES OLYMPIQUE (*).
La dernière seconde ressemble au désespoir.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Henri Troyat : un itinéraire russe de la liberté à la française.*

HENRI TROYAT était fou de joie. A l'instant où le photographe, sa Lambretta et moi nous marquions devant la somptueuse villa de l'Académicien (près de Grasse) un arrêt poussiéreux, il venait de découvrir, dans sa collection de livres russes introuvables, un itinéraire détaillé Saint-Pétersbourg-Sibérie, daté 1825.

« Ainsi je pourrai, dans mon prochain livre, retracer, verste par verste, les étapes parcourues par les Décembristes condamnés, après leur révolte, aux travaux forcés en Sibérie. Le lecteur s'en contrefout, c'est vrai. Mais moi, ça me fait un plaisir !... »

Troyat, c'est un géant débraillé : son ample carrure ferait honneur à un paysan de la steppe. Et il est Russe, en effet, d'origine, mais de souche mercantile. Son père qui fut, du temps des tsars, un gros homme d'affaires, quitta la Russie pour la France en 1920. Henri Troyat avait alors huit ans.

— *De cette enfance, tout imprégnée de la vieille Russie, que mes parents évoquaient inlassablement, j'ai gardé la passion des choses russes. Cela commença par une étude sur Pouchkine.*

Et cela continue. La dernière en date des œuvres de Troyat slavophile, c'est « La Barinya » (1), le deuxième roman d'une trilogie, « La Lumière des Justes » (que de Justes, cette année !) qui se propose de tracer, à travers l'Europe du XIX[e] siècle, un itinéraire de la liberté.

— Et quel en est le point de départ ?

— *Paris, évidemment. C'est là que les officiers russes, venus en vainqueurs de Napoléon l'Antéchrist, découvrirent avec stupéfaction ce que c'était que la liberté. A Paris, en 1815, on disait, on lisait ce qu'on voulait, théoriquement les lois étaient justes et les hommes égaux. De retour en Russie, ces officiers du Tsar accommodèrent la liberté française à la sauce russe, avec l'extravagance qu'on devine.*

— Ainsi la révolte des Décembristes...

— *...était une conséquence directe des guerres napoléoniennes. C'est le sujet de mon prochain roman. Mais n'anticipons pas. « La Barinya » se situe en 1820 : époque où des dizaines de clubs d'aristocrates libéraux florissaient clandestinement...*

— On ne peut guère les qualifier de révolutionnaires.

— *Certes non. Mais les réformes dont ils rêvaient (l'abolition du servage, l'égalité devant la loi, une Constitution) étaient alors fort audacieuses. Ainsi dans le pays le plus arriéré d'Europe, une fraction de la noblesse porta le premier coup qui ébranla (bien qu'encore faiblement) l'empire.*

— Et Pestel ?

— *C'était un vrai révolutionnaire, un Bolchevik avant la lettre, le seul qui, ayant la tête sur les épaules et non dans les nuages, aurait pu accomplir une révolution. Républicain, il allait jusqu'à envisager l'assassinat du tsar...*

— Et le peuple, dans tout cela ?

— *Le peuple restait coi. Personne ne s'en occupait. Les Décembristes le craignaient. Ce n'est qu'en 1905 que des révolutionnaires russes invitèrent les ouvriers à se révolter. Quant aux paysans, ils ne furent convoqués qu'en 1917.*

— Mais alors, cette révolte de 1825...

— *...ne fut qu'une révolution de palais. Alexandre I[er] venait de mourir. Les officiers se rallièrent à Constantin dont ils espéraient obtenir une Constitution pour la Russie. Mais ces rêveurs se contentèrent de se planter devant le palais, jusqu'à ce que les canons de Nicolas I[er], qui prit la succession du trône, les aient dispersés avec des obus très réels.*

— Drôle d'insurrection !

— *D'accord : un enfantillage. Mais de toutes les révoltes connues, ce fut la plus parfaitement désintéressée.*

(1) « Barinya », c'est la femme du « barine », ou seigneur. C'est ainsi que les serfs appelaient leurs maîtres. Ed. Flammarion.

(Manciet.)

HENRI TROYAT.
Verste par verste.

(Sanchez.)

JACQUES CHAPIRO.
Vingt sous du m2.

Les officiers décembristes n'avaient rien à gagner, puisqu'ils occupaient déjà les postes les plus enviés de l'Empire.

— Quel était donc leur but ?

— *Obtenir, pour le peuple (mais sans lui) un peu de cette justice qu'ils avaient entrevue en France, dix ans auparavant...*

Mais enfin, « La Barinya », qui est-ce ? Une Française, qui épouse un officier du tsar et le suit en Russie, tout en lui insufflant les idées libérales chères au pays de Voltaire et de Saint-Simon. Cependant Henri Troyat n'a rien d'un révolutionnaire des lettres : c'est au contraire un vieux routier qui satisfait régulièrement quelque cent mille lecteurs sans trop les fatiguer. Aussi l'intrigue de « La Barinya » ne présente-t-elle qu'un médiocre intérêt. C'est l'image ressuscitée de la vieille Russie qui en fait toute la valeur : la vie quotidienne d'un « barine » campagnard, de ses serfs ; les remous libéraux qui, curieusement, agitaient ceux que le régime avait comblés. Mais, objectera-t-on, tout cela se trouve déjà dans « Guerre et Paix »...

● *Jacques Chapiro : splendeurs et misères de « La Ruche ».*

« *CE château ne présente aucun intérêt historique mais les éboulements de pierres constituent un danger sérieux.* » Ainsi Jacques Chapiro écarte le touriste intrigué par ces ruines qui, perchées sur une colline non loin de Carpentras (Vaucluse), sont tout ce qui reste d'un extraordinaire château, taillé à même le roc, dont les origines, qui remontent au IX[e] siècle, sont presque légendaires.

Au château, les toits sont rares. Il en reste un sur l'église ; un autre abrite le peintre-écrivain Jacques Chapiro. De là, on emprunte une cascade de chemins et de marches qui, d'un pan de mur à l'autre, mènent au sommet de l'édifice, où l'on découvre tout un bosquet de pins.

C'est là que Chapiro s'installe pour parler de la Ruche. Voilà plus de soixante ans que des artistes de tous genres logent dans cette cité, passage de Dantzig, et l'on voudrait aujourd'hui la détruire, y construire des garages !

Chapiro, qui fut un des premiers locataires, en connaît toute l'histoire, qu'il raconte dans son livre, « La Ruche » (2).

(2) Préfacé par Jean Cassou. Ed. Flammarion.

« C'est le sculpteur Alfred Boucher qui découvrit, près des abattoirs de Vaugirard, un terrain vague. Il se croyait à la campagne (c'était en 1895). Il avait soif, il entra dans un bistrot, dont le propriétaire était aussi celui du terrain. Il demandait 20 sous du mètre carré. Boucher tira de sa poche un billet de 1.000 francs. L'affaire était conclue.

— Qu'a mis Boucher dans ce terrain vague ?

— *Il y installa un pavillon rond, à trois étages, de style oriental, qui avait servi à l'Exposition de 1900. Plus tard, devenu riche, Boucher ajoutait, selon les besoins de la Ruche, des baraques au terrain.*

— D'où venaient les « abeilles » ?

— *De tous les pays. Et de toutes les couches sociales, mais crevant de faim pour la plupart. Heureusement, les loyers n'étaient pas très élevés (50 francs par an, environ). Encore ce pauvre Boucher ne les encaissait-il pas toujours.*

— Il y avait, je crois, une « cellule » d'avant-garde ?

— *C'était la rotonde, au centre du terrain. C'est là qu'Archipenko rencontra Fernand Léger, qu'il influença. Zadkine et Lipchitz y logeaient aussi. Chagall s'y installa en 1910, ensuite Soutine.*

— La Ruche avait aussi son théâtre ?

— *Dites plutôt une scène primitive. Boucher espérait ainsi attirer les Parisiens, les intéresser à la Ruche. C'est là aussi que Jouvet, alors inconnu, rencontra Jacques Hébertot. Et Marguerite Moreno, qui venait jouer à la Ruche.*

— A quelle époque ?

— *Dans les années 20. Années où Montparnasse devint l'un des piliers artistiques de Paris. L'autre, c'était le Bateau-Lavoir, à Montmartre, que hantaient Modigliani, Picasso, Van Dongen, Apollinaire, Max Jacob. Peu à peu ces artistes, attirés par la Ruche, descendirent à Montparnasse. Histoire de boire un verre à « La Rotonde » ou au « Dôme ».*

— Comment vivaient les hôtes de la Ruche ?

— *Dans la misère la plus totale, dans l'insouciance aussi, le désordre. Les rats couraient les escaliers, dévoraient, dans un atelier de peintre, le peu de nourriture qu'ils trouvaient. La concierge de la Ruche faisait cuire des haricots verts qu'elle distribuait gratuitement aux plus affamés.*

— Et les modèles ?

— *Ah ! Il y avait Margot... Margot qui achetait des pommes de terre pour nourrir quelques peintres — tous ses amants. Car elle avait un grand cœur... Margot, qui accoucha d'un enfant dont chacun, à la Ruche, eût pu être le père...*

— Et quels sont, actuellement, vos projets pour la Ruche ?

— *J'ai fondé un Comité pour la sauvegarde de la Ruche. Il faudrait d'abord classer la Ruche monument historique, empêcher la construction de ces garages. Ensuite, édifier de nouveaux ateliers là où il reste encore de la place, y mettre les peintres les plus mal logés actuellement. De la fameuse rotonde, faire un musée.*

Espérons que Jacques Chapiro pourra ajouter quelques chapitres à la pittoresque histoire de la Ruche, dont la lecture parfois soulève le cœur. Cette société qui se dispute à coups de millions les toiles de Soutine, se souvient-elle seulement que le même Soutine, il y a quarante ans, retirait de la poubelle une paire de savates innommables qu'il offrait au premier venu en échange d'un morceau de pain ?

ANNE GUERIN.

avez-vous lu?

PETER ET LA JEUNE DAME

par Hélène Tournaire

Un roman ironique et gai qui se passe sur la Côte d'Azur, dans une mystérieuse villa.

Qui est Peter ?

La jeune dame est seule à le savoir.

Ce livre est le dernier paru dans la collection : CHAMPAGNE.

AU NOM DU PÈRE

par Pierre Apesléguy

Drame entre un prêtre et un couple.

La jeune femme est assassinée.

Ne pouvant expliquer ce qui lui a été dit sous le secret de la confession, le Père François va être condamné à mort.

Mais la vérité triomphe.

Tout a échappé à la justice humaine, tout a été accompli au nom du Père.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

ÉDITION

Quoi de neuf ?

● *Un premier catalogue des nouveaux livres que vous allez trouver chez votre libraire.*

C'EST à la rentrée, avant la saison des prix littéraires, que les éditeurs jettent sur le marché la plus grande partie de leurs trésors. Que va-t-on lire cette année ?

Les grands

- « SIGNES », par Maurice Merleau-Ponty (Gallimard). Un essai.
- « CHRONIQUES », par Saint John Perse (Gallimard).
- « LES POÈTES », par Aragon (Gallimard). Un long poème.
- « ENTRETIENS RADIOPHONIQUES AVEC G. CHARBONNIER », de Claude Lévi-Strauss (Julliard).
- « POUR PIANO SEUL », d'André Maurois (Flammarion), nouvelles ; et aussi une biographie : « LA VIE D'ADRIENNE LAFAYETTE » (Hachette) et « NOUVELLES LETTRES A L'INCONNUE » (Fayard).
- « LA FORCE DE L'AGE », de Simone de Beauvoir (Gallimard), Suite des « Mémoires d'une jeune fille rangée ».
- « OURAGAN SUR LE SUCRE », de J.-P. Sartre, dans la collection L'Air du Temps (Gallimard).
- « DIMENSIONS DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE », par Raymond Aron (Plon). Un essai.
- « INDE », de Romain Rolland (Albin Michel). Suite du Journal (1915-1943).
- « AUTRES RIVAGES », de Vladimir Nabokov (Gallimard). Mémoires.
- « LE DON PAISIBLE », de Mikhaïl Cholokov, traduction (Julliard), tome IV.
- « NOUVELLES », d'Alberto Moravia, traduction (Flammarion).
- « CITRONS AMERS », de Lawrence Durrell, traduction (Corrêa). L'action se déroule à Chypre entre 1953 et 1956.
- « LES TIROIRS DE L'INCONNU », par Marcel Aymé (Gallimard). Une histoire d'amour, son premier roman depuis douze ans.

LES SUCCÈS D'AOUT

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les rérésultats d'août :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de juillet	Présence sur la liste
1	M. Pagnol	*Le Temps des secrets*	Pastorelly	3	2ᵉ mois
2	P. Daninos	*Un certain M. Blot*	Hachette	1	4ᵉ mois
3	C. Ryan	*Le Jour le plus long*	Laffont	2	2ᵉ mois
4	M. et S. Bromberger	*Barricades et colonels*	Fayard		
5	T. di Lampedusa ..	*Le Guépard* *	Seuil		8ᵉ mois*
6	J. Lartéguy	*Les Centurions*	Pr. de la Cité	6	5ᵉ mois
7	C. Saint-Laurent ..	*Passagers pour Alger*	Pr. de la Cité	10	2ᵉ mois
8	A. et S. Golon	*Indomptable Angélique*	Trévise		
9	L. Durrell	*Quatuor d'Alexandrie***	Corrêa	8	8ᵉ mois**
10	R. Vailland	*La Fête*	Gallimard	5	4ᵉ mois

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Papyrus », 82, rue Ordener. — ● Delatte, 133, rue de la Pompe. — ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens. — ● Calignani, 224, rue de Rivoli. — ● Gallimard, 15, boulevard Raspail. — ● Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — ● « Lettre ouverte », 213, rue de la Convention. — ● « Librairie de Paris », 7, place Clichy. — ● Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — ● Marin, 18, boulevard Haussmann. — ● « Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. — ● Stock, 155, rue Saint-Honoré. — ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — ● Weil, 60 rue Caumartin. — ● Biarritz : Riquelme, 50, arceaux Lacombe. — ● Bordeaux : Mollat, 15, rue Vital-Carles. — ● A l'Ecritoire d'or, 60, cours Georges-Clemenceau. — ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibles. — ● Grenoble : Librairie de lUniversité, 2, square des Postes. — ● Lille : « Le Furet du Nord », place du Général-de-Gaulle. — ● Lyon : Flammarion, 19, place Bellecour. — ● Montpellier : Foch, 11, rue Foch. — ● Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure. — ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche. — ● Royan : Moreau, 1, rue Gambetta. — ● Saint Etienne : « Plaine », 27, avenue de la Libération. — ● Strasbourg : « Librairie de la Mésange », 18, rue de la Mésange. — ● Le Touquet : Girardot de L'Herbaudière, 11, boulevard Daloz. — ● Vichy : « Librairie Royale », 7, rue Franklin-Roosevelt. — ● Vittel : Aubry, Galeries du Parc.

Deux hebdomadaires ont récemment adopté, eux aussi, à la suite de « L'Express », l'idée de publier une liste mensuelle de best-sellers. Cette liste diffère sensiblement de la nôtre, ce qui nous avait paru singulier. Renseignements pris, il s'agit d'une publicité payante insérée par un éditeur.

* avec deux mois d'interruption (juin et juillet).
** *Quator d'Alexandrie* comprend : *Justine, Balthazar, Mountolive* et *Cléa*. Ces deux dernières œuvres ont valu à Durrell de figurer sur la liste pendant huit mois déjà, avec deux mois d'interruption (mars et avril).

La rentrée romanesque : les prix

- « LE BONHEUR FRAGILE », par Alfred Kern (Gallimard). L'auteur du « Clown ».
- « L'EPINGLE DU JEU », par Jean Forton (Gallimard). L'auteur du « Grand Mal ».
- « LE BONHEUR DU JOUR », par José Cabanis (Gallimard), l'auteur des « Mariages de raison ».
- « L'ILE DU DEDANS », par Suzanne Allen (Gallimard), l'auteur de « La Mauvaise Conscience ».
- « LA BÊTE LOINTAINE », par Nicole Védrès (Gallimard).
- « UN AMOUR POUR RIEN », par Jean d'Ormesson (Julliard).
- « LE SOURIRE », par Yves Régnier (Grasset).
- « LA COMÉDIE », par Henri-François Rey (Laffont). Prix des Deux-Magots 1959.
- « L'ETÉ DES SOLITUDES », par Camille Bourniquel (Le Seuil).
- LE PREMIER REGARD », par Marie Susini (Le Seuil).
- « LA SAINTE FARCE », par Robert Sabatier (Albin Michel).
- « LA TÊTE EN FLEURS », par Christine de Rivoyre (Plon).
- « LES DOUBLURES », par Pierre Klossovski (Pauvert), auteur de « La Révocation de l'Edit de Nantes ».
- « L'ENFANT DE SEPTEMBRE », par Clarisse Francillon (Horay).
- « LES SINGES », par Jacques Cousseau (Corrêa), auteur du « Chien gris ».
- « LES BLANCS-BLEU », par Guy Ponce de Léon (Calmann-Lévy). Prix Richelieu 1959.
- « LA GUERRE C'EST LA GUERRE », par Yves Gibeau (Calmann-Lévy), auteur de « La Ligne droite ».
- « LE PETIT HUSSARD », par Jacques Serguine (Gallimard), auteur de « Fils de Roi ».
- « MALATAVERNE », par Bernard Clavel (Laffont).
- « LA LIGNE DE FOI », par François Ponthier (Laffont).
- « LES GRANDS SENTIMENTS », par Dominique Desanti (Grasset).
- « CADET DE LA ROSE », par Albert Vidalie (Julliard). Nouvelles.
- « LA RANÇON DES PURS », par Paul Tillard (Julliard).
- « L'ASCENSEUR », par Roger Stéphane (Laffont).
- « VOUS NE M'AUREZ PAS », par André Gillois (Julliard).
- « LE SOMNAMBULE », par P.H. Simon (Le Seuil), premier tome de la trilogie « Gens de Cordouan ».

Mémoires - Chroniques - Biographies

- « DE FIL EN AIGUILLE », par Brice Parain (Gallimard). Journal.
- « CREMATORIUM », par Christian Pineau (Julliard). Souvenirs de Résistance.
- « MÉMOIRES D'UN PARISIEN », par J. Galtier-Boissière (Table Ronde).
- « LES MÉMORABLES », par M. Martin du Gard (Flammarion). Tome II.
- « VISAGES D'AUJOURD'HUI », par Denise Bourdet (Plon).
- « LA VIE DES GRANDS ASTRONOMES », par Arthur Koestler (Calmann-Lévy).
- « ZOLA », par Henri Guillemin (Julliard).

Essais

- « OLYMPIQUE », par Maurice Genevoix (Presses de la Cité). Le monde du sport et la Grèce antique.
- « MÉDUSES ET COMPAGNIE », par Roger Caillois (Gallimard).
- « NON », par Bernard Franck (Julliard). Suite d'études critiques sur les auteurs contemporains.
- « LES LIMITES DE LA VIE HUMAINE », par Alfred Sauvy (Hachette).
- VIVANTS PILIERS », par Jean-Jacques Mayoux (Julliard). Littérature anglo-saxonne.
- « ECOLE LAIQUE, ÉCOLE DU PEUPLE », par Roger Escarpit (Calmann-Lévy). Questions scolaires.
- « ESSAI SUR DOSTOIEVSKI », par Nina Gourfinkel (Calmann-Lévy).
- « L'HISTOIRE DE LA PENSÉE », par J. Chevallier (Flammarion). Tome III.
- « LES IDÉES DE LA NUIT », par Armand Salacrou (Fayard).
- « L'ART FANTASTIQUE », par René de Solier (Pauvert).
- « LE REBELLE FACE A LA RELIGION », de Colin Wilson, traduction (Gallimard).
- « L'HOMME ET LE MONDE VIVANT », par Karl von Frisch (Albin Michel).
- « UNE BIOLOGIE MODERNE A LA PORTÉE DE TOUS », par l'auteur de « Vie et Mœurs des abeilles ».
- « LE LOTUS ET LE ROBOT », par Arthur Koestler (Calmann-Lévy).
- « PROBLÈMES DE L'AME MODERNE », par C.J. Jung (Corrêa).
- « CULTURE DE MASSE », par Edgar Morin (Grasset).
- « LES ANNÉES OBSCURES DE JÉSUS », par Robert Aron (Grasset).
- « L'ART ET L'AME », de René Huyghes (Flammarion). Suite du « Dialogue avec le visible ».

Poèmes

- « VOUS ET MOI », par Paul Géraldy (Stock).

Entretiens - Enquêtes - Correspondances

- « CORRESPONDANCES », de James Joyce (Gallimard).
- « CORRESPONDANCE » de la comtesse de Staël (Gallimard).

LES ÉTONNANTES POSSIBILITÉS DE LA MÉMOIRE

J'étais loin de me douter, en arrivant chez mon ami F. R. Borg, que j'allais être le témoin d'un spectacle vraiment extraordinaire et décupler ma puissance mentale.

Il m'avait fait venir à Stockholm pour parler aux Suédois de Pasteur et de nos grands savants français, et le soir de mon arrivée, après le champagne, la conversation roula naturellement sur les difficultés de la parole en public, sur le grand travail que nous impose à nous autres, conférenciers, la nécessité de savoir à la perfection lé mot à mot de nos discours.

F. R. Borg me dit alors qu'il avait probablement le moyen de m'étonner, moi qui lui avais connu, lorsque nous faisions ensemble notre droit à Paris, la plus déplorable mémoire.

Il recula jusqu'au fond de la salle à manger et me pria d'écrire cent nombres de trois chiffres, ceux que je voudrais, en les appelant à haute voix. Lorsque j'eus ainsi rempli de haut en bas la marge d'un vieux journal, F. R. Borg me récita ces cent nombres dans l'ordre dans lequel je les avais écris, puis en sens contraire, c'est-à-dire en commençant par les derniers. Il me laissa aussi l'interroger sur la position respective de ces différents nombres ; je lui demandai par exemple quel était le 24ᵉ, le 72ᵉ, le 38ᵉ, et je le vis répondre à toutes mes questions sans hésitation, sans effort, instantanément, comme si les chiffres que j'avais écrits sur le papier étaient aussi écrits dans son cerveau.

Je demeurai stupéfait par un pareil tour de force et je cherchai vainement l'artifice qui avait permis de le réaliser. Mon ami me dit alors : « Ce que tu as vu et qui te semble extraordinaire est en réalité fort simple : tout le monde possède assez de mémoire pour en faire autant, mais rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. »

Il m'indiqua alors le moyen d'accomplir le même tour de force et j'y parvins aussitôt, sans erreur, sans effort, comme vous y parviendrez vous-même demain.

Mais je ne me bornai pas à ces expériences amusantes et j'appliquai les principes qui m'avaient été appris à mes occupations de chaque jour. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les conférences que j'entendais et celles que je devais prononcer, le nom des personnes que je rencontrais, ne fût-ce qu'une fois, les adresses qu'elles me donnaient et mille autres choses qui me sont d'une grande utilité. Enfin je constatai au bout de peu de temps que non seulement ma mémoire avait progressé, mais que j'avais acquis une attention plus soutenue, un jugement plus sûr, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la pénétration de notre intelligence dépend surtout du nombre et de l'étendue de nos souvenirs.

Si vous désirez savoir comment obtenir les mêmes résultats et acquérir cette puissance mentale qui est encore notre meilleure chance de réussir dans la vie, priez F. R. Borg de vous envoyer son intéressant petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès » ; il le distribue gratuitement à quiconque désire améliorer sa mémoire. Voici son adresse : F. R. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Le nom Aubanel est pour vous une garantie de sérieux. Depuis 214 ans, les Aubanel diffusent à travers le monde les meilleures méthodes de psychologie pratique.

E. BARSAN.

Communiqué.

- « Vérités sur les jeunes filles », par Madeleine Chapsal (Grasset).

Traductions

- « L'Ile d'Arturo », par Elsa Morante (Gallimard). Première œuvre en français de la femme d'Alberto Moravia.
- « Fête au Nord-Ouest », par Anne-Marie Matute (Gallimard). Prix Nadal (Goncourt espagnol) en 1959.
- « Borstal Boy », par Brenda Behan (traduit de l'irlandais).
- « Sorge, l'espion du siècle » et « La Fabrique des officiers », par Hans Hellmut Kirst (Laffont), l'auteur de « 08/15 ».
- « La Chronique familiale », par Vasco Pratolini (Albin Michel).
- « Le Soupçon » et « Le juge et son bourreau », par F. Durrenmatt (Albin Michel).

Romans

- « La rose rouge » par Marie Noël (Stock). Un conte.
- « La grasse matinée », par Poirot-Delpech (Denoël).
- « L'Ours en peluche » et « Maigret et les vieillards », par Georges Simenon (Presses de la Cité).
- « Si tu ne m'aimes pas », par J.-J. Gauthier (Julliard).
- « Au nom du fils », par Hervé Bazin (Seuil).
- « La Partisane », par La Varende (Flammarion). Un roman posthume.
- « La Guerre d'Algérie », par Jules Roy (Julliard). Un roman-document.
- « Entre toutes les femmes », par Franz Hellens (Albin Michel).
- « La Case de l'Oncle Sam », par Henri Troyat (Table Ronde).

Histoire - Politique - Voyages

- « L'Angleterre », par Michel Ragon (Fayard).
- « Le Roi Séoud », par Benoist-Méchin (Albin Michel).
- « Les dix-neuf Europes », par Raymond Cartier (Plon).
- « La Chine vingt-cinq ans après », par E. Servan-Schreiber.
- « La Démocratie a l'épreuve du siècle », par Raymond Aron, G. Kennan, Herbert Luthy (Calmann-Lévy). Les colloques de Berlin.

Les nouvelles collections

Les éditeurs annoncent un certain nombre de nouvelles collections :

Chez Gallimard

« L'Univers des Formes », collection dirigée par André Malraux, qui comportera 40 volumes. Le premier : « Sumer », par André Parrot, paraîtra le 5 novembre, en édition reliée (7.000 fr.), avec hors-texte, dépliants, 600 illustrations couleurs et une préface de 40 pages de Malraux, qui souligne notamment : « La nécessité d'apporter un inventaire de la création des formes, de mettre en lumière le pouvoir propre aux maîtres du passé depuis ceux des cavernes jusqu'à ceux du XIXe siècle, de créer des formes qui ressemblent à celles de la vie mais auxquelles la vie ne ressemble pas... »

Une collection dirigée par le chef de notre service littéraire François Erval, qui publiera des ouvrages philosophiques, sociologiques, etc., dans le format du livre de poche. Son titre « Idées ».

Au Seuil

La collection « Les Univers »... parce que « les distances ne sont abolies qu'en apparence, il reste à faire communiquer les univers ». Deux premiers volumes paraissent en septembre : « La Pensée hindoue », par le R.P. Gathier, et « L'Eglise orthodoxe hier et aujourd'hui », par Jean Meyendorff.

Chez Flammarion

La collection « Vue chrétienne sur... » sera inaugurée par « La Chine », par le R.P. Jomin, « Le Sport », par l'abbé Yves Brossart, et « Le Mariage », par le chanoine Garail.

Chez Plon

La collection « Grandes Entreprises » publiera « La Maison Peugeot », par Roger Sédillot, « Saint-Gobain », par Chauffel, « L'Union minière du Haut Katanga », par D'Ydewalle, et « Dupont de Nemours », par Dorian.

Chez Fayard

Le professeur Leprince-Ringuet dirigera une collection de vulgarisation scientifique destinée à un grand public.

La collection « Les Grandes Études littéraires », supervisée par Pierre Gaxotte, publiera des biographies de grands écrivains classiques rédigées par des auteurs contemporains. Première publication : « Dostoïevski », par Henri Troyat.

Chez Denoel

La collection « Mise en question » qui publie à la rentrée : « La Philosophie en question », par Roger Fougeyrollas, et « Introduction aux existentialismes », par Emmanuel Mounier.

(Viollet.)

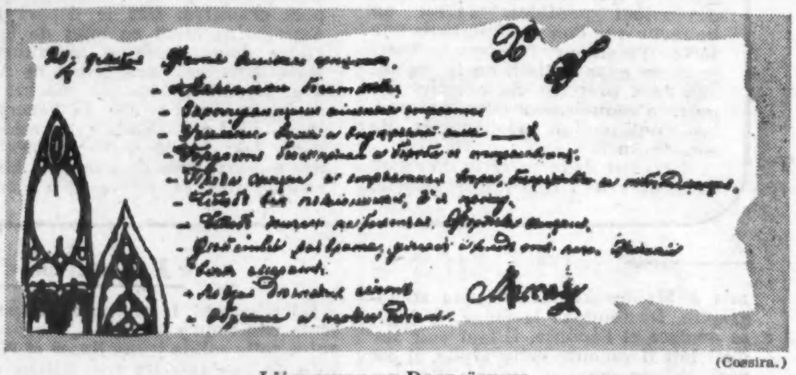
Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski.
« J'ai un projet : devenir fou. »

HOMMES

Dostoïevski : Correspondance (Tome III)

« Crime et Châtiment », « Le Joueur », « Les Possédés » : trois années capitales de la vie de Dostoïevski à travers un nouveau volume de ses lettres.

« *OH ! Ania, que j'ai toujours détesté les lettres !* » — « *Je ne sais pas écrire de lettres, j'ai besoin de quatre heures pour une lettre, qui ne coûte à un autre qu'une demi-heure...* » — « *Je ne sais pas écrire* de moi, *m'écrire* avec mesure... » — « *Si je vais en enfer, je serai certainement condamné pour mes péchés à écrire une dizaine de lettres par jour !* »



(Cossira.)

L'Écriture de Dostoïevski.
« Je ne sais pas écrire de moi. »

C'est bien vrai, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1) ne sait pas écrire de lettres (ni d'ailleurs faire *avec mesure* quoi que ce soit). Et il a raison de ne pouvoir « souffrir » Mme de Sévigné : il ne saurait l'égaler. Ces immenses tartines qu'il expédie à ses divers correspondants, geignardes (pas une pointe d'humour), rabâcheuses, ne parlant à peu près que de kopecks (absents) et de santé (mauvaise), qui dirait qu'elles sont l'œuvre du plus grand connaisseur d'âmes de son siècle ?

Ratures et désordre

C'est que Dostoïevski ne fait pas de littérature, n'en a jamais fait. Pas plus qu'il ne lèche ses œuvres — qui lui sont arrachées avant qu'il ait pu les remanier à son gré (gémit-il) par un éditeur ou un directeur de journal auprès duquel il a pris la précaution de s'endetter jusqu'à la gorge — il ne soigne sa correspondance. Songe-t-il même qu'il en prépare une ? Que ces feuilles de papier confiées au vent des diligences seront un jour méticuleusement réunies, revues, annotées, traduites, publiées sous son nom et disposées joue contre joue auprès de ses œuvres complètes ? Que nous sommes loin de certains roitelets de nos lettres tout ébouriffés par le soin majeur d'une couleur de papier à lettres, un format d'enveloppes et la scrupuleuse mise en page d'une calligraphie bien-aimée ! (Sans oublier le classement des doubles.) Dostoïevski écrivait mal, avec ratures, désordre, incontinence et grande hâte.

Et ce troisième volume — années 1866, 1867 et 1869 — vient confirmer ce qu'ont déjà appris les précédents : cette correspondance n'a rien d'amusant ni d'inventif, elle achève et prolonge un très beau portrait.

Dostoïevski vient de perdre sa première femme, Maria Dmitrievna (en avril 1864), cela va faire huit ans qu'il est revenu de Sibérie, et il écrit, livraison par livraison, « Crime et Châtiment » pour « Le Messager russe » qui imprime aussitôt. Son frère Michel est mort il y a deux ans, et cet homme qui vit dans le dénuement a pris à sa charge sa belle-sœur, ses enfants et aussi son beau-fils. Il considère qu'il leur doit la moitié — ou parfois le tout — de ce qu'il gagne. Les lettres qu'il leur écrit sont pour s'excuser de n'avoir envoyé que tant de roubles, raté quelque emprunt ou conservé par devers lui de quoi acheter son thé (quand tout ce beau monde est oisif), en somme de ne s'être pas encore tout à fait tué à la tâche. Lettres exaspérantes d'humilité (et faites pour cela).

Un accord scélérat

Afin de rendre la situation encore plus intenable, il conclut avec l'éditeur Stellowski un accord scélérat : s'il n'écrit pas un roman en deux mois, la possession complète de ses œuvres à venir appartiendra pendant neuf ans au forban ! Cela passe l'entendement. Or, voici notre écrivain, le couperet de la guillotine sur le cou (il ne faut pas oublier qu'il continue, tout ce temps-là, d'écrire « Crime et Châtiment ») tellement enchanté qu'il en devient badin :

« *Savez-vous que j'ai le goût des choses de ce genre, excentriques et extraordinaires. Je ne suis pas de la catégorie des gens qui ont les pieds solidement sur terre... Pardonnez-moi: je me vante !* » C'est qu'il s'agit pour lui de la situation idéale, la seule qui lui permette de se racler profitablement les viscères : être coincé. (De temps à autre, il fait semblant d'envier ces princes de la littérature, confortablement installés entre leur bouillotte et leur samovar — « *Je voudrais écrire sans me presser, comme les Tolstoï, les Tourgueniev, les Gontcharov...* » — mais il n'en pense pas un mot : une telle situation eût été fatale à Fédor Mikhaïlovitch. Il le sait, l'hypocrite, et toute sa vie s'en gardera comme de la peste...)

C'est alors, sous le coup de l'urgence, qu'il engage une jeune sténographe de vingt ans, Anna Grigorievna Snitkine, et lui dicte — en moins d'un mois — « Le Joueur », remis pile le jour pro-

→

(1) Tome III de la « Correspondance », Calmann-Levy, 304 pages, 11,10 NF.

Vient de paraître
LE VERITABLE VISAGE D'UNE ARMEE EN GUERRE
MAURICE GUILLOT
LA GRANDE OCCASION
« Un document humain qui étonne, bouleverse et fait mal. »
« Les Nouvelles Littéraires ».
« Tout simplement prodigieux. »
« Le Démocrate de Genève ».
« Un nouveau voyage au bout de la nuit. »
« La Dépêche ».
UN OUVRAGE DE 304 PAGES EN IN-8 CARRE, EN LIBRAIRIE : 7,50 NF
Aux NOUVELLES EDITIONS DEBRESSE

LA VIEILLESSE DE L'ATHLÈTE

par JEAN PRÉVOST

L'un des premiers écrivains français à écrire sur le sport, Jean Prévost, tué à quarante-trois dans le maquis du Vercors publiait, en 1925, « Plaisirs des sports ». De ce livre, qui vient d'être réédité chez Gallimard, nous publions, à l'occasion des Jeux olympiques, le chapitre consacré au coureur Géo André (1).

JE n'étais pas le seul à observer André aux championnats de France. Déjà aux éliminatoires du cent dix mètres haies le dépassait Sempé, qui filait haut et tordait au-dessus de la haie son flanc désinvolte. La vaste machine d'André triomphait des premières secondes, mais dans l'allure désunie de la fin on reconnaissait qu'elle commence à se défaire. Car l'âge et les épreuves qu'a surmontés André le rendent, presque autant que ses exploits, vénérable parmi les athlètes. L'épreuve finale nous troubla davantage.

Le souple escamoteur de haies, Bernard, amenuisé à l'extrême par son entraînement, semblait pâli et maladif. Ses fins fuseaux s'inquiétèrent et firent des fautes. Sempé prit la tête et domina toutes les haies avec exubérance. Son galop triomphal avait le rythme et la violence d'un éclat de rire. Mais André, sa grande jambe mal reployée sous lui, fauchait les haies l'une après l'autre. Il s'enveloppa dans sa robe de chambre, revint au banc des journalistes, serra des mains et dit de sa voix douce : « L'hécatombe, mon vieux, la grave hécatombe. » Il réservait pour la finale du quatre cents haies sa force et son chagrin.

Un honneur funèbre

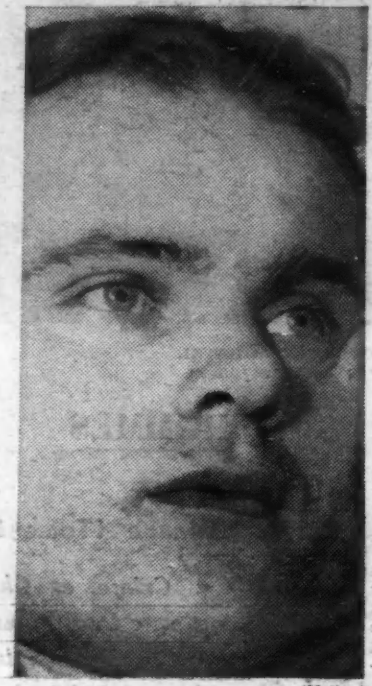
Il y gardait ses chances. A la première haie, Viel et lui qui arrivaient sur le mauvais pas, piétinèrent tous deux. Leur destin hésita quelques instants dans le virage, puis Viel passa André. La seconde place aux championnats de France qualifie pour les Jeux Olympiques et aurait pu réjouir un autre. Mais André fut le seul journaliste à parler de ce championnat avec sévérité, et se refusa ses excuses d'une plume hautaine. « Un Géo André en déclin, qui fut très au-dessous de lui-même. » L'image qu'il gardait de lui devait demeurer intacte. Il n'avouait pas.

Quelques jours plus tard, il avoua. Désigné pour prêter le Serment des Jeux, il remercia de cet honneur dans une plainte contenue. Il énuméra sans colère les hasards qui avaient empêché sa victoire aux Jeux, puis il parla de son âge, de la vieillesse qui se glissait dans ses genoux, du cerveau durci à qui les commandements devenaient pénibles. « C'est un honneur que l'on me fait, mais une sorte d'honneur funèbre. » Aussi le cœur nous battait, en le voyant aux Jeux prendre son premier départ. S'adouciraient-elles un peu, les continuelles méchancetés de son destin ?

Il réussit dans sa série. Premier malheur évité ; cela justifie la joie, mais non les applaudissements indiscrets où le public met comme l'étonnement d'une victoire inattendue. A moins que ce public n'y mette un excès de confiance qui rendra les secondes épreuves plus pénibles à courir.

La finale

Aux demi-finales, la piste est trempée par l'orage. A la première haie, Cutler, l'un des meilleurs, bute dans la haie et roule : voilà qu'un hasard enfin travaille pour André. Son grand corps pousse de toute sa puissance. La frénésie s'unit longtemps à ce qu'il garde



(Muller.)

JEAN PRÉVOST.
Pour ce dernier concours.

de style, et il achève la course, où il se classe, dans un désordre qui fournit une grande idée de sa fatigue et de son enthousiasme.

Mais voici la finale. Qu'y peut-il contre les Américains ? Il accueille les applaudissements qui saluent son entrée en piste d'une façon plus craintive. Dès le départ les Américains filent en effet de leur allure dominatrice et mécanique. Mais deux hommes, Vilen et André, luttent contre les machines, ajoutent à notre idée de l'énergie humaine. Le Finlandais, en retombant des dernières haies, fléchit des genoux, près de s'abattre. Mais chaque fois se relève et s'accroche à la trajectoire. Il arrive troisième, réclame contre un tricheur, se classe deuxième. André, lui, a donné toute sa force pour ce dernier concours, et si le sport permettait la prodigalité et le sacrifice, il aurait peut-être donné toute sa vie. Mais voilà qu'à son âge, il s'entend proclamer, dans la course du quatre cents haies, quatrième du monde.

Comme la ciguë

Bel honneur, si des applaudissements indiscrets n'allaient pas l'accueillir, s'il était salué comme une quatrième place assez honorable pour la France, et non pas comme un premier. Mais devant ces frénétiques qui l'acclament et marquent leur stupéfaction de le voir encore presque intact, devant le sourire et le doux geste qui leur répond, lorsqu'il quitte pour toujours la grande piste, comment me desserrer le cœur ? Au lieu de se dire qu'il quitte le stade en pleine grandeur, et restera longtemps le père et le maître écouté — pourvu qu'il ne songe pas encore aux jeux d'autrefois, ou bien aux jeux dont il ne sera plus. L'athlète sent trop tôt que la mort est sur lui.

Elle nous travaille tous à chaque instant, mais le commun des hommes, insoucieux de son corps, ne la connait que de loin en loin, aux grands ravages, et souvent ils meurent stupéfaits. L'athlète, plus attentif à soi-même et dont les sens sont plus subtils, la sent appauvrir tout doucement la sève, et mesure à chaque saison ce qu'elle lui laisse de fleurs et de fruits. Elle se glisse d'abord dans les pieds et dans les genoux, comme la ciguë, et l'élan de la pure vitesse ne les échauffera jamais plus ; puis la puissance, qui permettait tant de gloires encore, s'appauvrit et se trouble à ses sources. Et l'apparence demeure splendide, dans cette dérision que l'on nomme la force de l'âge. Et mieux vaut pourtant se connaître et lutter, en acceptant cette sagesse amère. Elle acceptera que la fin de la mort vienne à son heure, car la plus grande part n'en sera plus devant nous, mais derrière et comme accomplie. C'est en somme assez peu de chose, que d'aller rejoindre dans l'ombre ses élans, sa force et sa gloire, et ses plus belles passions.

J. P.

(1) Champion du 110 mètres et du 400 mètres haies, Géo André connut la gloire avant et après la Grande Guerre. Finaliste aux Jeux Olympiques de 1920 et 1924, il accumula, en dix-huit ans, vingt titres de champion de France.

→

mis à Stellowski. Cette jeune sténographe, Dostoïevski la jauge, la juge, se déclare et l'épouse. Il faut voir sur quel ton il raconte cette idylle, il est vrai, à son ancien amour, Pauline Souslova :

« Le travail s'organisa bien, mon roman, « Le Joueur » (déjà paru) fut terminé en vingt-quatre jours, le 28 novembre. Il n'était pas achevé que je m'aperçus que ma sténographe m'aimait sincèrement, bien que jamais elle ne m'en eût dit le moindre mot ; quant à moi, elle me plaisait toujours davantage. Depuis la mort de mon frère, je m'ennuyais, la vie me pesait. Je lui proposai donc de l'épouser. Elle y consentit et nous voilà mariés. »

« J'ai tout perdu »

Détachement feint, mais en partie seulement : qu'y avait-il de commun entre cette solide jeune Russe et l'écrivain de quarante-six ans, épileptique, démoli par le bagne, à quatorze ans de sa mort par usure ? Reprenant certaines paroles de son mari, Anna Grigorievna le dira elle-même dans ses mémoires avec une certaine justesse : *« Nous étions, mon mari et moi, des personnes d'une nature complètement différente... mais restant toujours nous-mêmes, ne nous suivant pas l'un l'autre, ne cherchant pas à nous imiter mutuellement et ne mêlant pas nos âmes... Ses relations avec moi représentaient toujours ce « mur solide » contre lequel il pouvait s'appuyer, ou plutôt s'adosser, et qui ne le laissera pas tomber, et qui le réchauffera... »*

En effet, sentimentalement, c'est fini ; Dostoïevski, désormais, a mieux à faire que l'amour. Il ne bougera plus de son « mur » : la période des grands chefs-d'œuvre est commencée. Reste un dernier compte à régler : le jeu. « Roulettenbourg », tel est le titre qu'il voulait initialement donner au « Joueur ». C'est l'époque des voyages à l'étranger, de la Suisse, Genève, qu'il hait — *« pas un son de russe ! pas un visage russe ! »* — de la venue au monde de sa première fille, morte à quelques mois, et de ses terribles virées aux villes de jeu. Toute une série de lettres à sa femme commencent d'une façon que la répétition rend affreusement comique : *« J'ai tout perdu ! »* On dirait presque un cri de victoire.

Et peut-être, en effet, en était-ce un. D'un bout à l'autre de son existence, Dostoïevski a su parfaitement ce qui lui convenait, c'est-à-dire ce qui convenait à son œuvre — bagne et Sibérie y compris. Cette captivité de quatre ans, suivie de six ans de service forcé, eût abattu n'importe qui. Il en revient avec, sous le bras, « Souvenirs de la maison des morts », le plus beau livre jamais écrit sur l'univers concentrationnaire. C'est qu'il y a en lui une vigueur incomparable. *« Ne touche pas à Fédia,* disait sa mère, *c'est du feu. »* Lui-même ne cessa de le savoir : *« Il me semble toujours que je me prépare à vivre. C'est ridicule, n'est-ce pas ? La vitalité du chat... » « Je vois que j'ai une si grande provision de vie en moi qu'il est difficile de l'épuiser. »*

Freud eut la tentation d'éclairer cette personnalité redoutable, on connaît sa thèse : coupable en pensée « du pire des crimes », l'assassinat de son père (tué par ses propres serfs), Dostoïevski s'infligera toute sa vie des autochâtiments, à commencer par l'épilepsie (qui n'était peut-être qu'une névrose), et aussi cette charge que représente l'entretien complet de toute une famille. Intense besoin de rachat qui expliquerait qu'il se sorte si bien de catastrophes comme la mort de sa femme, de son frère, de ses deux enfants, la misère, le bagne. (Pendant son séjour au bagne, il semble d'ailleurs qu'il n'ait pas eu de crises, ce qui faisait dire à Freud que subissant, de la part du tsar, une dose convenable de punition, il pouvait alors s'en tenir là.)

Vitalité du chat

Le plus étrange est que cette pénétration presque surhumaine de sa propre nature coexiste avec une forte part de bêtise. Ses lettres passent parfois la mesure, on a envie de le secouer : « Vous le faites exprès, on ne se laisse pas posséder ainsi ». En fait, c'est lui qui nous possède : cette bêtise est non seulement voulue, mais probablement organisée, savamment, presque perfidement, comme l'était celle de l'Idiot. La bêtise, c'est-à-dire une certaine façon de ne pas se défendre — à coups d'idées, de prétentions, de systèmes — de se laisser couler jusqu'à ce qu'on touche le fond. Et sans doute est-ce aussi cela le génie, cette capacité de conserver ouvertes, béantes, les portes de son propre inconscient.

Certains créateurs ne réussissent ce tour de force que quelques heures de leur vie — et se consument le reste de leur âge dans ce ruisselant souvenir. Dostoïevski — vitalité du chat — exigea de lui-même de ne les fermer jamais, quoi qu'il en coutât. (*« J'ai un projet,* écrivait-il à son frère, *devenir fou. »*)

Lors de la mort de sa fille, il écrit à Pacha (le bien-nommé, son beau-fils, l'un de ses principaux parasites) pour lui expliquer longuement, minutieusement, la façon dont celui-ci va pouvoir monnayer sa signature auprès d'un prêteur, et c'est seulement en fin de lettre qu'il le met au courant de la mort de Sonia. Il ajoute : *« Ce malheur a causé un grand arrêt dans mon travail... C'est en punition de mes péchés. »* Ce qui, par contre-coup, éclaire le besoin maladif de prêter de l'argent à Pacha : dans l'espoir de se racheter, que le travail reprenne...

Personne n'a su aussi bien que cet esprit obscur montrer les ruses d'une personnalité, comment elle se gère, se monnaye, utilisant le mal pour le bien afin de parvenir à ses fins — cela peut aller, dans certains cas, jusqu'au renoncement, à la sainteté, et il s'agit toujours de *manœuvres.* (Seuls les idiots, les enfants connaissent peut-être la véritable innocence, le bien et le mal purs ; d'où la considération que Dostoïevski leur porte.)

« Que vous ai-je donc fait? écrit-il un jour à son ami le baron Wrangel, *pour que vous me témoigniez tant d'amour ? »*

L'amour s'achète par le mal, et une certaine santé par la maladie. Il y avait Tolstoï et Tourgueniev, cousus de roubles et de satisfaction. Mais il y avait plus « roublard » encore : Fédor Mikhaïlovitch (d'ailleurs lecteur assidu de l'Evangile) se tordant sur le plancher aux yeux de tous — il ne se cacha jamais de son mal, bien au contraire — dans les affres de sa très maligne épilepsie. Et c'était lui le plus grand.

MADELEINE CHAPSAL.

Ecoutez les critiques, lisez :

CLEA *par* **DURRELL**

Editions BUCHET/CHASTEL

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Comment le dottore Lonero a gâché son premier — et dernier — festival.*

BOYCOTTE, saboté, déserté, le Festival de Venise n'a décidément pas réussi à animer les eaux mortes de la lagune.

Pas un metteur en scène italien n'a montré au Lido le bout de son pied, et c'est peut-être mieux pour le postérieur du dottore Lonero, nouveau directeur de la Mostra, qui a fait l'unanimité contre lui.

Appuyé par le Vatican, il a voulu s'allier la gauche en choisissant quatre films italiens réalisés par des metteurs en scène progressistes. Ceux-ci n'ont pas temporisé pour autant et la droite catholique, qui l'a nommé à ce poste, lui reproche ses compromissions.

(Reporters Associés.)
M. LONERO.
Avec des glaïeuls.

En quarantaine, dans son bastion situé au premier étage du palais, M. Lonero se cache. Après trois rendez-vous décommandés, j'avais abandonné tout espoir de lui parler, quand le hasard me plaça à côté de lui, lors d'un déjeuner privé.

Petit, pâle, protégé par ses lunettes noires, M. Lonero a passé sans doute un mauvais moment. Il m'a d'abord prévenu qu'il m'avait envoyé des fleurs et qu'il était désolé de ne pas m'avoir reçue. Quand je voudrais, il m'accorderait un autre rendez-vous. Je le remerciai vivement, mais puisque nous avions le plaisir de déjeuner ensemble, nous pourrions en profiter pour bavarder tout de suite. La pâleur du dottore devint impressionnante :

— *Vous n'êtes pas sans savoir qu'on vous attaque,* dis-je.

— *Je ne veux pas le savoir,* répondit-il, *et puis je n'ai rien d'assez important à révéler à un journal aussi important que le vôtre.*

— *Combien de films avez-vous visionnés ?* demandai-je encore, de façon anodine.

— *Cent dix,* me précisa le dottore.

Je pris un crayon pour marquer ces chiffres.

— *Que faites-vous ?* me dit le dottore en m'arrachant papier et crayon des mains, et puis il se pencha, tremblant, vers son autre voisine.

En rentrant à mon hôtel, je trouvai des glaïeuls et j'appris que le successeur de M. Lonero était déjà désigné. Il s'agirait d'un critique de cinéma milliardaire et titré.

Boudé par les metteurs en scène, ce Festival l'a été aussi par les vedettes. Même les Français qui tournent en ce moment en Italie, comme Pascale Petit ou Jean-Paul Belmondo, ont été retenus par leurs metteurs en scène sur les lieux de tournage.

Dans Venise interdite, il ne restait plus que Claudia Cardinale, surnommée « La Cardinale » et qui, sans doute, doit à cette appellation religieuse sa popularité locale et les baisers prodigués sur ses mains.

Côté cinéma. Pas non plus de révélation italienne. « Les Dauphins », de Francesco Maselli, jeune réalisateur dont on disait grand bien, ne sont que le devoir d'un bon élève qui a été beaucoup au cinéma. Avec Di Venanza (l'opérateur d'Antonioni), avec Fusco (le musicien d' « Hiroshima »), avec une histoire mi-« Cousins », mi-« Dolce Vita », avec l'aide de Moravia, etc. Maselli a fait un film qui fait penser un peu à « L'Eau à la bouche », un peu à « L'Avventura » (mais si caricaturalement), un film plein de voitures de sport, de lits et de pick-ups, qui nous aurait sans doute épatés il y a seulement cinq ou six ans.

Cette bande de jeunes gens dorés, ayant vécu la bohème et le désordre tout un hiver, retrouveront avec le printemps leurs traditions bourgeoises et même l'aspirante-dauphine réintégrera elle aussi son milieu. Rien finalement ne se bouleverse dans cette société trop bien établie. C'est ce constat de faillite qui est l'élément le plus personnel et le plus intéressant du film de Maselli et que l'on retrouve dans celui de Pietrangeli, « Adua et ses compagnes ». Là aussi, la société est immuable; quand on est sur le trottoir, on y reste. Le début du film est assez joliment raconté, mais Pietrangeli n'évite pas les poncifs et le mélo. Au coin de la rue, là-bas, on est déjà beaucoup passé. Simone Signoret et Emmanuelle Riva perdent au doublage les trois quarts de leur talent.

Sur Visconti, dont le film clôt le Festival, reposent désormais toutes les chances des Italiens.

La Pologne a présenté sa grande superproduction en couleurs. Pas de souffle épique et pas de grands morceaux de bravoure. Pas non plus un western. « Les Chevaliers de l'Ordre teutonique », d'Alexander Ford, est un film soigné, très soigné, qui dure deux longues heures.

Les films présentés ici sont d'ailleurs tous atteints de gigantisme. Mais ce n'est rien encore, comparé au film japonais qui dure 3 heures 28. « Il n'y a pas de plus grand amour » durait même 10 heures et ce que nous avons vu à Venise ne constitue qu'une faible part de la grande fresque en plusieurs épisodes que veut brosser le metteur en scène Kobayashi. Ce film, qui paraît, hélas ! difficilement exploitable, comporte quelques passages inoubliables et laisse une impression assez grandiose. Loin des samouraïs, des esthétismes formels, Kobayashi touche au plus profond. En décrivant l'exploitation de l'homme par l'homme dans le cadre des camps, puis de la guerre, il pose une angoissante question : comment faire pour ne pas être opprimé quand on ne veut pas être oppresseur ?

Pour le compte de l'Angleterre, Alec Guinness a renouvelé ses performances militaires du « Pont de la rivière Kwaï » ; il est, dans « Les Fanfares de la gloire », un officier écossais et roux. Il porte un kilt et roule les *rr*. Cela n'est ni drôle ni émouvant et cela dure encore deux heures.

Extra Festival, il faut mentionner l'Espagne qui a présenté, dans la section information un des films les plus intéressants de cette quinzaine. « El Cochecito » est une farce à la Goya, à la Bunuel, l'histoire d'un vieillard qui rêve d'une voiture d'infirme et mène avec toute une bande d'estropiés une existence parfaitement plaisante. Le film fait rire sans arrière-pensée, sans mauvais goût, sans remords et c'est déjà prodigieux.

J'ai gardé pour la fin nos prouesses nationales. D'abord, un mot sur la réception française au palais des Doges, parce qu'il faut imaginer une seconde sur ce balcon de pierre dentelée, éclairé aux chandelles entre ces colonnes qui semblent baigner dans la mer, l'ensemble d'une quinzaine de violonistes jouant du Mozart et du Vivaldi. Et dans une encoignure le visage immobile et janséniste de Robert Bresson.

(A.P.I.S.)
ALBERT LAMORISSE ET SON FILS.
Pas question de traîner en route.

Extrêmement dignes, MM. René Clair, Philippe Erlanger, Lourau, en costume blanc, saluaient les invités. Du Peyrefitte mâtiné de Lawrence Durrell. C'était très beau.

Très beau aussi « Le Voyage en ballon » d'Albert Lamorisse. Perpétuellement étonnant parce que les paysages les plus connus apparaissent tout d'un coup, vus du ciel, avec une nouvelle dimension. Le film de Lamorisse est un superlivre d'images qui éblouit. Un cinérama signé Alouette, du nom de l'hélicoptère que Lamorisse a lui-même acheté il y a quatre ans pour réaliser ce prodige de technique. L'affabulation romanesque qui lie cette vision sublime de la France n'est pas à la hauteur des images mais de surprise en surprise, au rythme d'une jolie musique de Jean Prodromidès, Lamorisse ne laisse pas traîner en route les spectateurs qui ne cessent de répéter : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! »

(A.P.I.S.)
CLAUDIA CARDINALE.
Avec des baisemains.

Le deuxième candidat français, très attendu, est arrivé *in extremis* avec des bobines à peine enroulées. C'est ce « Passage du Rhin » qu'André Cayatte a tourné sur un thème qui lui tenait à cœur depuis longtemps : celui de la liberté.

Partant du principe qu'il n'existe de véritable liberté qu'intérieure, André Cayatte nous raconte les destins parallèles et contradictoires de deux hommes faits prisonniers en 1940.

André Cayatte a les défauts de ses qualités. Sincère, courageux, il veut convaincre, mais à trop vouloir prouver il perd en spontanéité et son honnêteté tourne à l'habileté.

Une fois acceptés les artifices de construction, il reste une œuvre parfois savoureuse dirigée d'une main ferme, d'où émerge la personnalité poignante de Charles Aznavour.

André Cayatte, qui comparait son rôle dans la Mostra à celui des athlètes français aux Jeux olympiques, a bien assumé ses responsabilités. Le public l'a applaudi.

MICHELE MANCEAUX.

Cabarets Dancings

Le SEXY
68, rue Pierre-Charron
BAL. 25-18
Guy LORY

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
ELY. 11-61
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3 000 francs) par personne
avec ½ bout. champagne

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIII^e siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
Dîners - SOUPERS AUX CHANDELLES
22, RUE JACOB · DANton 36-26

MOULIN ROUGE
Place Blanche - MON. 00-19
LA REVUE JAPONAISE
21 h. - Dîner-dansant
23 h. - Spectacle
30 NF Minimum charge par personne
avec 1/2 bout. de Champagne

ENTRETIEN

Michelangelo Antonioni

« L'Avventura » sort à Paris. Antonioni, qui parle rarement, explique pour « L'Express » ce qu'il cherche à exprimer dans ses films.

Un événement cinématographique la semaine prochaine à Paris : la sortie du dernier film de Michelangelo Antonioni, « L'Avventura », mardi, aux cinémas Vendôme et Publicis.

Le film avait été présenté au dernier festival de Cannes, et si la critique s'était montrée enthousiaste, le public, lui, avait été plus réservé.

Antonioni est en effet un auteur d'un abord difficile. Mais, il y a quelques mois, les Journées Antonioni, organisées par la Cinémathèque, avaient attiré une foule considérable de cinéphiles. Le 13 septembre, une nouvelle « Journée » sera consacrée au célèbre metteur en scène: rétrospective de ses films, et le soir première de « L'Avventura ».

Michelangelo Antonioni tourne en ce moment à Milan un nouveau film, « La Notte », avec Jeanne Moreau et Marcello Mastroianni. Michèle Manceaux est allée le voir.

PLUS blême, plus nerveux encore qu'à l'accoutumée, Antonioni tournait depuis trente-deux nuits. Son épuisement n'avait d'égal que celui des acteurs et des techniciens, qui travaillent comme lui de cinq heures du soir à sept heures du matin.

Pendant ces quatorze heures, chaque nuit, Antonioni traque à travers un golf des environs de Milan, transformé pour les besoins du scénario en villa particulière, un couple au bord de la rupture.

L'aube éclairera cruellement le couple, Jeanne Moreau et Marcello Mastroianni, après cette nuit de vérité où l'on retrouve les thèmes chers à Antonioni, cette impossibilité de communiquer qui est à l'origine de la faillite du couple.

Ici pourtant, pour faire plaisir au producteur, Antonioni, qui ne supporte plus d'être un auteur maudit, a imaginé une prétendue « happy end ».

Mais Antonioni a le génie du désespoir et cette ultime tentative de réconciliation constitue l'un des plus poignants baisers jamais vus au cinéma.

A chaque crépuscule et à chaque aube, dans cette lumière rare entre chien et loup, Antonioni filme par petits morceaux cette scène-clé.

Il est dix-neuf heures. Depuis deux heures, les acteurs sont là, maquillés et patients. Ils attendent que soit construit un immense travelling qui sillonne le parc.

Maintenant, tout est en place. Jeanne Moreau traverse le parc, poursuivie par la caméra. A peine le temps de recommencer trois fois, et la lumière n'est plus la même.

Nous rentrons dans la maison. Comme Antonioni tourne dans une chambre, chaque plan demande un changement d'installation des meubles et des projecteurs. Entre chaque prise, on voit, dans cette grande maison, des personnes errer comme des poissons dans un aquarium. Le nuit est longue. Vers cinq heures du matin, au fond des fauteuils, on retrouve un photographe hagard, une coiffeuse somnambule.

Antonioni tourne une scène à trois personnages : Jeanne Moreau, Mastroianni et Monica Vitti. Les places sont marquées par terre à la craie. Eux aussi ressemblent à des poissons. Ils se croisent, s'entrecroisent sans réplique, ne jouant que des regards, des mouvements. Antonioni règle sa mise en scène comme un ballet, mais ses personnages séparés par des vitres, placés à différents niveaux, se répondant dos à dos, correspondent à un souci qui dépasse l'esthétisme. Antonioni fait attention au moindre détail. Il redresse lui-même une mèche, écorne l'étiquette de la bouteille de whisky afin qu'elle ait l'air moins neuve. Il jette une serviette éponge sur un fauteuil, choisit pendant une demi-heure la cravate de son interprète, enfin ne laisse rien au hasard.

Aux acteurs, il n'indique que des positions des gestes, jamais des intonations.

L'air est moite. Les papillons se jettent dans les faisceaux des projecteurs. Antonioni les chasse calmement l'un après l'autre.

— Là, Jeanne, tu dis « le poids de toutes ces années sur les épaules », alors tu te tasses.

Jeanne Moreau, qui joue en italien et en français, fume cigarette sur cigarette. Tout au long de la nuit, le silence est à peu près total.

Quatre heures trente du matin. Il fait froid tout à coup. Les malades, ils ont tous l'air de malades, mettent des tricots et des bottes, et retournent dans le parc.

L'herbe est bouffie de rosée. Jeanne Moreau, épaules nues, dans un fourreau de crêpe noir, est assise à côté de Mastroianni. Il l'embrasse, la renverse dans un trou de sable.

Antonioni demande à tout le monde de s'en aller. Là, il donne exceptionnellement à Jeanne Moreau une indication psychologique.

— Il l'embrasse. Elle l'embrasse aussi, par pitié. Pitié pour lui, pour elle, pour leur amour. Elle pense qu'il a compris que, lui aussi, il l'embrasse par pitié, dans le même état d'esprit. Mais encore une fois, ils ne se sont pas rejoints. Lui, il veut coucher avec elle, comme les hommes qui pensent que c'est la seule solution pour tout arranger. Quand elle s'en rend compte, elle se débat. Elle ne veut plus.

— Mottore.

Antonioni s'agenouille tout près du couple.

— Je ne t'aime plus, dit Jeanne ; et toi aussi tu ne m'aimes plus.

— Tais-toi ! répond Mastroianni, tandis que le jour se lève.

— Basta cosi, coupe Antonioni.

⁂

L'Express. — Comment êtes-vous venu au cinéma ?

MICHELANGELO ANTONIONI. — La première fois que j'ai mis l'œil derrière la caméra (une Belle et Owell 16 mm.), c'était dans un asile d'aliénés. Je m'étais mis en tête de tourner un documentaire sur le vif, c'est-à-dire avec de vrais malades, et j'insistais tellement que, finalement, le directeur me dit : « *Essaie* ».

Nous mîmes la caméra en place, préparâmes les projecteurs, et les fous furent disposés dans la salle selon les besoins de la première scène. Je dois dire que les fous obéissaient avec humilité et faisaient bien attention à ne pas faire de fautes. Ils étaient touchants et j'étais content de voir comment les choses s'arrangeaient. Finalement, j'ordonnai d'allumer les lumières. J'étais un peu ému. D'un seul coup la salle fut remplie d'une lumière fulgurante. Un instant les malades restèrent immobiles, comme pétrifiés. Je n'ai jamais vu sur le visage d'aucun acteur une épouvante aussi profonde, aussi totale. Cela ne dura qu'un moment, je le répète, et puis il se produisit une scène indescriptible. Les fous cherchaient désespérément à s'abriter de la lumière comme d'un monstre préhistorique qui les aurait attaqués, et leurs physionomies qui, auparavant, dans la tranquillité, avaient réussi à exprimer la démence dans des limites humaines, apparaissaient maintenant bouleversées et dévastées. Et c'était maintenant à nous d'être pétrifiés devant ce spectacle. L'opérateur n'avait même pas la force de stopper le moteur de la caméra, ni moi de donner un ordre quelconque. C'est le directeur qui, finalement, cria : « Stop ! Eteignez ! » Et dans la pièce demi-obscure nous vîmes un grouillement de corps s'agitant comme dans les derniers soubresauts d'une agonie.

— Cela ne vous a pas dégoûté de ce métier ?

ANTONIONI. — Non, pas du tout. Mais je n'ai jamais oublié cette scène. C'est là que nous avons commencé à parler, sans le savoir, de néoréalisme. Après guerre, quand ces thèmes devinrent à la mode, je pensais toujours à ce documentaire qui ne fut jamais réalisé, comme à un texte classique.

— De « Chronique d'un amour » à « L'Avventura », quelle est la progression de votre œuvre ? Vous dites que « La Notte » sera encore mieux; vers quoi tendez-vous de film en film ?

ANTONIONI. — La ligne d'un auteur à travers ses films est, je pense, un fait inconscient.

Et puis je suis d'avis qu'on ne devrait pas « comprendre » un film.

— Quel est celui de vos films que vous préférez ?

ANTONONI. — A l'exclusion de « La Notte » (« La Nuit »), film sur lequel je ne puis encore exprimer aucun jugement puisque je ne l'ai pas encore monté, je dirais que « L'Avventura » (« L'Aventure ») est le meilleur.

— Pourquoi ?

ANTONIONI. — Superficiellement, « L'Avventura » peut apparaître comme une histoire d'amour peut-être mystérieuse. Pendant une excursion, une jeune fille disparait. Ce fait crée un vide qui est tout de suite rempli par d'autres faits; pour le fiancé et une amie de la jeune fille, sa recherche devient une sorte d'itinéraire sentimental, à la fin duquel tous deux se trouvent dans une situation nouvelle et tout à fait imprévue.

« L'Avventura » n'est pas un simple « roman noir ».

Il a d'autres ambitions :

Non pas celle d'un message mais plus humblement d'une déclaration pour démontrer que les sentiments — ceux que toute une rhétorique et une casuistique narrative nous ont habitués à considérer comme étant d'un poids définitif, d'une durée absolue — sont en réalité fragiles, vulnérables, changeants.

L'homme court le risque de ne plus se comprendre soi-même — et donc de continuer à se tromper — s'il n'a pas le courage d'admettre de nouvelles dimensions pour ses sentiments, ses états d'âme, ses amours, ses douleurs, comme il a eu le courage de le faire pour les sciences et la technique.

De la matière brute

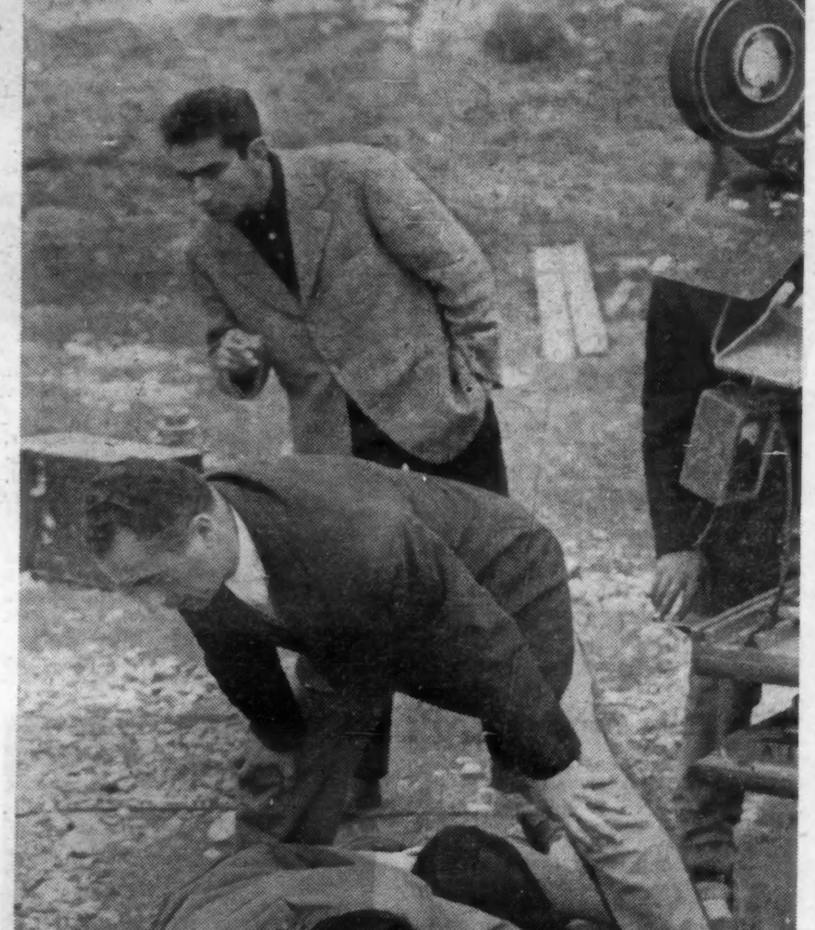
— Pourquoi n'utilisez-vous que des décors naturels ?

ANTONIONI. — Parce qu'ils me stimulent davantage. C'est comme pour un peintre, auquel on dirait : « Voici le mur qui doit être couvert de fresques, tant de mètres de longueur, de hauteur. » Ce sont là des limites qui aident l'imagination plutôt qu'elles ne l'entravent.

— Quelquefois vous transformez votre décor naturel, vous lui donnez une apparence qu'il n'a pas, vous le travaillez, vous le choisissez...

ANTONIONI. — Oui, c'est vrai. Mais il s'agit là d'une tentation que j'ai toutes les fois que j'entre quelque part, dans un bureau ou dans n'importe quelle maison privée. Parfois, cela m'arrive aussi dans ma propre maison. Quelqu'un vient me voir et tout à coup, pendant la conversation, je me sens mal à l'aise : c'est parce que je sens que nous sommes mal placés dans la pièce, nous sommes mal assis. Lui, sur un divan, moi près de lui ; alors que je devrais être assis en face de lui. Et au lieu du mur avec ce tableau derrière le dos de mon interlocuteur je voudrais qu'il y ait une fenêtre, peut-être même pour pouvoir me distraire en regardant au dehors. Quand je tourne un film, je ne fais rien d'autre que cela. Je dispose choses et personnes comme il convient.

— Que représentent les acteurs pour vous, des objets que vous ma



(Archives.)

ANTONIONI DIRIGEANT MONICA VITTI ET GABRIELE FERZETTI (*).
Pas l'intelligence, l'instinct.

(*) Pendant le tournage de « L'Avventura ».

nies pour la situation, ou sont-ils plus importants que l'action elle-même ?

ANTONIONI. — Un élément très important de l'action, mais c'est un élément que j'ai besoin d'avoir complètement dans les mains. Pendant les répétitions je n'arrive pas à être proche des acteurs. Instinctivement je voudrais les traiter mal, ne pas les considérer comme des personnes sauf dans la mesure où c'est utile pour le film. Pour cette raison je leur explique le moins possible ce que je pense du personnage qu'ils interprètent ou de la scène qu'ils sont sur le point de tourner. Je cherche en somme à les diriger non pas par leur intelligence mais par leurs nerfs, leur instinct. Je cherche à les inciter à perdre le contrôle d'eux-mêmes, sans qu'ils s'en aperçoivent, à être de la matière brute. L'important alors, après les avoir provoqués par un système quelconque, c'est de choisir, de recueillir les expressions justes. C'est cela la difficulté de ce système (si on peut appeler cela un système !).

L'ennemi numéro un

— Vous connaissez les films de Bresson ? Lui aussi ne veut pas que les acteurs jouent.

ANTONIONI. — Je connais les films de Bresson, que j'estime beaucoup. Mais moi, je ne dis pas que les acteurs ne doivent pas jouer, je dis qu'ils doivent jouer avec le moins de lucidité possible. Ce que je veux éviter c'est qu'ils deviennent leurs propres metteurs en scène.

— Vous travaillez souvent avec des gens qui ne sont pas du tout des acteurs ?

ANTONIONI. — Oui, mais ce sont des acteurs en puissance.

— Vous les choisissez parce qu'ils peuvent être les personnages et non parce qu'ils sont de bons acteurs ?

ANTONIONI. — Oui, très souvent. Dans « La Notte », quelques personnages secondaires sont interprétés par des individus qui n'ont jamais joué de leur vie, même pas au lycée quand ils étaient enfants. Et ils sont excellents. D'autres fois, en revanche, il faut de bons acteurs professionnels pour construire certains personnages. Je répète qu'il s'agit de les employer d'une manière donnée.

— Il y a une chose qui m'a beaucoup frappée, en vous voyant tourner cette nuit, c'est la façon dont vous surveillez les moindres détails. Vous ne laissez rien au hasard, et en même temps dans vos films il y a une impression d'irréalité, de flottement, etc. Comment conciliez-vous ce soin très précis et, dans le fond, cet irréalisme ?

ANTONIONI. — Pourquoi devrais-je laisser quelque chose au hasard ? Rien dans les choses d'ordre artistique n'est le fruit du hasard. D'ailleurs le hasard ne m'a jamais réussi. Si j'arrive à forcer la réalité, je réalise ma petite révolution quotidienne. Au moment où il nous inspire, le réel devient notre ennemi numéro 1. Et puis, n'est-ce pas justement vous, les critiques français, qui avez forgé pour moi la définition de « réalisme intérieur » ?

Un homme qui renonce

— Quelle est la part de l'improvisation dans vos films ?

ANTONIONI. — Généralement j'arrive sur mon lieu de travail sans savoir ce que je dois tourner. J'invite les membres de la troupe à s'éloigner et je reste seul : dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure. C'est là une habitude que j'ai toujours eue. Pendant ce temps-là, je résous tous mes problèmes. Pratiquement, j'invente un petit morceau de film.

— Dans vos films les femmes sont généralement libres et conscientes de ce qu'elles font. C'est une position assez avancée en Italie où elles n'ont en général pas cette attitude. De plus, elles agissent souvent par elles-mêmes. Voulez-vous dire que si la femme était plus soumise, le couple se serait moins détérioré ?

ANTONIONI. — Non, ce n'est pas, selon moi, la raison pour laquelle les relations entre homme et femme se détériorent si vite. Il s'agit plutôt d'un processus naturel. Le monde se transforme très vite ; pourquoi la psychologie des hommes et le mécanisme de leurs sentiments ne changeraient-ils pas aussi ?

— Est-ce que vous croyez que la société est responsable de la faillite des sentiments ?

ANTONIONI. — Non, je ne le crois pas. Ou si c'est le cas, seulement dans une très petite mesure.

— Est-ce que vous ne pensez pas que vos héros sont particulièrement faibles ?

ANTONIONI. — C'est possible. L'important c'est qu'ils soient forts en tant que personnages.

— Mais ce sont quand même, pour la plupart, des hommes qui ont renoncé à travailler.

ANTONIONI. — Un homme qui renonce à quelque chose, c'est un homme qui croit en quelque chose.

(Archives.)

MARCELLO MASTROIANNI ET JEANNE MOREAU DANS « LA NOTTE ».
Des poissons dans un aquarium.

« J'ai volé un bifteck »

— On a tout de même l'impression que vous êtes plus indulgent avec les femmes. Vous me disiez que vous aimez beaucoup les femmes. Vous les décrivez plus fortes que les hommes, généralement.

ANTONIONI. — Vous trouvez ?

— Oui, je trouve. Dans « Femmes entre elles », c'est Clelia qui prend la décision de quitter l'homme.

ANTONIONI. — Mais dans « L'Avventura », la femme est aussi faible que l'homme. Cependant il me semble que le mot « faible » est inexact. Nous vivons dans une impasse. Est-ce que c'est de la faiblesse lorsqu'on cherche à en sortir et lorsque l'on perd, pour un moment, la bataille ?

— Quel a été votre premier film ?

ANTONIONI. — En 1943, un court métrage : « Gente del Po » (Peuple du Pô).

Je suis venu à Rome en 1940, comme employé.

— Journaliste ?

ANTONIONI. — Non, à l'Exposition Universelle de 1942 qui, finalement, n'eut pas lieu. Rapidement, j'abandonnai cet emploi. Pendant quelque temps, j'ai réellement souffert de la faim. Un jour j'ai même volé un bifteck, je n'ai pas honte de le dire. J'ai aussi travaillé comme « nègre » pour un type qui faisait des mises en scène. Puis je fus rédacteur de la revue « Cinema » et je travaillai avec Rossellini à la mise en scène de son film « Un pilota ritorna » (« Un pilote revient »). En 1942, je vins en France, comme assistant de Carné pour « Les Visiteurs du Soir ». Mais je fus mobilisé et, aussitôt le film terminé, je dus rentrer en Italie. Sans cela, je serais resté en France plus longtemps et ma carrière aurait pu prendre un autre tournant.

Quelques autres mises en scène avec Visconti et De Santis, quelques sujets parmi lesquels « Lo Sceicco bianco » (« Le Cheik blanc »), puis, en 1947, je réussis finalement à réunir les éléments matériels du film « Gente del Po », qui avaient été transférés dans le nord lorsque l'Italie fut divisée en deux (moi, naturellement, j'étais resté à Rome). Quand je reçus le négatif, je dus constater avec amertume qu'il en manquait la moitié. Ainsi le documentaire qui devait être long de 600 mètres n'en avait que 300. Permettez-moi d'être un instant présomptueux : ce film documentaire était une anticipation des films néoréalistes italiens. Jusque-là, les réalisateurs de documentaires de mon pays s'intéressaient aux lieux, aux choses et aux œuvres d'art. Moi, je m'occupai de matelots, de pêcheurs et de leur humble vie. En somme, d'êtres humains.

(Alda Radaelli.)

MICHELANGELO ANTONIONI.
Le génie du désespoir.

En 1948, je fis mon deuxième documentaires, sur les balayeurs de rues : « N.U. ». Puis j'en fis d'autres, on me décerna des prix. Et, finalement, en 1950, je trouvai un Turinois disposé à financer un film pour moi. Je lui proposai le sujet de « Cronaca di un amore » (« Chronique d'un amour »), qui cependant ne lui plut pas. Mais j'insistai et il me dit : « *Venez me voir. Si vous réussissez à me convaincre, nous ferons ce film.* »

J'allai le voir. Il habitait dans un hôtel. Dans cette chambre d'hôtel, j'ai passé quelques-unes des heures les plus difficiles de ma vie. Je parlai quatre ou cinq heures durant : qui me connaît sait ce que cela signifie pour moi qui préfère toujours me taire. J'avais devant moi un visage inconnu. Je ne savais comment parler. Mes paroles provoquaient des expressions qui m'étaient incompréhensibles. Enfin, il me dit que le sujet ne lui plaisait toujours pas, mais qu'il pouvait comprendre qu'il me plaisait beaucoup à moi, et que cela lui suffisait.

Un cercle fermé

— Comment êtes-vous arrivé à être presque le seul auteur italien complètement laïque ? Il passe toujours un souffle de religion dans le cinéma italien, pas dans vos films.

ANTONIONI. — Pensez-vous que ce soit là un défaut ou une vertu ?

— Pour moi, c'est une vertu.

ANTONIONI. — J'ai l'impression que vous, à l'étranger, vous êtes mal renseignés sur ce qui s'est passé ici. Vous ignorez peut-être qu'il y a eu en Italie un jansénisme, qu'il y a eu un siècles des lumières. S'il est vrai que je suis un laïque, il est évident que je me rattache à une source de culture et de narration laïque au plus haut degré. Svevo est un écrivain laïque. Pavese aussi. Le film muet italien et le cinéma d'avant guerre sont laïques. Il y a toujours eu en Italie une minorité laïque. Aujourd'hui même il existe des groupes culturels laïques. Par là je veux dire sim- →

Réouverture le 16 septembre
LE BALCON
de JEAN GENET
Mise en scène de PETER BROOK
avec
MARIE BELL
GYMNASE

plement que si je suis un laïque, je ne suis pas un « monstrum » (une rareté). Si dans le cinéma je suis isolé, cela vient du fait que dans notre milieu l'opportunisme est presque une règle. En disant cela, je ne veux pas nier que certains auteurs, les meilleurs, ne soient de bonne foi. Dans Fellini il y a une authentique nostalgie catholique et même dans Rossellini et dans de Sica et Zavattini il y a toujours un espoir, ou au moins il n'y a pas le besoin de voir impitoyablement jusqu'au fond, ce qui est un trait typiquement laïque.

— Il me semble qu'il y a un thème qu'on retrouve à travers tous vos films : c'est le thème de l'impossibilité de la fidélité.

ANTONIONI. — La fidélité est liée aux sentiments, et en ce qui concerne les sentiments, j'ai déjà dit aujourd'hui ce que j'en pensais. C'est un cercle fermé. Si les sentiments sont fragiles... Mais, s'il vous plaît, je ne voudrais pas que l'interview recommence...

La semaine prochaine :

LA CRITIQUE DE FRANÇOISE SAGAN SUR « L'AVVENTURA »

(Archives.)

SIMONE SIGNORET ET EMMANUELLE RIVA DANS « ADUA ET SES COMPAGNES ».
Un départ sur les chapeaux de roues.

CINÉMA

Le problème n° 1

● ***Beaucoup de films alléchants terminés ou près de l'être ; beaucoup d'excellents projets. Les exploitants — et les spectateurs — n'auront que l'embarras du choix.***

ENTRE le 14 et le 23 septembre, la sortie quasi simultanée de six grandes productions (1) et d'un nombre égal d'œuvres secondaires marquera le départ, sur les chapeaux de roues, de la saison cinématographique 1960-1961.

Parmi les productions françaises, particulièrement abondantes cette année, la lutte est sévère pour accrocher une salle des Champs-Elysées. Sur la quarantaine de films français terminés ou sur le point de l'être, une dizaine seulement sont certains de sortir avant Noël, et il sera fort instructif de suivre la bagarre intense qui se déroule dans les coulisses.

En attendant, réjouissons-nous de voir prochainement : « Et mourir de plaisir » (ou Vadim chez les vampires), « Le Voyage en ballon » (Lamorisse a embarqué les passagers dans son ballon rouge), le second film tourné au Brésil par Marcel Camus (« Les Pionniers »), le second film consacré par Marcel Carné aux problèmes de la jeunesse (« Terrain vague »), un premier film très attendu du jeune réalisateur Jean Giono (« Crésus »), le film à sketches réalisé par sept metteurs en scène différents d'après les résultats d'un sondage d'opinion publique (« La Française et l'amour ») et, peut-être le plus attendu de tous, le film dont on ne sait si on doit l'appeler « le dernier Clouzot » ou « le dernier B.B. » : « La Vérité ».

Un slogan et une astuce

Du côté du cinéma américain, deux dates à retenir : le 5 octobre, sortie simultanée de la comédie déjà célèbre de George Cukor, « Le Milliardaire », avec Marilyn Monroe et Yves Montand, et de la « superproduction du siècle » : « Ben-Hur », de William Wyler. Le 16 novembre, « Monsieur Suspense », Alfred Hitchcock en personne, viendra nous présenter son dernier film : « Psychose ». Le slogan du lancement : le suspense à son paroxysme. Une astuce d'exploitation : l'accès de la salle sera interdit en cours de projection, mais les heures de séance seront différentes dans les trois salles qui programmeront le film, afin que le spectateur puisse trouver un horaire à sa convenance.

Les autres productions américaines dignes d'intérêt sont pour la plupart l'œuvre de la génération dont nous eûmes la révélation durant les années 1950 : Stanley Kramer (« Le Souffle de la haine »), Mark Robson (« Du haut de la terrasse », « Elmer Gentry »), Stanley Kubrick (« Spartacus »), Richard Fleisher (« Drame dans un miroir »), Martin Ritt (« Cinq femmes marquées »).

Mais nous aurons aussi l'occasion de faire connaissance avec la véritable « nouvelle vague » américaine grâce à trois de ses meilleurs films : « On the Bowery » (qui remporta le Grand Prix du Documentaire à Venise), de Lionel Rogosin (l'auteur de « Come back, Africa »), « The Savage Eye », tentative hardie de psychanalyse de l'Américain moyen par Joseph Strick, et « Shadows », de John Cassavetes, dont Michèle Manceaux a rendu compte la semaine dernière.

Enfin, ne quittons pas les Etats-Unis sans signaler que sortiront également nombre d'évocations historico-bibliques, de westerns, de comédies et de « musicals », parmi lesquels le plus important sera sans doute « Can-Can », de Walter Lang, avec Frank Sinatra, Maurice Chevalier et Shirley MacLaine.

Apothéose italienne

En dépit de ce programme prometteur, il est probable que l'année 1960, qui s'est ouverte sous le signe de « La Dolce Vita », s'achèvera en apothéose italienne. Nous verrons en effet durant la prochaine saison quelques films prometteurs de jeunes réalisateurs italiens (« Eté violent » de Zurlini, « I Magliari » de Rossi, « La Longue Nuit de 43 » de Vancini), le dernier Rossellini (« Cette nuit-là à Rome »), le dernier Visconti (« Rocco et ses frères ») et plusieurs films d'Antonioni (« La Dame sans camélias », « L'Aventure », « La Nuit »).

Antonioni, longtemps méconnu, tend ainsi à prendre dans nos salles la place occupée, ces dernières saisons, par Ingmar Bergman. Nous verrons cependant, cet hiver, encore une œuvre du maître suédois : « La Source », couronnée au dernier festival de Cannes.

Les amateurs de cinéma japonais pourront apprécier un ancien film de Kurosawa, jamais sorti en France, « Le Chien enragé », et les cinéphiles avertis attendront avec impatience trois importantes reprises : un programme Bunuel, avec « Los Olvidados » et « Le Chien andalou », « La Splendeur des Ambersons », d'Orson Welles, et « La Règle du jeu », de Jean Renoir, dans une version intégrale inédite en France.

P. B.

(1) « Drame dans un miroir », Biarritz, Rotonde, Festival, La Royale, Moulin-Rouge.
« Et mourir de plaisir », Colisée, Marivaux.
« L'Aventure », Studio Publicis, Vendôme.
« Le Voyage en ballon », Marignan, Français.
« La Française et l'amour », Rex, Normandie.
« Crésus », Ambassade, Richelieu.

(Archives.)

JEAN GABIN, NOEL-NOEL ET PIERRE FRESNAY DANS « LES VIEUX DE LA VIEILLE ».
Trois enfants terribles gâteux.

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● ***« Les Vieux de la vieille » : une bonne explication de la désertion des campagnes.***

VOILA du cinéma comme on n'en fait plus ! Du vrai style d'époque, en vieux bois de chez nous dont on fabriquait autrefois les lits clos, avec ses trous de ver garantis, sculpté à la main, et portant en corniches, comme des trognes d'Auvergnats sur les pipes de foire, les figures burinées et tordues de quelques dieux de la mythologie du cinéma que nous étions sur le point d'oublier : Gabin, Fresnay, Noël-Noël, trois cariatides soutenant sur leurs solides épaules quelques traditions bien françaises que l'on croyait depuis longtemps reléguées dans l'armoire des joujoux cassés : le comique de caserne qui nous fait rire du ventre comme un bon troufion, la mascarade de mi-carême, et aussi un brin de folklore paysan avec odeur de fumier et bruit de sabots pour les partisans du retour à la terre ; bref, une farce, comme l'annonce pompeusement Gilles Grangier, l'auteur de ce film (1), sans doute parce que ce joli plat tient moins de la comédie que d'un hachis de grimaces et de gros mots.

Mais il est vrai qu'un certain public, le futé, le lettré, le musicien, celui qui dans les concerts applaudit avant la fin, se lève et crie bravo quand ça sonne faux, ce bon public intelligent ne rit bien que si c'est un peu sot.

Voilà pourquoi les bonnes gens, les flâneurs qui, le jeudi, aux Tuileries s'arrêtent au guignol pour regarder Polichinelle, seront ravis de cett

(Archives.)

ALAIN DELON ET SES FRÈRES DANS « ROCCO ET SES FRÈRES ».
Une année sous le signe de la « Dolce Vita ».

(1) Berlitz, Paris, Wepler-Pathé.

Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

GALERIE KARL FLINKER
34, rue du Bac - LIT. 20-59
ARIKHA - BLUHM - CAZAC
HUNDERTWASSER - KUJAWSKI - SABY
SONDERBORG - ZANARTU

MUSÉE FERNAND LÉGER
BIOT - Alpes-Maritimes (près d'Antibes)
Ouvert tous les jours, sauf le Lundi

bouffonnerie, de ces trois vieux dans un bistrot de Vendée qui discutent, se disputent et biberonnent à qui mieux mieux du pinard à 12°. Trois enfants terribles, gâteux, gamins, paillards, insolents, mais surtout misanthropes et mécontents d'être oubliés, moqués, bref incompris des jeunes, de la population, et qui s'en iront dégoûtés se réfugier à l'asile pour tout aussitôt s'en évader.

Se retenir de pleurer

Voilà qui fera plaisir aux artistes retraités, car c'est, paraît-il, à leur profit que le gala de ce film était destiné. C'est aussi, on l'a compris, la cause des vieux acteurs que l'on voulait ici sauver. Et c'est elle, une fois pour toutes, que nos trois larrons, d'un air grimaçant, viennent ce soir de condamner. De mémoire de paysan on n'a jamais vu, en effet, des culs-terreux de cet acabit qui feraient fuir à grandes enjambées les derniers bergers, expliquant ainsi pour de bon la désertion des campagnes et le drame breton.

Si Jean Gabin n'a pas trop l'air de s'embêter et nous fait rire à bon marché quand l'accent de Belleville lui vient avant celui de Vendée, ses deux compères, hélas ! s'appliquent si bien à prendre une voix éraillée que chacun de son côté semble se retenir de pleurer. P. Fresnay, visiblement, n'est pas ici pour se distraire et n'aime pas plus la vie des champs que les excès de ses compagnons. Et Noël-Noël qui, autrefois, fit rire beaucoup de gens, comme les vieux clowns, ferait peur aujourd'hui à un enfant.

Pourquoi donc ces vieilles étoiles, qui descendaient intactes vers l'horizon, ont-elles voulu aujourd'hui nous démontrer que le public a raison de chercher les astres d'un autre côté ?

BRUNO GAY-LUSSAC.

THÉATRE

Ce qui vous attend

● ***Achard, Anouilh, Roussin, Montherlant, peu de grandes créations étrangères, mais nous en verrons de toutes les couleurs.***

ARLETTY, Bretty, Popesco, Feuillère, Gaby Morlay un peu partout, Montherlant à la Comédie-Française, Joséphine Baker dans une opérette, c'est la nouvelle vague de la rentrée 1960, et si ce n'est pas du neuf, pensent les directeurs, c'est du raisonnable. Donner des rôles en or à des comédiennes très connues, nous saurons dans quelques semaines si c'est la recette pour faire des recettes...

Jean-Pierre Cassel créeront une pièce nouvelle, « L'Idiote » (Théâtre Antoine).

L'auteur le plus joué de la saison, ce ne sera sans doute pas Achard, ou Anouilh, ou Roussin, mais Bertolt Brecht qui fait figure de dramaturge officiel de la Vᵉ République comme de Berlin-Est, puisqu'on verra chez Jean Vilar une de ses plus mauvaises pièces, « La Résistible Ascension d'Arturo Ui », et une des meilleures, « La Bonne Ame de Setchouan ». Brecht politique ? Brecht poète ? Brecht récupéré ? On en discutera longuement et sagement.

Des Jeux Olympiques

Jean Vilar nous promet encore son « Antigone » d'Avignon (Voir « L'Express » du 21 juillet 1960), son « Turcaret » de Bordeaux (voir « L'Express » du 9 juin 1960) mais sans son meilleur élément, Claude Nicot, qui jouera « Turcaret » mais en matinée chez Barsacq. Jean-Louis Barrault jouera le « Jules César » de Shakespeare, et, revanche enfin de la nouvelle vague, il le jouera dans la belle traduction de notre lauréat, Yves Bonnefoy. A la site de la Vieille Dame » n'avait pas eu grand succès à Paris, il y a quelques années, mais elle a été un succès mondial et l'auteur est une valeur internationale, comme tant d'autres produits suisses.

Sur la scène d'essai du Récamier, le T.N.P. présentera « Genousie » de M. René de Obaldia qui, depuis son premier livre, « Les Richesses naturelles », a souvent montré peu de naturel et beaucoup de richesse. Une nouvelle direction au Vieux-Colombier fera jouer le « Cristobal de Lugo » de Loys Masson et « La Nuit des Rois » de Shakespeare dans une adaptation de Jean Anouilh. Une nouvelle direction au Studio des Champs-Elysées donne beaucoup à espérer puisque c'est celle de M. Antoine Bourseiller, dernier vainqueur du concours des Jeunes Compagnies. Le théâtre de l'Alliance française ne renonce pas non plus aux aventures, et nous y verrons dans quelques jours « La Ligne de sang », une pièce d'un de nos bons théoriciens du théâtre, M. Paul Arnold. On dit enfin que M. Claude Chabrol signerait la mise en scène d' « Une Partie de plaisir », une pièce de M. Paul Gegauff, qui est son dialoguiste, mais qui est aussi un jeune romancier de talent (Petit Théâtre de Paris).

BEATRICE BRETTY.

GABY MORLAY.

EDWIGE FEUILLÈRE.

ARLETTY.

(Bernand.)

ELVIRE POPESCO.

La recette pour faire des recettes ?

Mme Edwige Feuillère ouvre le feu cette semaine en reprenant le mélodrame romantique de Jean Cocteau, « L'Aigle à deux têtes ». Elle occupera le Théâtre Sarah-Bernhardt toute la saison avec cette pièce, une comédie de Somerset Maugham et « Rodogune » de Corneille.

Le dramaturge officiel

Quarante-trois ans après la révolution d'octobre, les Russes blancs ont dû beaucoup blanchir, mais Mme Elvire Popesco croit à l'éternelle jeunesse de « Tovaritch » (Théâtre de Paris). Mme Béatrice Bretty créera une pièce en vers d'André Roussin, qui veut sans doute prouver que, comme Sacha Guitry, il sait taquiner les muses (Madeleine). Mme Gaby Morlay, qui a joué 200 fois « Lorsque l'enfant paraît », connaîtra de nouveau « Les joies de la famille » grâce à l'auteur de « L'Immaculée » et des « Noces de Deuil », M. Philippe Hériat (Comédie des Champs-Elysées). Arletty sera Agrippine dans « L'Etouffe-Chrétiens » de M. Félicien Marceau (Renaissance) et Robert Hirsch jouera Néron, mais pas dans la même pièce.

Bref, on reprend partout les « monstres sacrés ». M. Pierre Brasseur jouera avec Mme Maria Casarès « Cher Menteur », une pièce tirée de la correspondance amoureuse de Bernard Shaw avec une comédienne (Athénée). Mme Marie Bell sera « La Voleuse de Londres » de M. Georges Neveux (Gymnase). Patachou créera « Impasse de la Fidélité », une comédie musicale du père d' « Irma la Douce », Alexandre Breffort, mais pas de la même mère, puisque la musique ne sera pas de Marguerite Monot (Ambassadeurs). De M. Marcel Achard, Jean Richard jouera une pièce ancienne, « Noix de Coco », au Palais-Royal, tandis qu'Annie Girardot et Comédie-Française, des metteurs en scène venus de l'extérieur rafraîchiront les classiques. Raymond Rouleau, spécialiste de l'Espagne, depuis la « Carmen » de l'Opéra, animera, non « Le Cardinal » de Montherlant, mais le « Ruy Blas » de Victor Hugo. Et de Victor Hugo on verra aussi cette année en création mondiale « Mille Francs de récompense », un mélodrame comique que la censure impériale empêcha de jouer en 1864, mais ce sera à Strasbourg, par les soins d'Hubert Gignoux. Ne quittons pas les classiques sans signaler qu'on en jouera le jeudi après-midi un peu partout (Alliance Française, Vieux-Colombier, Atelier. Jean-Louis Barrault, lui aussi, prépare des matinées classiques par abonnements, au Théâtre de France), et ne quittons pas les théâtres officiels sans rappeler qu'ils connaîtront en décembre des espèces de jeux olympiques au Palais des Sports où l'on se consolera sans doute de ne pas faire beaucoup pour le théâtre en faisant du théâtre pour beaucoup de spectateurs à la fois.

Suisse et international

Et puis le grand théâtre se fera peut-être dans les petites salles. D'Audiberti, nous verrons « La Logeuse », avec Mme Lila Kedrova (Œuvre), tandis que Georges Vitaly montera une œuvre de Frédéric Durrenmatt « Le Mariage de Monsieur Missisipi ». La belle pièce du même auteur, « La Vi-

Enfin, même dans cette saison très pauvre en création de grandes pièces étrangères, nous en verrons de toutes les couleurs, une comédie à couplets rouge ou rose quant à son origine politique, « La Petite Datcha » (Daunou) et une pièce noire quant à la peau de ses interprètes, « Un raisin au soleil » (Comédie Caumartin)... Mais le premier « rideau » de la saison vient de se lever, et il nous promet un monde nouveau : c'est celui de « Christophe Colomb » au Théâtre de France.

ROBERT KANTERS.

SARAH-BERNHARDT
EDWIGE FEUILLÈRE
« L'AIGLE A DEUX TÊTES »
de Jean COCTEAU
LOCATION OUVERTE
ARC. 95-86

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE
de Robert BRESSON

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin OPE. 81-50
LE POÈME DE LA MER
v. o. LE GRAND FILM POSTHUME de A. DOVJENKO

ODEON
THEATRE DE FRANCE
RENAUD - BARRAULT
Réouverture 7 septembre
en alternance
CHRISTOPHE COLOMB
de Paul CLAUDEL
LA CERISAIE
d'Anton TCHEKOV
RHINOCÉROS
d'Eugène IONESCO

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
1.000ᵉ
30 DERNIERES

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

1er SEPTEMBRE.

J'ETAIS revenu de Lucerne avec un Bloc-notes « musical » ; il ne me restait plus que de le mettre à la poste. Et puis je lis l'éditorial de J.-J. S.-S. Il s'agit bien de musique ! Je ne puis me retenir de crier. Nul plus que moi n'admire les analyses politiques de notre directeur, mais nul ne s'installe dans la contrevérité comme lui, dès qu'il cède à la passion.

Assimiler de Gaulle à Pétain, le phénomène Pétain au phénomène de Gaulle, c'est cela que j'appelle contrevérité. Que vous refusiez votre confiance au Président de la République, je le conçois et je l'admets. Quel grand homme n'est faillible ? Et les plus grands tombent de plus haut. Nous qui l'aimons, nous suivons celui-là les yeux ouverts. Eh bien ! oui, l'échec de Melun m'a accablé. N'avoir pas refermé la main sur l'oiseau sauvage qui venait de s'y poser par miracle, et qui ne reviendra peut-être jamais... nous en reparlerons à l'heure du bilan, lorsque toutes les cartes auront été abattues et que nous pourrons y déchiffrer la réponse à nos « comment » et nos « pourquoi ».

Mais quelle que soit l'issue du règne de de Gaulle, et tant qu'il m'en restera la force, je ne laisserai pas dégrader cette figure de notre destin. Si ses ennemis devaient un jour en avoir raison, qui seraient-ils ? Non certes les tenants d'une gauche dont, selon Sartre, « l'inflexible agonie » avait déjà commencé treize ans avant le 13 Mai et où il nous dit que les vers se sont mis. Si de Gaulle un jour devait être vaincu, vous savez bien que ce serait par ses ennemis éternels, les mêmes en 1960 qu'en 1940 et qu'en 1944. Les éléments de l'armée d'Algérie qui s'opposent à lui sont pénétrés d'esprit pétainiste, en avez-vous jamais douté ?

ARTS
NOUVELLE FORMULE A PARU

Marcel AYMÉ	Julian HUXLEY	Jacques VILLON
nouveau roman	Dieu et la science	aventure de l'art

ET pourtant vous ne désespérez pas de donner du corps à cette équivoque : le fait de Gaulle ne serait qu'une séquelle du fait Pétain. L'écriture souffre tout et l'Histoire est bonne fille : elle nous fournit d'images jumelles et suspend à son mur ces deux beaux soldats « qui se font pendant ». Qu'ils incarnent deux forces antagonistes, que le triomphe de l'un ait été lié à la ruine de l'autre, cela compte moins pour J.-J. S.-S. que l'allure commune aux deux personnages tels que l'Histoire les a peinturlurés à Epinal.

Ce ne serait pas croyable s'il n'existait tout de même un îlot de terre solide, au centre même de la contrevérité, et sur lequel notre ami se retranche. Il est vrai que dans toutes les crises de l'Histoire, la masse commerçante et paysanne s'agglomère autour du pouvoir fort, autour de l'homme qui représente une chance de stabilité : Louis-Philippe ou le Prince-Président, Pétain ou de Gaulle, certes ! Mais aussi Guy Mollet, Mendès France et pourquoi pas ? Jean-Jacques Servan-Schreiber. Si la gauche du Front républicain l'avait emporté aux élections, elle eût été soutenue, comme l'est aujourd'hui de Gaulle, par toutes les puissances occultes de l'argent. Pas de remède à cela, hors la révolution. Faites-la si vous pouvez.

Cet éternel instinct conservateur ne détruit pas les oppositions entre les hommes sur lesquels il s'est successivement appuyé au cours de l'Histoire. Il fait confiance à de Gaulle en ce moment, faute de mieux, et sans l'aimer, comme demain à Massu, si Massu devenait le maître, ou à vous-même.

CELA ne touche en rien au fond de la question, et dès que vous vous éloignez de cet îlot solide, vous perdez pied. J'admire votre audace tranquille lorsque vous imaginez une ligne de partage des eaux qui ferait ruisseler vers de Gaulle toute la génération au-dessus de trente ans, celle qui a, selon vous, subi peu ou prou le charme de Pétain, et qui précipiterait sur le versant opposé, la nouvelle vague « non pétainisée ».

Ici encore, la contrevérité éclate au regard. Quel adolescent aujourd'hui prendrait à son compte ce que vous osez écrire du vieux Maréchal et ce que sans doute beaucoup d'hommes de votre âge et du mien oseraient encore écrire ? En revanche, une part non petite de la jeunesse étudiante est de droite et même d'extrême-droite ; la tradition maurrassienne, et donc vichyssoise, y demeure vivante. Le 13 Mai, si de Gaulle n'avait été là, eût été sa revanche, la revanche de Vichy. Si de Gaulle n'avait été là, une belle jeunesse — en doutez-vous ? — eût secondé les parachutistes et la police.

Le charme de Pétain, ils le subissent, ces garçons qui ne l'ont pas connu. Et nous le subirions aussi nous, les vieux ? Quelle folie ! Là encore, pourtant je discerne une ombre de vérité dont vous nourrissez votre paradoxe. Il est vrai que pour nous qui avons vécu les quatre années de l'occupation, et qui ne cessons d'y songer, nous avons pris de la distance avec ce sombre songe obsédant : le regard que nous arrêtons sur le maréchal Pétain n'est plus le même qu'à la fin de son règne. Je conviens qu'il m'apparaît aujourd'hui plus près du martyr qu'il est pour ceux qui l'ont aimé que du « monstre sénile » qu'il demeure à vos yeux. Quand tout sera connu de ces temps sinistres, l'Histoire situera sans doute le maréchal Pétain dans l'entre-deux. Cette figure tragique ne se fixera pas aisément... Mais il s'agit bien de cela ! Mon propos était de dénoncer une équivoque au moment où, sous votre plume, je la voyais naître.

LA vérité politique en ce moment, le dernier dessin de Jean Effel l'exprime à merveille : de Gaulle dans une auto, pris entre les chicanes qui s'appellent armée, F.L.N., O.N.U., salaires, fait du « sur-place ». Voilà l'humble vérité ; un homme seul se mesure à un enchevêtrement d'intérêts et de passions, à l'échelle nationale mais aussi européenne et planétaire. Il le fait avec l'assentiment de la nation qui s'est déchargée sur lui et saura bien l'accabler s'il échoue.

Entre ses Armagnacs et ses Bourguignons, il se fraie une route difficile, ce Charles, plus Valois que Bourbon, il me semble : entouré de ses ministres techniciens, il me fait penser au sage Charles V et à ses Marmousets, à Louis XI aussi, qui s'embrouillait parfois dans ses ficelles — à ces rois qui furent avec Henri IV nos vrais grands rois, eux qui ne travaillèrent pas pour leur propre grandeur comme Louis XIV, qui maintinrent la France debout et vivante. Et Charles de Gaulle, lui aussi...

F. M.

P.S. — Que de lettres me sont parvenues ces temps-ci, qui appelleraient de longues réponses !... Je prie mes correspondants d'excuser mon silence. Mais je suis débordé. Je remercie tous ces amis. Je leur exprime ma profonde gratitude.

(Copyright « L'Express ».)

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1.25 NF
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg 18 francs
Italie 250 lires.

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.
Congo, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigeria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, île Maurice : 152 NF.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 162 NF.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 172 NF.
République du Vietnam : 183 NF.
Australie, Nouvelle-Zélande : 245 NF.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
Belgique : 1 an 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles
Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture